

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire



Humour

Comique militaire sur grand écran
L'humour antimilitariste de Cabu
L'armée, une société à plaisanteries
Rire à la Légion

Entre irrévérence et dévotion,
les cahiers de marche de l'École de l'air

Au front : les journaux de tranchées Chanda Barua et Annabelle Mathias

Des décorations de fantaisie au Sahara

Quand les militaires font de l'humour
sur les réseaux sociaux

Humour et commandement

Messieurs les Anglais, riez les premiers !
Camoufleurs de guerre

Pourquoi raconter la guerre avec humour
Le Petit Théâtre des opérations

POUR NOURRIR LE DÉBAT

Une souveraine à l'année : la figure de la reine
de prusse dans la caricature napoléonienne

Kaamelott et l'art de la guerre

L'humour juif comme antidote à la mort

Jean-Michel Frodon

Patrick Clervoy

André Thiéblemont

Jean-Philippe Bourban

Aurélien Poilbout

Tom Dutheil

Caporal stratégique

Bertrand Ract-Madoux

Fiona Burlot

Rémy Héméz

Julien Hervieux

Cyprien Cheminat

Audrey Hérisson

Haïm Korsia



INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

La revue *Inflexions*

est éditée par l'armée de terre.

École militaire – 1 place Joffre – Case 09 – 75700 Paris SP 07

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : redaction@inflexions.net

Ventes numériques : www.cairn.info

www.inflexions.net

Facebook : inflexions (officiel)

Twitter : @Inflexions10

Membres fondateurs :

M. le général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ■ M^{me} Line Sourbier-Pinter

■ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

Directeur de la publication :

M. le général de division Frédéric Gout

Directrice de la rédaction et rédactrice en chef :

M^{me} Emmanuelle Rioux

Chargé de mission relations publiques :

M. le colonel® Jean-Luc Cotard

Comité de rédaction :

M. le médecin en chef Yann Andruétan ■ M. le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu ■ M. John Christopher Barry ■ M. le lieutenant-colonel Marc-Antoine Brillant ■ M^{me} l'aumônier Nelly Butel ■ M^{me} Bénédicte Chéron ■ M. le médecin chef des services (er) Patrick Clervoy ■ M. le colonel (er) Jean-Luc Cotard ■ M^{me} le professeur Catherine Durandin ■ M. le colonel Brice Erbland ■ M. le lieutenant-colonel (er) Hugues Esquerre ■ M^{me} Isabelle Gougenheim ■ M. le général de division Frédéric Gout ■ M. le colonel (er) Michel Goya ■ M. le colonel Rémy Hémez ■ M. le professeur Armel Huet ■ M. le grand rabbin Haïm Korsia ■ M. le général d'armée (2S) François Lecointre ■ M. Éric Letonturier ■ M. le général de corps d'armée (2S) et ambassadeur Thierry Marchand ■ M. le général d'armée (2S) Jean-Philippe Margueron ■ M^{me} Anaïs Meunier ■ M. le lieutenant-colonel Jean Michelin ■ M^{me} la lieutenant-colonel Marie Peucelle ■ M. le général de brigade Hervé Pierre ■ M. le professeur Didier Sicard ■ M^{me} Joséphine Staron ■ M. Jacques Tournier ■ M. Philippe Vial ■ M. le médecin en chef Julien Viant ■ M. le chef d'escadron Maxime Yvelin

Membres d'honneur :

M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ■ M^{me} le professeur Monique Castillo †

■ M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer

Secrétaire de rédaction : M^{me} l'adjudant-chef Séverine Renau

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.

Dessin de couverture © Thierry Tricand de la Goutte

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire



Humour

NUMÉRO 53

L HUMOUR

┐ ÉDITORIAL ┐

┐ YANN ANDRUÉTAN ┐ 11

┐ DOSSIER ┐

COMIQUE MILITAIRE SUR GRAND ÉCRAN

┐ JEAN-MICHEL FRODON ┐ 15

Le comique en situation militaire se divise entre films en temps de paix et films en temps de guerre. Les premiers, représentés par le comique troupier, sont généralement médiocres, mais leur nombre et leur succès illustrent l'importance de la conscription dans la vie des Français durant un siècle. Les seconds, plus audacieux et surtout anglo-saxons, sont le plus souvent des charges antimilitaristes.

L'HUMOUR ANTIMILITARISTE DE CABU

┐ PATRICK CLERVOY ┐ 21

De sa génération, Cabu était le caricaturiste antimilitariste le plus doué, le plus féroce et peut-être aussi le plus juste. Le temps qu'il a passé sous les drapeaux pendant la guerre d'Algérie et ce qu'il n'a pas voulu en dire donnent sans doute des pistes pour comprendre sa virulence.

L'ARMÉE, UNE SOCIÉTÉ À PLAISANTERIES

┐ ANDRÉ THIÉBLEMONT ┐ 29

L'humour chez les soldats n'a rien d'anecdotique. Ce n'est pas un épiphénomène mais un trait prégnant de la culture militaire. La plaisanterie, le jeu de mots, la caricature, le canular... autant d'attitudes qui remplissent explicitement ou non une fonction sociale, voire politique ou psychologique, jusqu'à devenir un principe de vie.

RIRE À LA LÉGION

┐ JEAN-PHILIPPE BOURBAN ┐ 71

Les légionnaires n'ont pas d'humour. Le propos s'affirme sans sourcilier. Un certain orgueil pourrait d'ailleurs se satisfaire de cet axiome flattant l'idée d'un soldat frondeur et exclusivement dévolu aux choses de la guerre. Qu'en est-il réellement ?

ENTRE IRRÉVÉRENCE ET DÉVOTION, LES CAHIERS DE MARCHÉ DE L'ÉCOLE DE L'AIR

┐ AURÉLIEN POILBOUT ┐ 79

L'École de l'air de Salon-de-Provence conserve des documents exceptionnels : les cahiers de marche réalisés par les élèves-officiers. Ils illustrent tous les aspects de la vie d'une promotion à travers une production littéraire, picturale et photographique souvent humoristique, témoignent d'une histoire culturelle et d'une transmission sociologique, révèlent les représentations d'une microsociété.

AU FRONT : LES JOURNAUX DE TRANCHÉES

┐ CHANDA BARUA ET ANNABELLE MATHIAS ┐ 99

Réalisés par des soldats pour des soldats durant toute la Grande Guerre, les journaux de tranchées constituent une exceptionnelle source pour étudier les conditions de vie matérielles et morales des poilus. Des productions dont les textes et les dessins usent de l'humour en abondance.

DES DÉCORATIONS DE FANTAISIE AU SAHARA

■ TOM DUTHEIL

L 109

De la Giberne du Kreider créée vers 1892 à l'ordre du Phacochère dans les années 1960, les troupes françaises stationnées au Sahara ont fait assaut d'imagination et d'humour pour lutter contre les dangereux ennemis que sont l'inaction et l'isolement. Ainsi sont nés décorations et ordres de fantaisie.

QUAND LES MILITAIRES FONT DE L'HUMOUR SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

■ CAPORAL STRATÉGIQUE

L 117

Le journal *Caporal stratégique* est né le 14 mars 2022, trois semaines après le déclenchement de la guerre en Ukraine. Il est accompagné de comptes Twitter et Mastodon. Son domaine de prédilection : la parodie. Ses créateurs/animateurs réfléchissent ici à ce que peut être l'humour des militaires sur les réseaux sociaux.

HUMOUR ET COMMANDEMENT

■ BERTRAND RACT-MADOUX

L 137

L'humour a-t-il sa place dans la vie militaire ? Plus encore dans le commandement ? Le général Bertrand Ract-Madoux, ancien chef d'état-major de l'armée de terre et crobardeur talentueux, en est convaincu : « Il est le complément nécessaire à un commandement humain, juste, rigoureux et efficace. »

MESSIEURS LES ANGLAIS, RIEZ LES PREMIERS !

■ FIONA BURLOT

L 145

« J'accorde une grande importance à un code du commandement qui met en avant l'irrépressible sens de l'humour du soldat britannique », disait le général Sir Mark Carleton-Smith en 2018. Est-ce un effet d'annonce ou existe-t-il une réalité qui fait du sens de l'humour un atout militaire ?

CANULARS DE GUERRE

■ RÉMY HÉMEZ

L 167

Les opérations de déception et l'humour, et plus encore les canulars, ont de multiples interactions. Les deux partagent la même tournure d'esprit lorsqu'il s'agit de les concevoir. Plus encore : l'humour nourrit la ruse, en particulier à travers son apport à la créativité, l'un des facteurs de la réussite.

POURQUOI RACONTER LA GUERRE AVEC HUMOUR. LE PETIT THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

■ JULIEN HERVIEUX

L 175

Raconter la guerre avec humour, c'est le pari que fait la chaîne YouTube *Le Petit Théâtre des opérations*, aujourd'hui déclinée en bande dessinée. Pour son auteur, Julien Hervieux, alias L'odieux connard, l'humour est un excellent outil pour parler d'histoire, mais aussi un très bon moyen de toucher de nouveaux publics.

┌ POUR NOURRIR LE DÉBAT ─

UNE SOUVERAINE À L'ARMÉE : LA FIGURE DE LA REINE DE PRUSSE DANS LA CARICATURE NAPOLEONIENNE

- ┌ CYPRIEN CHEMINAT ─ 183
- Le déclenchement du conflit avec la Prusse en octobre 1806 offre aux satiristes français l'occasion de déployer leur verve. Et c'est la reine, Louise de Mecklembourg-Strelitz, qui a l'outrecuidance d'accompagner son époux à l'armée, qui va être leur sujet préféré.

KAAMELOTT ET L'ART DE LA GUERRE

- ┌ AUDREY HÉRISSON ─ 193
- Le Moyen Âge inspire de plus en plus de fictions contemporaines. La série française *Kaamelott* se démarque par son humour. Un imaginaire fantasmé qui dit quelque chose de notre époque et de son rapport à la guerre.

L'HUMOUR JUIF COMME ANTIDOTE À LA MORT

- ┌ HAÏM KORSIA ─ 203
- Et si l'humour était la seule manière pour le peuple juif de s'extraire des vicissitudes infinies de l'histoire ? Rire de soi, de ses malheurs, et de la confiance absolue en un futur toujours démenti par les faits. Rire pour vivre. Rire pour exister. Car le rire permet de faire tomber toutes les citadelles, en particulier celle de la peur. Et quelle plus grande peur que celle de la mort ?

┌ TRANSLATION IN ENGLISH ─

WAR HOAXES. WHEN CUNNING AND HUMOUR INTERACT

- ┌ RÉMY HÉMEZ ─ 209

HUMOUR AND COMMAND

- ┌ BERTRAND RACT-MADOUX ─ 215

- ┌ COMPTES RENDUS DE LECTURE ─ 223

- ┌ SYNTHÈSES DES ARTICLES ─ 231

- ┌ TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH ─ 235

- ┌ BIOGRAPHIES ─ 239

YANN ANDRUÉTAN

L'ÉDITORIAL

Quelle curieuse association que celle que propose *Inflexions* dans ce numéro ! L'humour sévirait au sein des armées... Il est difficile en effet d'imaginer un combattant prêt à risquer sa vie pour défendre son pays être adepte des traits d'esprit. Un militaire, ça s'occupe de choses graves, incompatibles avec une telle pratique ! C'est plutôt lui qui est la cible des rires. Pour exemples certains sketches d'humoristes (*Soldat Morales* de Didier Bénureau, *Le Colonel* de Pierre Palmade, *Vive l'armée* de Dany Boon...) ou certaines comédies cinématographiques (*La Septième Compagnie*, *Les Charlots*...). Jean-Michel Frodon analyse ici un comique en situation militaire, qui se divise en films en temps de paix et films en temps de guerre. Les premiers, représentés en France par le comique troupier, sont généralement médiocres, mais leur nombre et leur succès illustrent l'importance de la conscription dans la vie des Français durant de longues années. Les seconds, surtout anglo-saxons, sont le plus souvent des charges contre l'absurdité de la guerre. Il existe également un humour antimilitariste dont le regretté Cabu fut le meilleur exemple, comme le rappelle Patrick Clervoy. Il s'estompe aujourd'hui, ou ressurgit de façon épisodique, comme s'il était désormais impossible de se moquer de l'institution militaire, triste illustration de la gravité de notre époque.

Et pourtant... L'humour chez les soldats n'a rien d'anecdotique. Ce n'est pas un épiphénomène, mais bien un trait prégnant de la culture militaire. La plaisanterie, le jeu de mots, la caricature, le canular... autant d'attitudes qui remplissent, explicitement ou non, une fonction sociale, voire politique ou psychologique, jusqu'à devenir un principe de vie. C'est ce que démontre André Thiéblemont, exemples à l'appui. Un humour très spécifique, à la fois discret, référencé, circonstancié et ne se partageant qu'entre pairs ou proches, ceux à même de le comprendre et de le goûter.

Mais un humour présent partout : Aurélien Poilbont présente les cahiers de marche humoristiques réalisés par les promotions d'élèves de l'École de l'air de Salon-de-Provence, Jean-Philippe Bourban étudie le cas de la Légion étrangère, Caporal stratégique partage son expérience de sa pratique sur les réseaux sociaux... Sans oublier les dessins provenant de régiments, d'états-majors... L'humour fut également pratiqué par les poilus au front, comme le montrent

Chanda Barua et Annabelle Mathias avec une étude des journaux de tranchées conservés au musée de l'Armée, ou par les troupes françaises stationnées dans l'immensité saharienne à l'origine de décorations et ordres de fantaisie mis en lumière par Tom Dutheil. Il s'agissait de lutter contre les dangereux ennemis que sont l'inaction et l'isolement, et de renforcer les liens entre soldats.

Plus encore : Bertrand Ract-Madoux, ancien chef d'état-major de l'armée de terre et « crobardeur » lui-même, n'hésite pas à affirmer que l'humour est « un complément nécessaire à un commandement humain, juste, rigoureux et efficace ». Avis que ne peuvent qu'approuver les Anglais pour lesquels, comme le dévoile Fiona Burlot, le sens de l'humour est un atout militaire. Dans cette ligne, Rémy Hémez montre comment sa pratique peut devenir une arme. Car il implique la capacité à imaginer les intentions et les réactions d'autrui – ce qui se distingue de l'empathie qui est la capacité à partager les émotions d'autrui. Ainsi les opérations de déception et les canulars ont de multiples interactions. Les deux partagent la même tournure d'esprit lorsqu'il s'agit de les concevoir. Plus encore : l'humour nourrit la ruse, en particulier à travers son apport à la créativité, l'un des facteurs de la réussite.

Peut-on pour autant rire de tout ? Pierre Desproges avait en son temps apporté une réponse définitive à cette question : « On peut rire de tout, mais pas forcément avec tout le monde. » Mais quand il s'agit de guerre ? Les dessins de Plantu comme ceux des caricaturistes ukrainiens, tel Vladimir Kazanevsky, montrent au quotidien que le dessin d'humour peut à la fois dénoncer l'intolérable et faire rire. Merci à eux de nous avoir autorisés à reproduire deux de leurs œuvres. Quand le talent et le style s'associent, tout est possible. Julien Hervieux, plus connu sous le pseudonyme d'Odieux connard, et son comparse le dessinateur Monsieur le chien – qui nous a confié un dessin original, réalisé spécialement pour ce numéro d'*Inflexions* – parviennent dans *Fluide Glacial* à susciter l'amusement de leurs lecteurs sur de l'histoire militaire. On rit des exploits des fusiliers marins à Dixmude en 1914, des tankistes français à Stonne en mai 1940... Aucune moquerie, si ce n'est contre l'absurdité ou la bêtise.

Ce qu'il y a peut-être à craindre, c'est la disparition de la pratique de l'humour. Il semble que dans les armées, canulars et autres blagues, mises en scène et caricatures soient aujourd'hui moins pratiqués. La faute à un rythme toujours plus rapide des engagements ? À de nouvelles pratiques (téléphones, tablettes...) ? Affaire à suivre...

En guise de première conclusion, permettez-moi d'évoquer une anecdote familiale : mon fils m'a demandé pourquoi je devais écrire cet éditorial alors que je suis, selon lui, dépourvu d'humour. Au-delà

du sarcasme, il met le doigt sur un risque qui se présente lorsque l'on veut traiter de ce sujet : être trop sérieux, trop grave, ou au contraire être trop léger. Nous espérons que ce numéro soit parvenu à cet équilibre délicat entre articles « sérieux » et « crobards », entre humour d'initié et vulgarisation. La seconde et définitive conclusion sera à lire avec la voix de Claude Piéplu : « Il vaut mieux mobiliser son intelligence sur des conneries que mobiliser sa connerie sur des choses intelligentes » (*Les Shadoks*).

Nous remercions tous ceux qui nous ont autorisés à reproduire certains de leurs dessins : Olivier d'Astorg, Aloys Berge, Barthélemy Canal, Xavier Cuny, Michel Fruchard, Vladimir Kazanevsky, Jean-Marie et Pierre Lambert, Bénédicte Leray, Jean-Michel Meunier, Monsieur le chien, Plantu, Bertrand Ract-Madoux, Martin Renard, Thierry Tricand de La Goutte. Ainsi que l'École de l'air et de l'espace de Salon-de-Provence, la Légion étrangère, le 2^e régiment étranger d'infanterie (REI), le musée de l'Armée, le musée Carnavalet, le musée de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie. ─

Ce numéro consacré à l'humour est un projet ancien d'*Inflexions*. Un (alors) jeune lieutenant-colonel du génie, Olivier d'Astorg, était venu assister à une réunion du comité de rédaction pour croquer les membres présents. Certains ne sont plus des nôtres aujourd'hui. Nous avons plaisir à retrouver ici Monique Castillo.



L DOSSIER

HUMOUR ET GUERRE :



11 janvier 2013. Déclenchement de l'opération Serval au Mali.

Caricaturiste et dessinateur de presse, Plantu a publié un dessin à la Une du Monde pendant plus de quarante ans. Il est le président d'honneur de l'association Cartoon for Peace, réseau international de dessinateurs de presse qui combattent, avec humour, pour le respect des cultures et des libertés.

UN LIEN ÉTROIT

© Vladimir Kazanovsky



24 février 2022. La Russie lance une offensive militaire contre l'Ukraine.

Vladimir Kazanovsky est né en Ukraine en 1950. C'est aujourd'hui l'un des plus talentueux caricaturistes de la guerre. Ses dessins sont publiés dans de nombreux journaux et magazines du monde entier. Depuis le début de sa carrière, il a remporté plus de cinq cents prix, dont, en 2022, le Prix international du dessin de presse et le Cartoonists Kofi Annam Courage in Cartooning Award de la Freedom Cartoonist Foundation. Il est membre de l'association Cartooning for Peace.



JEAN-MICHEL FRODON

COMIQUE MILITAIRE SUR GRAND ÉCRAN

Il est arrivé la plus étrange des mésaventures aux possibilités de faire rire sur grand écran dans un contexte militaire : le premier film réalisé avec ce but est un chef-d'œuvre inégalé. Depuis plus de cent ans.

Comme toujours en pareil cas, « premier film » est à prendre avec des nuances ; il se trouvera assurément quelques bandes comiques à propos de militaires auparavant, à commencer par deux réjouissantes « vues Lumière », *Le Saut à la couverture* (1895) et *La Voltige* (1896). Il reste que *Shoulder Arms*, en français *Charlot soldat* (1918), de et avec Charlie Chaplin, domine de la tête et des épaules tout ce qui a pu se faire depuis. Y compris, dans les années qui ont suivi, de très estimables réalisations avec d'autres grandes figures du burlesque, comme Buster Keaton – mais même en uniforme et dans le cadre d'une guerre, celle de Sécession dans *Le Mécano de la Générale* (1926), Buster n'est décidément pas un militaire. Et on n'oublie pas les prolifiques et souvent inspirés Laurel et Hardy, qui ont rempli à de nombreuses reprises, des *Gaietés de l'infanterie* en 1927 à *Quel pétard !* en 1941, en passant par *Les Deux Légionnaires*, *Bons pour le service*, *Têtes de pioche*, *Laurel et Hardy conscrits*... Courts ou longs-métrages, muets ou parlants, en noir et blanc ou en couleur, le tandem décline à l'envi le même motif, celui de corps et d'esprits irrémédiablement rétifs à la discipline militaire. Rien de surprenant à cela, tant il est clair que celle-ci offre une occasion extrême d'activer le grand ressort de tout le cinéma burlesque, la critique en actes des formats des individus par l'entrée dans l'ère industrielle.

Mais, ni à l'époque ni depuis, rien n'égale dans le contexte militaire comme dans tant d'autres la richesse et la diversité des inventions de Chaplin. Le déploiement de cet humour ravageur concerne aussi bien les relations hiérarchiques que les conditions de vie dans les tranchées, la relation homme/machine, et même homme/nature, l'appartenance à l'espèce humaine face à l'allégeance à un uniforme particulier, le respect de la vie, la disparition des camarades, le mal du pays...

Il est encore plus remarquable que ce film ait été tourné en temps de guerre, avec un esprit d'irrévérence qui ne put d'ailleurs pas entièrement s'exprimer : la fin prévue (et d'ailleurs tournée) voyait Charlot, après qu'il a capturé le Kaiser, ridiculiser le président

français et le roi d'Angleterre, mais elle a été censurée. Même raccourci, le film fut très apprécié des publics américain et européen qui purent le voir à sa sortie, peu avant l'armistice, y compris les soldats du côté des Alliés chez qui celui que les Français appellent Charlot était déjà immensément populaire.

Le film de Chaplin est une exceptionnelle réussite dans l'une des deux formes de comédies situées dans l'univers militaire, la plus difficile, celle qui concerne des situations de guerre. Elle contraste avec ce qui fournit le plus gros contingent de réalisations à vocation comique, et qui concerne les militaires en temps de paix. Ces situations servent de cadre à un genre dans lequel les Français se sont distingués – si on peut dire –, sans bien sûr en avoir l'exclusivité : le comique troupier. Celui-ci n'avait pas attendu le cinéma pour faire florès, inspiré par les absurdités, les routines ou les bizarreries de la vie de caserne hors conflit, essentiellement celle de membres du contingent, donc de personnages d'emblée dotés d'un potentiel comique puisque artificiellement déplacés de leur milieu naturel (la vie civile) le plus souvent à leur corps défendant.

À partir de la fin du XIX^e siècle, dans le sillage des *Gaités de l'escadron* (1886), le premier succès de Georges Courteline, le théâtre, la chanson et le cabaret auront fourni un immense répertoire dans le genre, avec les vertus bien connues de ce type d'exercice : servir d'exutoire aux frustrations, attirer l'attention sur certains dysfonctionnements et, dans une certaine mesure, rendre sinon sympathiques du moins cadrés par des figures convenues les personnages, notamment de sous-officiers, dont auraient eu à se plaindre tant de troupions. Plus encore que sur scène ou à l'écran, c'est sans doute la géniale bande dessinée de Christophe *Les Facéties du sapeur Camember* qui aura cristallisé les ressources du genre – mais elle n'a pas inspiré le cinéma, ce qui est sans doute aussi bien¹.

Il faut encore distinguer entre « le » comique troupier comme genre et « les comiques troupiers » (Polin, Dranem, Bach...), artistes de cabaret se produisant en uniformes plus ou moins fantaisistes devant les soldats, et dont beaucoup eurent leur heure de gloire devant les troupes pendant la Première Guerre mondiale. Au cinéma, à côté d'innombrables pochades oubliables, on trouve au moins un beau film, muet lui aussi : *Tire-au-flanc* de Jean Renoir en 1928, deuxième adaptation à l'écran, après un film anonyme de 1912, d'une pièce éponyme d'André Mouëzy-Éon et André Sylvane de 1904, avec notamment le jeune Michel Simon. Le film bénéficie d'un sens

1. Il existe en revanche une réalisation pour la télévision de Jean-Christophe Averty, avec des acteurs réels évoluant dans les dessins de Christophe grâce à des incrustations vidéo très innovantes à l'époque (1965).

du burlesque et du rythme étonnant, de personnages féminins inattendus, ainsi que d'un très beau travail de prises de vue. L'histoire de cet aristocrate fortuné se piquant de poésie envoyé au régiment en même temps que son majordome déploie, dans le film de Renoir, à la fois une multiplicité de points de vue et une énergie rebelle toujours réjouissantes. Trente-quatre ans plus tard, on comptera au total cinq versions filmées de cette pièce, dont une en 1962 où figure le nom de François Truffaut, tentant en s'inspirant de son maître Renoir de soutenir le passage à la réalisation de son ami Claude de Givray, qui venait d'écrire avec lui *Les Quatre Cents Coups*. Nonobstant la présence de Pierre Étaix, Jean-Claude Brialy, Bernadette Lafont et même une apparition du tout jeune dessinateur Cabu, disons que le résultat appelle un charitable oubli.

Fernandel (*Vive la classe*, 1931 ; *Le Coq du régiment*, 1933 ; *Ignace*, 1937 ; *Les Dégourdis de la 11^e*, 1937) mais aussi Jean Gabin (*Les Gaîtés de l'escadron*, dans la version sonore de l'adaptation de la pièce par Maurice Tourneur, qui en avait tourné une version muette en 1913) ont débuté ou ont obtenu certains de leurs premiers succès dans ce genre encore prisé dans les années 1930, dans une époque qui voulait croire que la guerre n'était plus un sujet d'actualité. Il faut également souligner que, aussi médiocres soient-elles le plus souvent, les pochades à la caserne sont un incontestable marqueur de démocratie : dans les dictatures, on ne rigole pas avec l'armée, jamais.

Le cinéma français compte nombre de comédies situées durant l'Occupation (*Babette s'en va-t-en guerre*, *La Vie de château*, *La Grande Vadrouille*, *Le Mur de l'Atlantique*, *Papy fait de la résistance*...) mais où l'armée française ne figure pas, et qui concerne une approche ayant peu à voir avec les motifs militaires, même si on y voit beaucoup d'uniformes allemands, et quelques-uns britanniques ou américains. Notons au passage qu'il n'est pas sérieux de parler d'humour dans le champ militaire lorsque celui-ci consiste à se moquer des ennemis. S'il y a un enjeu à mobiliser les puissances du rire dans ce contexte (comme d'ailleurs dans tout autre) de manière tant soit peu significative, c'est toujours en l'appliquant principalement à soi-même et aux siens.

Il faudra du temps après la Seconde Guerre mondiale pour renouer avec cette veine désinvolte, qui connaît une nouvelle popularité sous les espèces de ce que l'on nomme alors, dans les années 1970-1980, les films de bidasses. Claude Zidi épaulé par les Charlots et Robert Lamoureux avec la série de *La Septième Compagnie* sont les principaux signataires de ces oubliables mais populaires pochades, mais Michel Caputo, Philippe Clair, Max Pécas et d'autres apporteront leur contribution à ce sous-genre qui compte une petite trentaine de titres. Cette profusion témoigne de l'importance du service militaire

dans la vie des Français et du besoin de l'évoquer sur un mode léger qui renvoie beaucoup de monde (les appelés ou ex-appelés, leurs compagnes ou épouses, les parents...) à des situations vécues, même si caricaturées. Pratiquement toujours sans aucun intérêt sur le plan du cinéma, ces comédies ultra-conventionnelles sous leurs apparences libertaires constituent en revanche, par leur nombre et souvent leur succès public, un marqueur sociologique et psychologique très significatif de ce qu'a représenté la conscription dans la vie intime, professionnelle, sociale, sentimentale, sexuelle, intellectuelle, politique des Français.

La nature même de ce type de films fait qu'ils n'ont guère vocation à circuler au-delà des frontières, pratiquement personne ne se souciant d'aller voir la vie de caserne sous d'autres drapeaux que le sien – alors même que l'on retrouve bien des similitudes. C'est notamment le cas en Italie dès les années 1960, avec un petit contingent emmené par *Le Farfelu du régiment* de Lucio Fulci (1965) ou *Deux Bidasses et le général* de Luigi Scattini (1965), sans oublier *La dottoressa del distretto militare* de Nando Cicero (1976). On trouve des équivalents dans de nombreux pays, y compris en Suisse ou en Israël. En Angleterre, l'Américain Raoul Walsh importe des schémas de comédie hollywoodienne avec le *buddy movie* en caserne *You're in the Army Now* (1937) avant d'envoyer ses troupes en Chine pour une fin guerrière sans humour. Aux États-Unis même, les comiques Abbott et Costello (*Deux Nigauds Soldats*, 1941) ont pratiqué le genre alors que le monde était en guerre – mais pas leur pays. L'armée japonaise aurait utilisé le film pour montrer à ses troupes l'impréparation de l'US Army... Dans un esprit similaire, mais dans un contexte plus apaisé, on mentionnera *Les Bleus* d'Ivan Reitman (1981) avec Bill Murray. Ou, très singulier avec son scénario féministe que ne laisserait pas supposer le titre français, *La Bidasse* de Howard Zieff (1980), exemple peu courant où le passage par l'armée se révèle force libératrice pour l'individu.

Il faut réserver une place à part à un personnage porteur d'une charge critique singulière, bien mieux exprimée dans le roman *Les Aventures du brave soldat Švejk* de l'écrivain tchèque Jaroslav Hašek, qui date du début des années 1920, que dans *Le Brave Soldat Chveik*, le film allemand qu'Axel von Ambesser en a tiré en 1960. Cette figure d'idiot indiscernablement réel et simulé, qui circule entre les malheurs de la guerre (de 1914) avec un mélange de ruse, de chance et d'innocence, est un cas singulier d'authentique héros populaire n'accomplissant aucun exploit. On peut rapprocher de son cas les deux héros d'un magnifique film de Mario Monicelli *La Grande Guerre* (1959) avec Vittorio Gassman et Alberto Sordi, même si eux feront finalement preuve d'une bravoure bien mal reconnue par leur hiérarchie.

Parmi les cas les plus inattendus figure *Leyli est avec moi* du réalisateur iranien Kamal Tabrizi, qui met en scène en pleine guerre contre l'Irak non seulement un tire-au-flanc avéré (et sympathique), mais un dissimulateur se prétendant religieux et patriote – exceptionnelle entorse à la règle qui associe humour aux armées et démocratie.

Dans le monde anglo-saxon apparaissent toutes les formes d'enrôlement du rire, du plus critique au plus consensuel. Le plus radical est sans doute *Ah Dieu ! Que la guerre est jolie*, le ravageur film britannique de Richard Attenborough (1969) adapté de la comédie musicale homonyme. Il emboîtait le pas résolument pacifiste et antimilitariste de l'Américain travaillant en Grande-Bretagne Richard Lester, *Comment j'ai gagné la guerre* (1967), surtout mémorable pour avoir offert à John Lennon son unique rôle non musical. Dans un esprit comparable, *Catch 22* de Mike Nichols (1970) situe durant la Seconde Guerre mondiale sa satire anti-guerre – lui aussi avait enrôlé un musicien connu, Art Garfunkel. C'est également durant cette période de la Seconde Guerre mondiale que se déroule l'autre film aux armées de Nichols, la comédie en demi-teinte *Biloxi Blues* (1988).

Vainqueurs sûrs de leur supériorité à l'issue de ce même conflit, les Américains avaient auparavant multiplié les évocations humoristiques marquées par une désinvolture bonenfant et situées dans cette période. Ainsi d'*Allez coucher ailleurs* de Howard Hawks (1949), du *Soldat récalcitrant* de Hal Walker (1950) avec Jerry Lewis et Dean Martin qui remplissent deux ans plus tard avec *Parachutiste malgré lui* sous le commandement de Norman Taurog, d'*Opération Jupons* de Blake Edwards (1959) et de *Qu'as-tu fait à la guerre papa ?* du même Blake Edwards (1966). On laisse de côté le très oubliable *P'tite Tête de troufion* (1957), aussi avec Jerry Lewis, mais pas *Ya, ya mon général* (1970) dont il est à la fois le réalisateur et l'interprète, donnant toute la mesure de son comique ravageur.

Trois situations de guerre, ou de crise ouvertes, ont en revanche donné lieu à des films à l'humour beaucoup plus sombre. Bien que n'étant pas strictement une histoire de militaire, le chef-d'œuvre de Stanley Kubrick *Docteur Folamour*, sur fond de guerre froide et de risque atomique, dresse un inoubliable portrait d'officier supérieur paranoïaque, le général Buck Turgidson campé par George C. Scott. La guerre américaine au Vietnam suscitera la parodie mêlant le grotesque, la farce potache et les effets ravageurs du conflit avec *M*A*S*H** de Robert Altman (1970), situé dans une unité médicale sur le terrain des opérations en Corée, mais avec des références explicites au conflit alors en cours dans une autre partie de l'Asie. Sans être entièrement une comédie, loin s'en faut, *Good Morning, Vietnam* (1987) de Barry Levinson avec Robin Williams faisait aussi une ample place

à un comique mordant. Enfin, la première guerre du Golfe a inspiré à David O. Russel l'étrange, farfelu et sombre à la fois *Les Rois du désert* (1999) avec notamment George Clooney. Que l'on retrouve en tête d'affiche de l'intrigant et apparemment complètement farfelu, mais inspiré de faits réels, *Les Chèvres du Pentagone* de Grant Heslov en 2009, situé en grande partie en Irak.

À l'évidence, ce passage en revue n'a aucune prétention à l'exhaustivité, mais la quantité et la diversité des titres témoignent de ce que fut la vitalité des manières, pour le cinéma, de recourir au comique, ou à l'humour, en contexte militaire. Depuis une bonne décennie, le moins que l'on puisse dire est que les représentants du genre ne se bousculent pas. D'autres formats, et surtout les réseaux sociaux, ont probablement pris en grande partie l'énergie comique qui aura nourri ces productions. Mais, et tout particulièrement en ce qui concerne le cinéma français, il est significatif que se multiplient ces dernières années les comédies sur le monde scolaire et qu'on n'en trouve aucune sur le monde militaire. Il est possible d'y voir une indifférence accrue envers ce milieu et ses enjeux – ce que contredirait le fait qu'il y a toujours, et en quantité, des films de guerre ou montrant des soldats en activité –, ou plutôt que les montées de périls, réels ou imaginés, ne donnent pas aujourd'hui le goût de rire et de faire rire de ceux qui seraient susceptibles de se trouver en charge de les combattre. ┐



PATRICK CLERVOY

L'HUMOUR ANTIMILITARISTE DE CABU

*« Un dessin qui fait rire, c'est bien.
Un dessin qui a fait rire et qui fait penser, c'est mieux.
Même agressif, un bon dessin doit poser une question. [...]
Pour être caricaturiste,
il faut une bonne dose d'indignation renouvelable
et l'envie d'être un redresseur de torts »
Cabu*

C'est en 2009 que l'idée de consacrer un numéro d'*Inflexions* à l'humour a été émise pour la première fois. J'avais alors proposé un article sur l'humour antimilitariste. Cabu avait été contacté et avait accepté l'invitation à participer à ce projet. Le projet fut différé... Et le 7 janvier 2015 Cabu disparaissait tragiquement dans un attentat terroriste mené contre la rédaction du journal *Charlie Hebdo*. Il est mort avec ses « frères d'armes », le crayon à la main, dans un combat qu'il livrait contre la bêtise et l'intolérance¹.



Précoce et doué

Jean Cabut est né en 1938 à Châlons-sur-Marne au sein d'une famille aisée aux opinions conservatrices. Attiré par le dessin dès l'âge de huit ans, il recopiait les illustrations de Dubout, apprenant ainsi l'économie du trait, la ligne claire et le plaisir de la caricature. À douze ans il créa son propre journal qu'il distribuait dans son collège. À quinze ans ses dessins étaient régulièrement publiés dans le quotidien local.

Dès ses débuts, il s'est posé en citoyen curieux et engagé. À l'invitation du maire, il participait aux réunions du conseil municipal dont il faisait un reportage dessiné qui était ensuite édité. L'actualité internationale l'intéressait aussi. On a retrouvé dans ses archives un dessin daté de septembre 1950 - il avait à peine douze ans, - mettant en scène une rencontre entre les chefs d'État des grandes puissances : le décor est une école ; Joseph Staline et Harry Truman

1.

L'auteur remercie Jean-Marie Pasquier, Laurent Boyer et Noémie Biglaizer de La Belle Production d'avoir mis à sa disposition le film documentaire *Tu t'es vu sans Cabu ?* (J.-M. Pasquier, 2015).

sont représentés en instituteurs, Vincent Auriol et Charles de Gaulle sont identifiables parmi les élèves. Sa légende : « Rentrée des classes. Puissent les deux maîtres (du monde) s'entendre avec leurs élèves. »

Le jeune Cabu était allergique à l'autorité. Il fut renvoyé du lycée en classe de seconde et ne parvint pas à s'adapter à l'internat religieux où ses parents l'avaient inscrit. Il abandonna donc ses études sans avoir le baccalauréat. Deux événements lui firent prendre conscience du pouvoir de ses dessins. Le premier s'est déroulé à Châlons-sur-Marne. Il avait pris pour sujet d'une bande dessinée publiée dans le journal local une clocharde qui se laissait appeler « Marie la Lune ». Celle-ci acquit ainsi une certaine célébrité. Un soir, des enfants la reconnurent et lui jetèrent des pierres. Conscient d'avoir été l'instrument de sa célébrité et la cause de sa mésaventure, Cabu cessa de dessiner son histoire. L'autre épisode est un canular organisé à l'occasion de la course pédestre Strasbourg/Paris : avec la complicité de deux camarades, il fit croire qu'un participant avait deux heures d'avance sur les autres ; la population descendit dans la rue pour applaudir l'inconnu qui se faisait passer pour un champion. Il confia plus tard que c'est à ce moment-là qu'il prit conscience qu'avec une mise en scène soignée, un manipulateur pouvait aisément mystifier une foule.

Appelé sous les drapeaux

À dix-neuf ans, Cabu quitta Châlons et s'installa à Paris. Il suivit alors le procès de l'affaire Ben Barka et ses croquis d'audience furent publiés dans *Le Figaro*. C'est à ce début de carrière qu'il reçut sa convocation militaire : il avait quarante-huit heures pour rejoindre Marseille et de là s'embarquer pour l'Algérie pour un service national long de vingt-sept mois. Il vécut ce moment comme un effondrement. Plus tard, à l'heure de la célébrité et des hommages, il refusa systématiquement de donner des détails sur cette période de sa vie. Seulement quelques mots dans un entretien accordé à Florence Aubenas pour *Le Monde* : « À l'époque, c'était pour moi le symbole de l'horreur. [...] En 1958, au milieu de la guerre d'Algérie, je suis parti comme deuxième classe au 9^e régiment des zouaves, dans le Constantinois. J'aurais dû dire non. Essayer de m'échapper. Mais, en âge mental, je n'avais pas mes vingt ans. Je ne connaissais rien à la politique. Cela a été la révélation, quelque chose de terrible, dont je n'aime pas parler. » À Dorothée, sa complice dans l'émission *RécréA2*, il confiait : « C'est le plus mauvais souvenir de ma vie ! » Dans *Radioscopie*, il esquiva les questions de Jacques Chancel par un : « Je

me suis planqué au maximum. » Une formule qui exprimait peut-être quelque chose de vrai, mais qui était avant tout une pirouette pour fuir un sujet douloureux.

« Je dessine pour me venger de tout ce que j'entends... de tout ce que je vois. » C'est donc à travers ses dessins que l'on peut esquisser les contours de ce que fut cette épreuve pour Cabu. Avant même l'exposition à des événements propres à la guerre et aux combats, il y eut la vie de caserne. Quand on lui demandait d'où venait le personnage récurrent du sous-officier alcoolique présent à chaque page du livre *À bas toutes les armées*, il répondait qu'il en avait vu par dizaines durant son service national : le faciès boursofflé, le képi en arrière, l'œil fatigué, occupé à biberonner de la bière ou du vin. Et il décrivait son adjudant de compagnie : « Il était bourré dès dix heures du matin. Il avait le droit de vie ou de mort sur nous. Il m'en a fait baver. Il croyait que j'étais intellectuel... C'était pendant les classes... On apprenait à tirer... Je débarrassais mes lunettes et je les mettais sur mon nez et il m'interpellait : "Eh ! L'intellectuel !" »

De ses camarades, Cabu gardait le souvenir d'une collectivité qui le répugnait : « Je n'ai trouvé aucune camaraderie sinon celle que donnent la boisson et la phallocratie. [...] Tous les excès, tous les vices humains sont révélés et développés dans une caserne. » Plusieurs de ses dessins font allusion à des brimades et à des sévices sexuels : le balai, les cordes et les menottes, la nourriture pour chat, le pot de peinture. Une page d'*À bas toutes les armées* est la reproduction, sans commentaire, de la Une de l'édition du 7 février 1975 du journal *Le Meilleur*, titrée « À Perpignan, un soldat violé dans sa caserne, sodomisé par son caporal. Le récit choc de ce qui s'est passé ». Dans un dessin du petit recueil *Adjudant Kronenbourg*, il représente le sous-officier éponyme se vantant d'être « consultant en bizutage », avec le discours suivant : « Je retrouve les traditions militaires ! D'ailleurs moi-même j'ai été bizuté par l'adjudant Chanal. » À l'époque, Pierre Chanal, principal suspect de l'affaire des disparus de Mourmelon, condamné en 1990 pour séquestration, torture et viols, faisait les gros titres. Il est le seul personnage militaire explicitement nommé dans les dessins de Cabu, qui l'a évoqué à plusieurs reprises dans son œuvre. Dans une double page de l'album *Adjudant Kronenbourg*, par exemple, Jacques Pradel, présentateur de l'émission *Perdu de vue*, consacre une soirée à la recherche des disparus de Mourmelon ; l'adjudant s'approche de lui avec ce commentaire : « Attention, atteinte au moral des armées ! Pour une histoire de bizutage un peu poussé... » Un dessin plus loin, c'est Jean-Claude Bourret qui déclare dans l'émission *Réponse à tout* consacrée aux OVNI : « L'adjudant Chanal a vu, comme je vous vois, une soucoupe volante emporter les six jeunes appelés. »

L'intolérance à toutes les déviances dans les armées

Sur les opérations militaires auxquelles il a participé en Algérie, Cabu était encore plus discret. Il se reprochait d'avoir, selon ses termes, participé à la « dernière guerre coloniale ». « On m'a appris à tuer », se lamentait-il, ajoutant : « Je n'ai tué personne... par chance. » Dans plusieurs dessins, il a dénoncé les exécutions sommaires, les corps déchiquetés, les tortures. Il racontait plus facilement comment il avait essayé d'échapper au terrain : « [lors des exercices] je tirais toujours dans la cible à côté. J'avais compris qu'il fallait surtout ne pas être bon au tir. Parce que bon au tir, ça voulait dire être éclaireur de pointe. Les premiers tués dans une embuscade. » Et plus facilement encore sa seconde partie de service national comme dessinateur dans le journal *Le Bled*, un hebdomadaire destiné aux troupes coloniales.

Ce que furent l'armée et la guerre d'Algérie pour Cabu est résumé sobrement dans une planche exposée lors de la rétrospective baptisée « Le rire de Cabu » qui lui a été consacrée à Paris en 2020, et qui est reproduite dans un ouvrage éponyme. Elle est constituée d'une série de dessins réalisés en 1975 pour l'émission dominicale *Le Petit Rapporteur* de Jacques Martin – tous n'avaient pas été diffusés. L'un d'eux montre un officier général brutalisant d'un coup de pied un sous-officier alcoolique ; le suivant met en scène le même sous-officier, désormais hilare, une bouteille de vin dans la poche, se vengeant en sodomisant à l'aide d'un balai un soldat nu, agenouillé et s'appliquant à garder son béret sur la tête. Cette série de dessins parodiait le célèbre poème de Kipling *If* (« Si ») : « Si tu peux boire une caisse de bières cul sec... Si tu peux faire, dans la foulée, plus de cent pompes... Si tu peux supporter des petites brimades (scène du coup de pied)... Si tu sais faire partager la bonne humeur (scène de la sodomie)... Si tu peux faire du vélo sans baisser la tête (scène de torture à la Gégène)... Si tu peux piller sans peur et violer sans haine... Alors tu seras un homme mon fils ! » Interrogé, Cabu se justifiait : « L'armée récupère toutes les vertus civiques et s'érige en gardien des valeurs : l'honneur, le courage... Je ne vois pas pourquoi. On peut être un homme sans avoir fait son service militaire ! »

Des reportages antimilitaristes

Au terme de son service national, Cabu est revenu à Paris où il collabora à plusieurs revues. C'est dans les pages d'*Hara-Kiri* puis dans celles de *Charlie Hebdo* qu'il livra sa féroce critique des

militaires. En analysant ses dessins, on prend conscience qu'il se documentait minutieusement. Il suivait de près les informations concernant la vie des régiments, l'industrie de l'armement, les souffrances du contingent. Il suivait en détail le budget des armées et faisait des comparaisons : le coût d'un missile Pluton et le budget de dix hôpitaux, la solde d'un sergent et le salaire (inférieur) d'un instituteur... Il réclamait que les objecteurs de conscience et les insoumis emprisonnés bénéficient de la même mobilisation populaire que celle manifestée pour les appelés dans les casernes. Il militait pour le désarmement. Il s'indignait que la population ne fût pas protégée en cas d'attaque atomique et se plaisait à indiquer les emplacements des abris antinucléaires réservés aux organismes d'État en cas d'attaque. Il n'inventait pas, il dénonçait.

Sa curiosité le poussait à observer ce que l'expérience de la guerre avait pu produire chez les autres. « Lorsque je dois dessiner un homme politique, je me pose toujours la question : que ferait-il dans l'armée ? » Dans une vignette intitulée « Saint-Cyr par correspondance », qui figure dans l'album *Adjudant Kronembourg*, il révèle que le Premier ministre Édouard Balladur avait été spahi et le ministre de la Coopération André Roussin officier dans l'artillerie, que Jacques Chirac était colonel de réserve (comme plus tard François Hollande), que les ministres Alain Madelin et Gérard Longuet avaient fait leur préparation militaire à Assas. Dis-moi ce que tu as fait dans l'armée et je te dirai qui tu es !

Des procès et des audiences chahutées

La virulence antimilitariste de Cabu lui valut plusieurs procès – on en connaît au moins six. Lui et son journal furent chaque fois poursuivis pour « insulte à l'armée » et « atteinte au moral des armées ». Cabu aimait relever avec ironie qu'il ne l'avait jamais été pour diffamation. Ce qui lui permettait d'arguer qu'il disait toujours quelque chose de vrai. Journal et caricaturiste furent toujours condamnés, sauf une fois.

On trouve dans les archives du *Monde* le récit du procès qui suivit la parution de *À bas toutes les armées*. En décembre 1978, Georges Bernier, alias Professeur Choron, François Cavanna, Cabu et Jean-Marc Reiser furent convoqués devant la dix-septième chambre correctionnelle du tribunal de Paris pour répondre au délit d'« injures envers l'armée ». À l'appel du journal, une centaine de sympathisants s'était déplacée pour les soutenir. La foule déborda le cordon de police. Bousculade. Les abords de la salle d'audience furent bloqués. Les manifestants

s'assirent sur les marches. Les policiers se saisirent des barrières et en firent des boucliers pour chasser les opposants. Quarante-deux personnes furent interpellées, dont les membres de *Charlie Hebdo* qui furent relâchés dans la soirée. Face à ces incidents, les avocats demandèrent le renvoi du procès.

Il fut reporté en février 1979. Les sympathisants ne furent pas informés de la date, le public fut moins nombreux et l'audience put se tenir. Voici comment le journaliste du *Monde* présenta les prévenus : « Cavanna, l'œil malin, la chevelure presque aussi longue que sa moustache gauloise ; Cabu et ses airs de garçonnet qui vient de faire une bêtise ; Bernier, [...] le crâne lisse, des allures de gendarme en vacances ; Reiser à qui l'on donnerait, sur sa bonne mine, le Bon Dieu sans confession. Tels se présentaient ceux qui, sur plainte du ministre de la Défense, étaient poursuivis pour injures envers l'armée. Joyeuse bande dont la comparution avait scéniquement quelque chose de dérisoire. Quand on vit debout, face aux magistrats assis, ce quatuor célèbre et frémissant de l'envie d'en rire, il y eut dans la salle des gloussements. »

Des quatre prévenus, Cabu était le plus visé. On commença par lui reprocher un dessin contre les tribunaux militaires intitulé « Les tares de la justice civile plus les tares de l'armée, ça fait beaucoup » – avisé de la plainte, le journal satirique avait publié ce dessin dans ses éditions des 11, 18 et 23 novembre 1976. Puis une quinzaine de pages d'*À bas toutes les armées* sur la centaine que contient l'ouvrage – maître Barbillon, l'avocat de la défense, s'étonna de cette sélection : « Nous aimerions connaître le fonctionnaire du ministère de la Défense qui, chaque jeudi, épluche *Charlie Hebdo* ! »

Invité à la barre, Cabu s'expliqua : « Je suis pacifiste. [...] Si l'armée était vraiment là pour nous défendre, elle commencerait par fabriquer des abris atomiques pour les civils. [...] Pourquoi serait-elle un État dans l'État ? Les plombiers-zingueurs ne sont pas jugés par un tribunal de plombiers-zingueurs. [...] La majorité de la presse louange l'armée française, la France peut bien supporter quelques voix discordantes. » Il accusa l'armée de détournement de vertus : le courage, la bravoure, le patriotisme... « J'ai fait vingt-sept mois de service pendant la guerre d'Algérie ; vingt ans après je suis encore en colère. »


Le substitut du procureur admit qu'il existait en France une tradition des caricatures qui faisait partie de la liberté de la presse, puis rappela aux juges qu'il y avait une limite entre le brocard et l'injure. Il reprocha à Cabu de présenter les militaires comme des tortionnaires et de tourner en dérision les valeurs comme l'héroïsme. Il cita à l'appui de son propos une planche où Cabu a dessiné un

officier en train de décorer un parachutiste en annonçant son exploit : « A anéanti un bataillon de mouches à merde au mépris du danger. » Dans sa plaidoirie, maître Barbillon s'attacha à montrer, faits divers à l'appui, que la réalité militaire était parfois proche de ce qu'en décrivait le dessinateur. Un mois plus tard, *Le Monde* rapporta que le directeur de *Charlie Hebdo*, son chroniqueur et ses deux dessinateurs étaient condamnés à diverses amendes. Il concluait ce chapitre avec la mention : « Pour quinze mille deux cents francs, l'armée est lavée de ses injures. »

La fin d'une époque, la fin d'un combat

Quinze années passèrent. En 1993, une association d'anciens combattants demanda l'interdiction de *Charlie Hebdo* pour une couverture titrant, dessin satirique à l'appui : « Le soldat inconnu s'est fait enc... par l'adjudant Chanal. » Cabu fut une nouvelle fois convoqué devant le tribunal. Mais les temps avaient changé. L'association fut déboutée. Les tribunaux reconnurent que les caricatures remplissaient une fonction parodique et que ce genre littéraire, bien que délibérément provocant, participait à la liberté d'expression et de communication des pensées et des opinions.

L'antimilitarisme de Cabu s'émoussa. Principalement en raison de la fin de la conscription. *Charlie Hebdo* accueillit des dessinateurs plus jeunes, qui n'avaient connu ni les guerres ni le service national. Le journal se battait sur de nouveaux fronts. Les différentes associations religieuses et les ligues antiracistes multipliaient les plaintes et les procès. Les ventes baissaient. Les procès coûtaient cher. Cabu prit son bâton de pèlerin pour défendre son journal menacé de faillite et pour défendre le droit à la caricature de plus en plus mis en cause. Il rencontra différentes personnalités politiques, dont le président de la République et le président de l'Assemblée nationale. Ses interlocuteurs découvrirent que derrière la plume féroce, cruelle et outrancière se cachait un homme doux, attentif, empathique, modeste, d'une profonde sincérité, d'une infinie douceur dans les mots, avec des petits rires, qui ne prononçait jamais une grossièreté, jamais une méchanceté gratuite, jamais une bassesse.

Quatre jours après l'attentat dont Cabu fut l'une des victimes, des gardes républicains en tenue de cérémonie se tenaient près des gerbes déposées place de la République. Et parmi la foule silencieuse, on pouvait distinguer des jeunes qui portaient un uniforme. Leur présence semblait naturelle. Comme si une page était tournée. Sous les pancartes « Je suis Cabu », l'antimilitarisme n'avait plus cours. 

ANDRÉ THIÉBLEMONT

L'ARMÉE, UNE SOCIÉTÉ À PLAISANTERIES

Dans la communauté militaire, et surtout dans le corps combattant, le rire et l'humour sont des ingrédients fondamentaux de ces fameuses « forces morales » dont un discours convenu nous abreuve sans jamais qu'en soient évoqués les ingrédients. L'humour chez les soldats n'a donc rien d'anecdotique ; ce n'est pas un épiphénomène, c'est un trait prégnant de la culture militaire française. Oui, la société militaire est une société à plaisanteries !

La plaisanterie, le jeu de mots, la caricature, le canular ne sont pas hors sol. Ces attitudes remplissent explicitement ou non une fonction sociale, voire politique ou psychologique, jusqu'à devenir un principe de vie. Évoquons l'humour militaire contemporain, ses fonctions, puis tout en en riant, jetons un regard sur les diverses formes d'expression qu'il peut prendre avant d'explorer les objets sur lesquels il se porte¹.

Fonctions

Plagiant Georges Balandier, on pourrait écrire que le militaire « fait de l'ordre avec du désordre, de même que le sacrifice fait de la vie avec la mort. [...] Les sociétés laissent toutes une place au désordre tout en le redoutant. À défaut d'avoir la capacité de l'éliminer [...] il faut composer. [...] Désamorcer le désordre, c'est d'abord le traiter par le jeu, le soumettre à l'épreuve de la dérision et du rire. [...] Les mots et l'imaginaire permettent [...] de substituer la transgression fictive à la transgression réelle »².

L'armée n'échappe pas à l'enseignement anthropologique. Bien qu'elle présente l'apparence d'un ordre immuable, elle est soumise à des facteurs de désordre qu'il faut désamorcer. Des excès ou des abus de l'ordre militaire, les conditions parfois ubuesques que produisent sa bureaucratie ou telle décision de l'autorité militaire ou politique... peuvent appeler dans les rangs de véhémentes critiques, sans compter de terribles situations de combat qui peuvent devenir insupportables.

1. Cet article exploite les caricatures recueillies au cours de mes recherches sur les traditions saint-cyriennes ou sur la vie des unités de combat de l'armée de terre en Bosnie, ainsi que des documents qui sont parvenus à *Inflexions* à la suite d'un appel à documents lancé il y a plusieurs années en vue d'un numéro spécial.

2. G. Balandier, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1989, p. 117.

Il y a là autant de facteurs dont les effets peuvent être créateurs de dissensions, et menacer les capacités du corps militaire et combattant à affronter des situations extrêmes.

De même faut-il neutraliser l'angoisse voire la peur face à un épisode de guerre présent ou à venir, distraire le combattant du cafard qui le guette, tourner en dérision l'ennemi pour conforter la légitimité du combat. Les journaux de tranchées illustrent bien le propos : pour la plupart, ils manient humour, jeux de mots, caricatures, plaisanteries parfois salaces. Certains titres et sous-titres sont explicites comme, par exemple, *L'Anti-cafard revue antiboche* ou encore *Le Lacrymogène* qui s'annonce « organe hilarant » et surligne son titre de l'assertion « La chasse au cafard est un facteur de victoire ». Plus tard, durant la drôle de guerre (3 septembre 1939-10 mai 1940), les journaux du front, ces « espaces de rire et de retrouvailles autour de représentations communes », mobiliseront l'humour de façon identique, apportant au soldat un soutien moral et une arme contre l'ennui³. Tout se serait passé comme si les expériences séculaires des vicissitudes incontournables de l'ordre militaire et des épreuves de la bataille n'avaient cessé de sécréter des « mieux vaut en rire », jusqu'à sédimenter des pratiques d'humour, comme une fonction cathartique latente contribuant à désamorcer ce qui menace les capacités du corps militaire à affronter l'extrême.

Formes

L'humour dans les armées, pratique ancienne, est présent partout, jusque dans les alcôves des autorités militaires, mais son expression est diffuse, très discrète, sans visibilité publique. Celle-ci est le plus souvent ésotérique, codée, circonstanciée : pour en comprendre le sens, il faut avoir connu de près ou de loin les situations, les personnages ou les incidents auxquels elle renvoie. Ses traits sont donc réservés au cercle des proches qui vivent ou ont vécu l'expérience commune qu'ils évoquent : ceux de la chambrée, de la section ou du peloton, de la popote, de la promotion d'école...

De plus, et ceci renforce cela, le rire est aujourd'hui exclu de l'image de marque des armées parce que trop peu conforme à l'image d'efficacité, d'excellence sérieuse et lissée que, consciemment ou non, les élites militaires entendent donner à voir. L'humour

3. A. Bernard, « Humour et drôle de guerre : le rire au front », *La Contemporaine/Matériaux pour l'histoire de notre temps* n° 119-120, 2016, pp. 41-47.

militaire ne peut donc pas être public. Il faut aller dans les dernières pages de rares revues dont la diffusion est publique pour qu'il s'exprime, comme par effraction, avec un titre de rubrique habituel, « Un peu d'humour », comme pour s'excuser.

Cet humour joue pourtant de toutes les formes d'expression : de l'oral, de l'écrit, du dessin, le plus souvent caricatural, de saynettes, de parodies, de canulars, de l'audiovisuel et même de la gravure, ce qui est quand même exceptionnel. « Ils ne nous feront jamais autant chier qu'on les emmerde ! » Telle était l'inscription gravée sur une stèle qui, en 1963, marquait l'entrée de la section de discipline de la Légion étrangère implantée alors en Algérie à Djeniene Bourezg.

■ Formes orales ou écrites

Les formes orales ou écrites sont les plus répandues. Elles sont particulièrement diffuses, ne serait-ce que dans le langage courant des militaires. L'humour fait irruption dans une conversation entre proches, dans un texte ou un canular. Il peut faire l'objet de créations talentueuses qui, séduisant un auditoire, seront colportées et entreront dans une tradition : citations ou principes détournés, jeux de mots... Nombre d'entre elles s'amuse de travers et peuvent être impitoyables : « Le légionnaire salue tout ce qui bouge et repeint le reste en blanc », « Chercher à comprendre, c'est commencer à désobéir »... De même circule une charge savoureuse sur les différentes armes de l'armée de terre : « Si tu as un nom à particule, va dans l'infanterie, tu seras le seul. Si tu es intelligent, va dans la cavalerie, tu seras le seul. Si tu aimes les femmes, va dans l'infanterie de marine, tu seras le seul. [...] Si tu es propre, va dans le génie, tu seras le seul... » Notons sur le même registre une célèbre parodie de règlement : « Article 1 : "Le chef a raison" ; article 2 : "Le chef a toujours raison" ; [...] article 4 : "Le chef ne dort pas, il se repose" ; [...] article 7 : "Le chef n'est jamais en retard, il est retenu" ; [...] article 13 : "Plus on critique le chef, moins on a d'avancement"... » Chez les chasseurs, un joli jeu de mots affirme que le sang n'est pas rouge mais vert parce que « le sang vert c'est pour la France » (le sang versé pour la France).

À Saint-Cyr, les principes détournés constituent un exercice familier des élèves⁴. En 1973, par exemple, la devise de l'école

4. Toutes les observations relatives aux traditions saint-cyriennes sont développées dans A. Thiéblemont, « Contribution à l'étude de la tradition. Les traditions de contestation à Saint-Cyr », *Ethnologie française*, tome 9, n° 1, janvier-mars 1979, pp. 97-100 ; « Les traditions dans les armées, le jeu de la contestation et de la conformité », *Pouvoir* n° 38, septembre 1986, pp. 99-112, ou dans A. Dirou et A. Thiéblemont, « Lieux et objets de mémoire à Saint-Cyr », in A. Thiéblemont (dir.), *Cultures et Logiques militaires*, Paris, PUF, 1999, pp. 85-127.

« Ils s'instruisent pour vaincre » fut travestie en « Ils s'instruise pour vaincre » par des saint-cyriens de la promotion « Capitaine Danjou » (1971-1973), qui souhaitaient par là mettre en question la qualité de l'enseignement général qui leur était délivré. Au début des années 1980, les officiers encadrant la promotion « Grande Armée » (1981-1983) inculquaient aux élèves la maxime « Je le ferai avec plaisir parce que c'est difficile ». Réprouvant cette attitude, ceux-ci apposèrent dans leur bâtiment une plaque de marbre sur laquelle était inscrit : « Je le ferai faire avec plaisir parce que c'est difficile. »

Des canulars ou des parodies, dont les auteurs sont le plus souvent anonymes, peuvent être montés sous des formes écrites et circuler dans les réseaux. Il s'agit généralement de mettre en question les modes dans l'air du temps. Ainsi, en 2018, cette parodie d'une présentation orale d'une passation de « management » qui tournait en dérision la novlangue administrative, la focalisation du commandement sur la notion de management ainsi que le mouvement de banalisation du militaire engagé depuis la fin du XX^e siècle.

27 juin 2018

Passation de management de la base de sécurité et défense de x...

« Mesdames, Messieurs,

La manifestation à laquelle vous allez assister est organisée à l'occasion de la passation de commandance de la base de sécurité et défense de x... Elle est placée sous le haut patronage de M. le Haut Manager à la défense, près le ministère de la Sécurité. [...] Le délégué à la défense de la préfecture régionale prononcera la formule de passation de commandance : "Vous reconnaîtrez désormais pour manager l'attaché principal d'administration Jean Civil, ici présent." [...] Il est rappelé que :

- par solidarité avec les personnes à mobilité réduite, il est recommandé de ne pas se lever pendant que le DJ fera jouer le MP3 de l'hymne national *La Lilloise* ;
- lorsque le délégué criera "Et par le ministre", vous êtes invités à répondre, avec les collaborateurs de la base, "Vive la sécurité !"

Cette première partie de la manifestation sera suivie d'une marche éco-citoyenne de proximité et de solidarité républicaines, organisée selon le rituel officiel établi par M. Découfflé, président du comité de démilitarisation des manifestations de la défense. »

Et puis, il existe un autre humour chez les soldats, celui qui entend exprimer l'amertume ou l'injustice que peut ressentir le combattant. La prose voire la poésie conviennent à cette expression qui a besoin

d'espace. En exemple, ce plagiat anonyme et bien connu d'un texte poétique de Prévert, « Ceux qui pieusement », écrit durant la guerre d'Indochine⁵.

Extraits d'un plagiat du poème de Prévert « Ceux qui pieusement »...

« Ceux qui campagne simple aux TOE en attendant que ça se passe [...]
Ceux qui pitonnent
Ceux qui bétonnent
Ceux qui déconnent
Ceux qui ouvrent la route et qui ont juste le droit de la fermer [...]
Ceux qui donnent des ordres
Ceux qui les transmettent en les améliorant
Ceux qui se demandent comment les exécuter
Ceux qui se disent qu'on est commandé par des cons, sans se rendre compte
qu'ils pourraient faire partie du haut-commandement [...]
Ceux qui meurent en héros modestes
Ceux qui ne sont ni des héros ni modestes, mais qui ne meurent pas [...]
Ceux qui tirent sur tout ce qu'ils voient
Ceux qui tirent sur tout avant de voir
Ceux qui se tirent avant de voir quoi que ce soit. »

■ Caricatures et graphismes

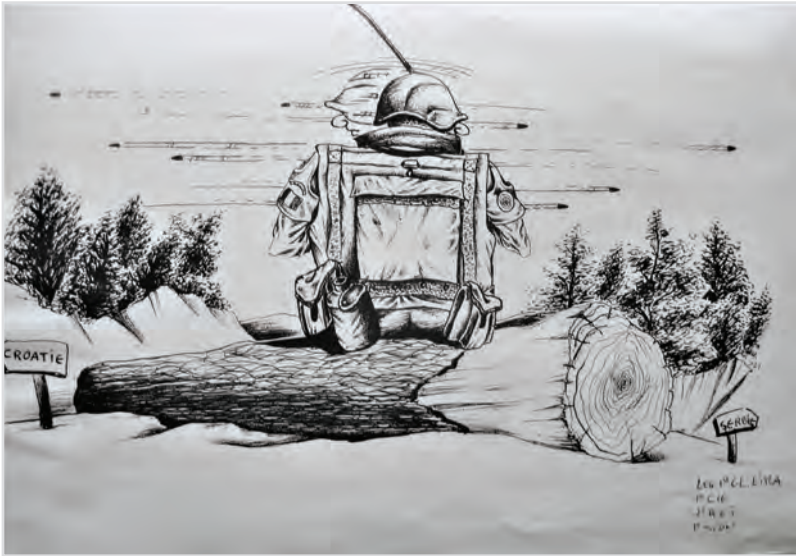
Mais ce sont les formes graphiques, dont les caricatures, qui donnent lieu aux expressions les plus achevées de l'humour militaire. Il est frappant de constater combien sont nombreux les dessinateurs, parfois de grand talent, dans les rangs de l'institution⁶. Fin 1995, à l'issue de l'intervention du 2^e régiment étranger d'infanterie (REI) en Bosnie dans le cadre de la brigade multinationale de la Force de réaction rapide (FRR) mise sur pied en juin pour soutenir la FORPRONU après la capture de plusieurs centaines de Casques bleus, son chef de corps de l'époque, le colonel Lecerf, fit réaliser un recueil⁷ des expressions écrites ou graphiques qui avaient marqué cette mission (cartons et lettres de remerciement de célébrités accueillies par le régiment, messages originaux...). Il

5. Le site « Traditions, humour et bêtisier militaires. Fédération nationale des combattants volontaires », d'où sont tirés ces extraits, contient une multitude d'expressions militaires, consultable sur Document PDF (fncv.com). humour-traditions-betisier-militaires.pdf

6. Il n'y a là qu'une hypothèse, car il existe peu de données connues sur les milieux des sous-officiers et militaires du rang.

7. Ce recueil, avec sa couverture cartonnée noire, a été découvert au cours de l'année 2000 dans la salle d'honneur du 2^e REI. Il a hélas aujourd'hui disparu. Certaines des caricatures et données qui y figuraient ont été photographiées et sont conservées dans mes archives personnelles.

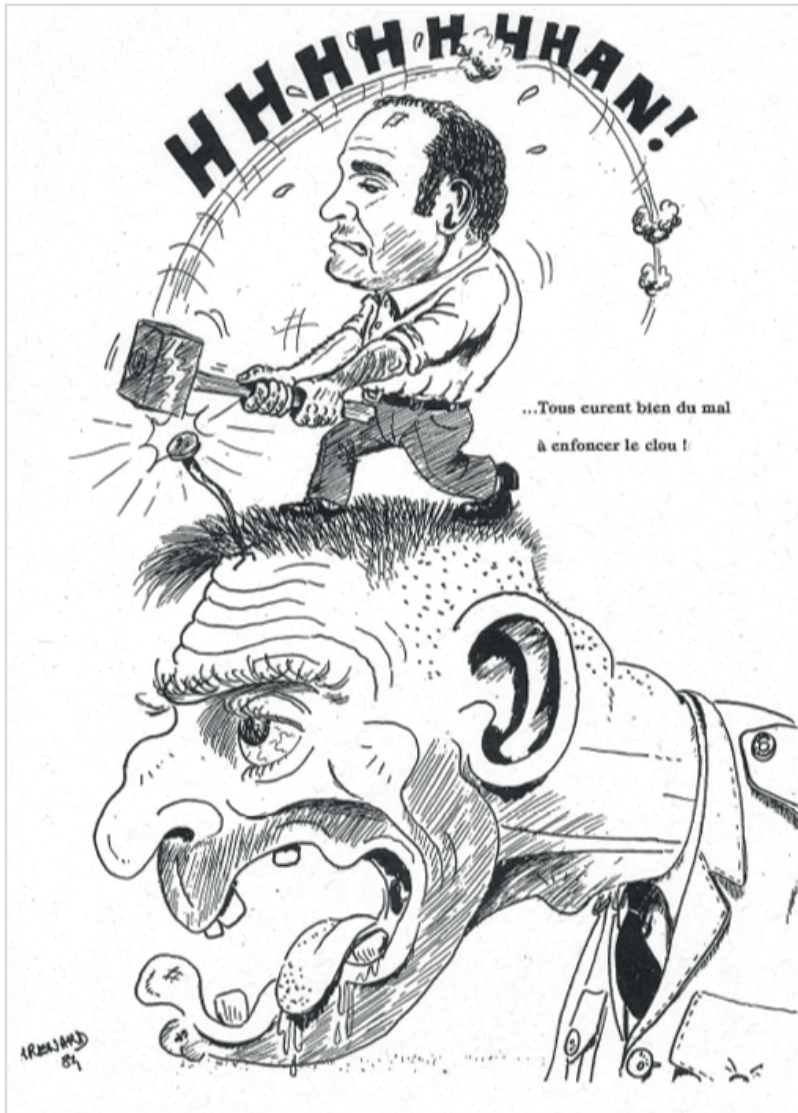
comportait quelques dizaines de caricatures, certaines particulièrement critiques, réagissant aux situations vécues, telle cette image d'un légionnaire interposé entre les belligérants.



Légion étrangère en Bosnie, 1995, dessin du 1^{re} classe Lima © 2^e REI.

La caricature est abondante en école ou en stage, dans les albums que les promotions d'élèves ou de stagiaires de Saint-Cyr, des écoles supérieures d'état-major ou de guerre réalisent à la fin de leur formation. Parfois, des créateurs, isolés ou en collaboration, produisent des recueils de plusieurs dizaines de pages destinés au cercle restreint de leur promotion ou de leurs proches. Présenté comme un « mémoire de sociologie », voici *Les Très Riches heures* de la promotion des « Cadets de la France libre » (1985-1988) : cent vingt-neuf pages hilarantes croquant les activités des élèves, les situations ubuesques auxquelles ils ont été confrontés, leur encadrement... Ou encore *Aucune bête plus immonde... la réforme !*, titre du document d'une trentaine de pages réalisé par les sous-lieutenants Renard et Montbelli-Lavoire de la « Général de Monsabert » (1982-1985). Leur promotion inaugurait une réforme qui transformait leur école en académie militaire, allongeant la scolarité à trois ans, et qui densifiait considérablement les études générales (droit, gestion des ressources humaines, budgétaires...). Dans cet opus, de brefs textes insolents soulignaient des caricatures parfois cruelles consacrées à la réforme,

aux « cerbères » qui l'imposaient, ou aux « professeurs TGV » et « turbo pros » qui faisaient l'aller et retour Paris-Coëtquidan dans la journée pour délivrer un enseignement de deux heures au cours duquel ils avaient « bien du mal à enfoncer le clou » de connaissances qui, pour certaines, étaient jugées par les élèves sans rapport avec ce qui constituait l'horizon immédiat de futurs officiers.

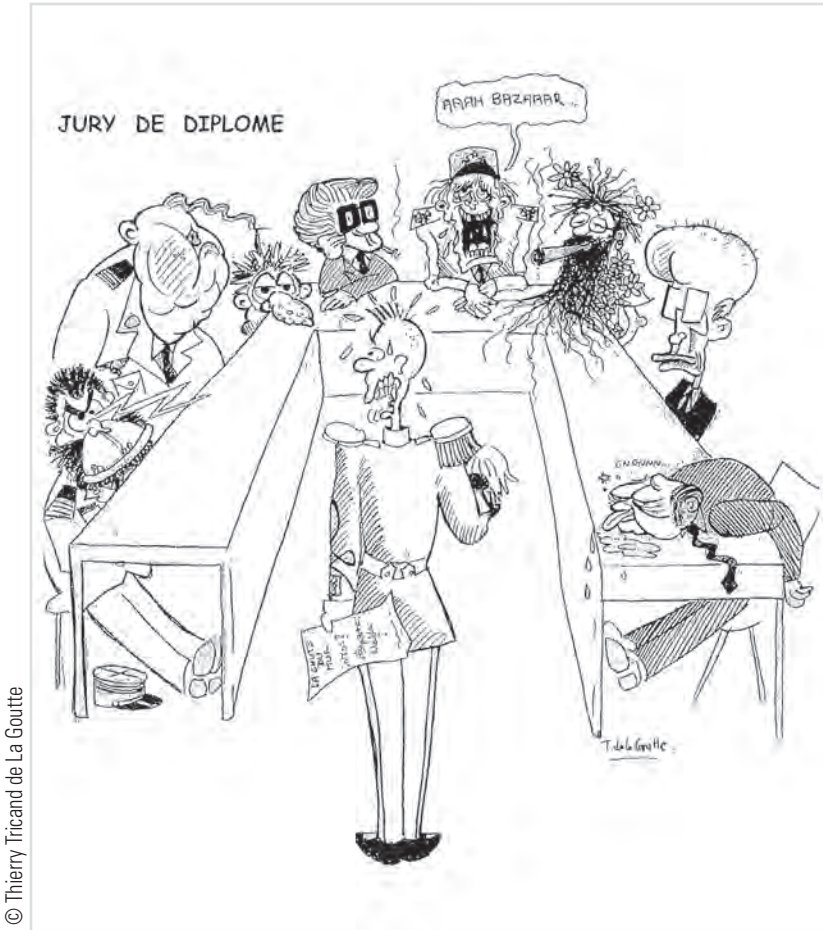


Des caricaturistes militaires de talent sont parfois généraux. Ce fut le cas du général Ract-Madoux, chef d'état-major de l'armée de terre entre 2007 et 2009. Dans ce numéro d'*Inflexions*, il raconte les vertus d'un humour accompagnant le commandement et dévoile certaines de ses créations avec bonheur. Le général Fruchard, dit Lafruche, ancien inspecteur des troupes de marine, a exercé ses talents sans aucune concession pour brocarder des autorités politiques ou militaires. Avec un humour noir, il illustra à sa manière la dissolution de l'inspection des troupes de marine en avril 1999 par ce vieux colonial poignardé par-derrière, le dos troué de balles !



Que dire du général Tricand de La Goutte, dont la plume ne cesse de le démanger depuis un quart de siècle ? Au cours de sa carrière, il a commis quatre sommes, chacune de plusieurs dizaines de pages. La première, réalisée en tant qu'élève-officier à Saint-Cyr, considérait sa scolarité avec un regard malicieux. Cette scolarité, empruntant à l'Institut d'études politiques (IEP) de Paris, s'achevait sur un passage devant un jury composé de personnalités militaires et civiles, certaines de renom. L'événement, attendu avec angoisse, était marquant.

Son deuxième opuscule date de son temps d'instructeur à Saint-Cyr ; il était désormais de l'autre côté de la barricade. Son



© Thierry Tricand de La Goutte

titre est parlant : *Sous le parapluie !* Son regard s'attarde sur les travers de cette fabrique d'officiers ; il y vilipende notamment les masques de sévérité que l'instructeur estime devoir porter. Ses troisième et quatrième publications, en collaboration avec Jean-Michel Meunier, alors chef de bataillon, s'amuse de leur passage au cours supérieur d'état-major de l'armée de terre, puis à l'état-major de l'armée de terre (EMAT).

Avec l'arrivée d'Internet, l'expression humoristique des militaires a pu se sophistiquer, utilisant de nouveaux supports et les réseaux, les créateurs restant anonymes. Au début des années 2010, un étonnant et très riche Power Point a ainsi circulé ; intitulé *Histoire organisationnelle de l'armée de terre*, il caricature les réformes d'organisation mises en place durant trente ans.

Parodies, théâtre et actions

L'humour du militaire peut également faire appel à la participation physique du groupe producteur. Dans les formes parodiques, notons les fausses prises d'armes (avec vrais motards et vrais journalistes) qu'il arrivait aux saint-cyriens d'organiser à Rennes ou à Nantes dans le cadre d'une tradition de fugue collective annuelle⁸ dont l'origine remonte au début des années 1970⁹.

Toujours à Saint-Cyr, depuis le début du XX^e siècle, les élèves avaient coutume, en fin de scolarité, de monter des représentations théâtrales ou des séquences de saynettes au cours desquelles ils s'octroyaient le droit de juger et de caricaturer leurs cadres. La plupart étaient bon enfant. Mais certaines étaient plus incisives, de sorte que ces manifestations furent interdites à la fin des années 1960. Cet interdit fut contourné : l'esprit de ces « thurnes voraces » fut repris au cours des années 1970 dans le cadre d'un rite annuel d'inversion¹⁰. De nuit, les élèves investissaient les bureaux de leurs cadres et y installaient un décor exprimant avec humour l'image que leur renvoyait chacun de ceux-ci. Un commandant de compagnie, très spectaculaire dans ses attitudes et surnommé « Métro Goldrill Meilleur », a ainsi vu son bureau transformé en studio de télévision avec l'aide de FR3 Rennes qui avait apporté son soutien logistique aux élèves.

Objets

Sauf dans les conversations quotidiennes où fusent plaisanteries et bons mots, l'humour du soldat est rarement sans objet. Son expression se crée et se diffuse à propos de situations, d'incidents, de circonstances ubuesques, tragi-comiques ou tragiques, de décisions d'autorités militaires ou politiques, de modes d'organisation ou de commandement qui épousent des évolutions de la société civile ressenties comme peu compatibles avec des principes militaires estimés fondamentaux, de personnalités ou de personnages méritant aux yeux du groupe d'être salués ou vilipendés. Et nombre de moments de la vie militaire ne vont pas sans expressions humoristiques : l'humour y est ritualisé.

Situations et circonstances

Bien des situations sont les occasions d'un « mieux vaut en rire ». À ce titre, les années 1980 et 1990, dominées par une culture de paix

8. Toutes ne réussissent pas, comme celle de la relève de la garde du palais de Buckingham par la promotion « Capitaine Henri Guillemot » (1975-1977).

9. Cette tradition de la fugue est aujourd'hui interdite (note de la rédaction).

10. Cette pratique n'existe plus aujourd'hui (note de la rédaction).

dont les incidences dans la vie quotidienne du combattant furent ubuesques, parfois tragiques, paraissent avoir abondamment nourri la création humoristique dans les rangs militaires. Ce fut tout particulièrement le cas lors de l'engagement des Casques bleus français en Bosnie. À partir de l'année 1994, dans Sarajevo ou sur le mont Igman, les bataillons français furent imbriqués dans les lignes des belligérants. Leurs unités n'avaient aucune liberté de manœuvre ; leurs mouvements étaient régis par le passage de *check points* tenus par les Serbes, par les Croates ou par les Bosniaques. Ce passage nécessitait un laissez-passer (*clearance*) délivré par le poste de commandement du secteur de Sarajevo de la FORPRONU et/ou par le truchement de négociations marchandes parfois tendues avec les belligérants. Un Jeu de l'oie conçu anonymement parodia cette absence de liberté de mouvement. Il dut avoir une certaine diffusion puisque sa copie figure dans plusieurs journaux de marche d'unité. La case « Départ » du jeu, c'est le PTT Building (PTT BLD) où est installé le poste de commandement du secteur de Sarajevo et où sont délivrés les *clearances*. La case « Arrivée », c'est Zagreb, le PC de la FORPRONU. La plupart des cases de handicap figurent des *check points* tenus par les belligérants serbe ou croate (S1, S4, K9)¹¹.

Extrait d'un Jeu de l'oie parodiant la situation des unités de la FORPRONU à Sarajevo (1994-1995?)

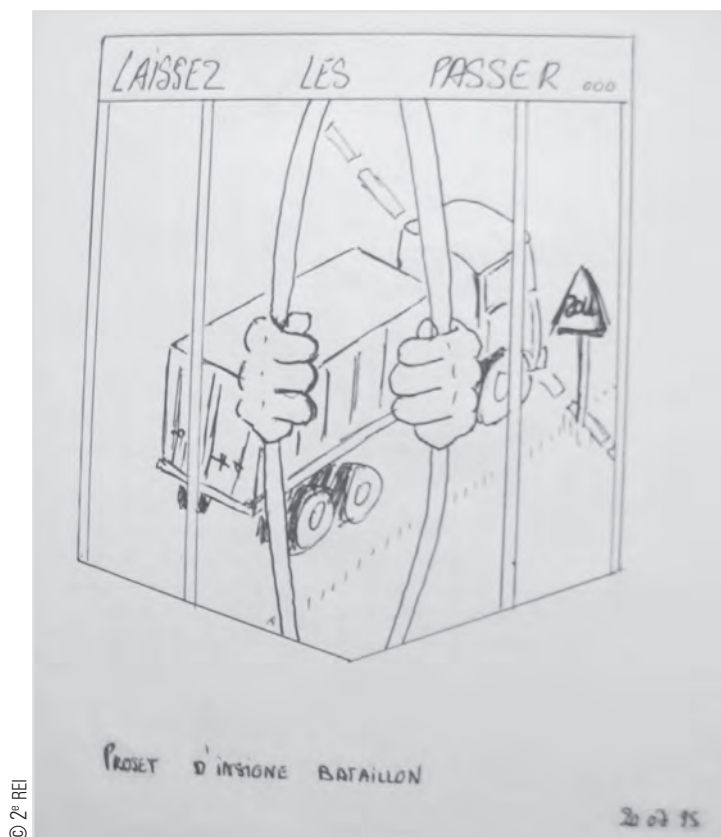
- Case S4 [une silhouette de soldat l'arme au pied signifiant un arrêt]. Vous n'avez pas de *clearance* pour votre gilet pare-balles. Vous le laissez et retour à PTT BLD.
- Case 9 [aéroport de Sarajevo]. No Fly Today. Retour PTT BLD.
- Case S3. Vous avez une *clearance* mais ils ne sont pas au courant (à moins que vous laissiez un pin's de la DLB [division légère blindée]). Vous passez un tour à l'hôtel Bosnia.
- S12 [silhouette de soldat]. Vous allez en prison. Vous attendez que quelqu'un tombe sur la case « Négociations ».
- Case 16 [silhouette de soldat pointant son arme]. Vous laissez aux gentils bandits votre véhicule, votre arme et tout le reste. Vous allez à S1 et vous attendez que quelqu'un vous ramène à PTT BLD.
- K1 Ok vous pouvez passer mais vous laissez 20 litres de G0 (gasoil).
- Case 28. Si vous avez laissé du G0 sur le trajet, vous êtes en panne. Attendez que quelqu'un tombe sur votre case pour vous aider.
- Case 35 [un sablier]. Vous ne savez pas pourquoi. Ils ne le savent pas non plus. Vous attendez quand même un tour.
- Case « Négociations » représentée par deux masques, l'un souriant, l'autre grimaçant.

11. *Ibid.*, p. 112.



© Z'EI

La mise en dérision des situations que vivent les soldats français en Bosnie s'exerce aussi dans les rangs. Les éléments français de la brigade multinationale de la FRR qui intervint en 1995 étaient basés à Tomislavgrad, en Croatie. Jusqu'en septembre, ses détachements n'eurent guère de liberté de mouvement en raison des désaccords des Croates et des Bosniaques sur la mise en place de la FRR. La montée vers Sarajevo se heurtait au mauvais vouloir des Bosniaques, notamment sur le *check point* de Jablanica qui marquait une sorte de



frontière entre les territoires tenus par les Croates de Bosnie et ceux sous autorité bosniaque : des détachements et des convois y étaient temporairement bloqués, d'autres contraints de faire demi-tour¹². C'est cette situation que des légionnaires du 2^e REI caricaturèrent, allant jusqu'à broder un projet d'insigne de bataillon quelque peu subversif.

Mais qu'en est-il de ces situations indicibles où les combattants sont assaillis par la peur, par l'horreur ? Il existe en fait trop peu de données pour répondre à cette question. Notons toutefois deux observations. Hervé Pierre, dans un article d'*Inflexions*, a discrètement évoqué ce que ses hommes ont vécu en Côte d'Ivoire, au Mali et en Centrafrique. Celui qui est victime de ces situations « hors limites » écrit-il, « peut littéralement s'effondrer [...] ou, au contraire, chercher à compenser en tenant l'horreur à distance, qu'il s'agisse de feindre

12. *Ibid.*, tome 1, p. 87 et tome 2, p. 157.

l'insensibilité ou de se réfugier dans un humour décalé ». Mais, selon lui, cette « désensibilisation psychique » n'était à terme qu'un artifice provisoire qui, disparaissant, pouvait produire de terribles ravages¹³. Au Kosovo, le journal de marche d'une section du 1^{er} régiment étranger de génie (REG), participant à la recherche de charniers au profit du Tribunal pénal international, fait état de chantiers successifs au cours desquels des cadavres étaient extraits de puits où ils avaient été jetés. Le 13 juillet 1999, y est noté : « Nouveau chantier, sept enfants, trois femmes, deux hommes sont extraits. L'ambiance n'est plus à la plaisanterie comme de coutume. Il y a un flottement d'une heure¹⁴. » Comme si cette fois l'intensité de l'horreur avait étouffé toute possibilité de compensation par un humour quelconque.



13. H. Pierre, « Le vol du frelon », *Inflexions* n° 35, 2017, pp. 71-84.

14. Service historique de la Défense (SHD), fonds colonel André Thiéblemont, 2011, PA 16/22, opération Trident (Kosovo), Journal quotidien de la section d'appui du 1^{er} REG (19 juin-8 octobre 1999).



Cabinet du Ministre

Le Directeur
du Cabinet civil et militaire

Paris, le 1 AVR. 2027
N° 522 DEF/NP

NOTE

à l'attention des destinataires in fine

- OBJET** : Lancement et mise en œuvre du concept de commandance dans l'armée de Terre.
- RÉFÉRENCES** : a) Décision ministérielle n° 487/DEF du 19 mars 2027.
b) Lettre relative à la commandance des armées n°1245/DEF/EMA/ESMG/NP du 11 mars 2027.

Mise en place avec fruit au cours des sept derniers Livres Blancs de la défense (1972-2027), la gouvernance matricielle partagée, actuellement en vigueur au sein du ministère, a conduit à une redéfinition progressive et déconflitée du soubassement métaculturel longtemps désigné sous le terme impropre de « hiérarchie » et souvent associé au concept de « commandement ».

Malgré une longue période de transformation maîtrisée et en dépit d'importants efforts d'optimisation, les insuffisances de nos états-majors hypercentralisés ont perduré et continuent à être régulièrement relevées et stigmatisées par la Cour des Comptes ainsi que les organes de contrôle, d'audit et d'inspection de l'administration publique. Souvent pléthoriques, des effectifs sur-pyramidés, sous-qualifiés et généralement sous-employés parviennent en effet à grand peine à concevoir des ordres qui ne sont la plupart du temps ni compris ni exécutés par des échelons subordonnés au mieux indifférents. La comitologie en place, embryonnaire et trop peu structurée, manque encore de toute évidence du *tempo* et de la *praxis* nécessaires au management dynamique et au « *vouloir servir ensemble* » des trente mille femmes et hommes qui constituent *de facto* la métacouche de nos formations.

A l'heure où la France redéfinit sans préjugés ses ambitions dans des périphéries toujours plus menacées, il me paraît donc **essentiel** que l'armée de Terre adapte et valorise **sans plus tarder** son style de management pour le rendre plus mature et plus prégnant dans un contexte budgétaire globalement moins favorable que ces dernières années.

En accord avec le secrétaire général pour l'administration, j'ai donc décidé de mettre sur pied à isopérimètre un groupe de travail mixte placé sous le *coaching* interactif des cabinets de conseil *Smoking Joint* et *Virtual Excedence* afin de déterminer les conditions souhaitables et juste suffisantes d'exercice d'un management modulaire rénové de type « gagnant-gagnant », subsidiaire et collégial, au sein de l'écosystème de la défense. Le Ministre a souhaité donner le nom de « **commandance** » à ce nouveau paradigme innovant totalement autofinancé qui devra nous permettre de mettre en œuvre sans *a priori* des cohérences distinctes mais convergentes.

Ce groupe de travail fonctionnel paritaire, piloté pour l'armée de Terre par le colonel hors créneau de 2^{ème} classe commandant la demi-légion étrangère de marine, se verra ainsi confier un mandat dont les contours généraux seront fondés sur la rationalisation, la simplification et la performance dans une logique de stricte maîtrise des coûts. La modélisation d'une structure numérisée *ad hoc* de l'avant-projet de préfiguration me sera présentée avant la fin du mois d'avril. Le Conseil d'Etat examinera avant l'été les décrets rénovés qui permettront de redéfinir le principe même d'autorité en milieu militaire en parfaite cohérence avec la Déclaration universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen, les directives européennes et la Charte de Développement Humain, reprises par notre Constitution.

Au terme d'un cycle de réformes successives audacieuses, dont chacun a pu mesurer la pertinence, notre système d'hommes est parvenu au milieu du gué et doit désormais se recentrer résolument vers le substrat opérationnel sous un format plus ramassé mais plus efficace, soumis à une juste commandance. L'adaptation de l'armée de Terre au modèle issu du Livre Blanc 2027 et à la Loi de programmation militaire 2028-2033 exigera en effet à nouveau, vous le savez, des restructurations, dissolutions et transferts d'unités au titre du plan « *Transformance 2030* », sur lequel les autorités du ministère communiqueront en temps opportun : je sais pouvoir compter sur votre sens du devoir, votre abnégation et votre exemplarité pour mener à bien cette mutation sans précédent que nous avons l'obligation de réussir pour préparer un avenir responsable et citoyen.

Source de satisfaction, j'ai obtenu que les économies de fonctionnement réalisées au terme de cette manœuvre priorisée déconcentrée soient totalement réinvesties *in fine* entre opérateurs et clients de la chaîne partagée de la commandance – sous réserve d'un arbitrage favorable du ministère des Finances et du Budget et d'une confirmation par le gouverneur général hors classe directeur suprême du Service du commissariat des armées. Tout ceci sera détaillé dans la « *Directive unique aux directions, services et armées 2028-2030* » que je signerai à la fin du mois de mai.

Je sais que je peux compter sur votre adhésion à la réforme et que nous aurons à cœur d'être « *opérationnels quand même* ». Haut les cœurs !



DESTINATAIRES :

- Monsieur le colonel de 1^{ère} classe commandant le réservoir de forces terrestres différenciées
- Monsieur le contrôleur général de corps d'armée COM ZT France

COPIES :

- Monsieur le directeur des ressources humaines de l'administration publique
- Monsieur le gouverneur général hors classe directeur suprême du commissariat du ministère
- Monsieur le colonel hors créneau de 2^{ème} classe commandant la demi-légion étrangère de marine
- Monsieur l'administrateur civil hors classe directeur central de la structure intégrée de maintien en condition semi-opérationnelle des matériels gouvernementaux inter-milieux
- Monsieur l'administrateur civil hors classe directeur central de la structure intégrée de maintien en condition quasi-opérationnelle des matériels aéronautiques de l'administration publique
- Monsieur le vice-amiral d'escadre, président directeur général du service de logistique de la marine
- Monsieur l'ingénieur général hors classe chef de la section d'infrastructure de la défense

Tout laisse à penser que si l'humour peut contribuer à neutraliser des tensions pour conserver au corps militaire ses pleines capacités dans l'affrontement de situations extrêmes, en revanche, lorsque celles-ci surviennent, son expression est inconcevable ou paralysée. Et si elle venait malgré tout à jaillir, elle serait vaine pour échapper au traumatisme que de telles situations peuvent produire.

■ Décisions politiques ou militaires, modes du commandement

Un second objet d'humour réside dans la dénonciation de décisions d'une autorité politique ou militaire ou de modes adoptées par le commandement qui dérogent aux conceptions que le soldat se fait des principes qui régissent la vie militaire ou la vie tout court.

Depuis un demi-siècle, les armées ont connu nombre d'innovations en matière d'organisation, de commandement et de relations humaines, dans le souci, notamment, de gommer l'image autarcique et autoritaire de la chose militaire. Ainsi, au début des années 1970, dans le cadre d'une formation militaire générale (FMG), étaient enseignés aux saint-cyriens les principes vertueux de l'écoute et du dialogue. Cette caricature anonyme d'un officier de la promotion « Capitaine Danjou » (1971-1973) rend compte de la manière dont l'application de ces principes était perçue.

Trente ans plus tard, ce sont les processus de sophistication de l'organisation militaire traditionnelle ainsi que les mouvements de civilisation et de banalisation du militaire qui sont mis en question. En 2014 ou 2015, une note de service a circulé sur les réseaux : elle définissait les modalités de la mise en œuvre d'un nouveau système de commandement, la « commandance ». Un sacré canular, sous le timbre du ministère de la Défense frappé de la Marianne¹⁵ ! Une magnifique parodie du discours moderniste alors en vogue. Tout y est : l'air du temps et ses idéologies, la routine bureaucratique, une novlangue ampoulée et ses périphrases, une langue de bois familière aux soldats qui, durant plusieurs décennies, ont lu et entendu les mêmes discours se voulant mobilisateurs.

■ Personnages

Si nombre de ces satires sont ou ont été médiatisées, il n'en est pas de même de la multiplicité des personnages croqués. Leur caricature est la forme d'expression humoristique la plus courante. Mais, dans la plupart des cas, sauf à faire partie de son entourage, il n'est pas aisé de reconnaître l'objet du dessin et de décoder ce que son auteur entend exprimer. Ceci posé, on peut être surpris par la qualité de

¹⁵. Tampon humide apposé sur une décision pour authentifier l'acte. Il est réservé à certaines autorités.



certains de ces portraits. La vigueur de la plume de leur créateur vaut bien celle des caricaturistes civils dont les publications s'affichent sur les pages des quotidiens.



Parfois, à l'occasion d'une prestation en milieu militaire ou d'une réunion associant responsables politiques et militaires, tel personnage politique bien connu sera saisi par un officier démanché par la plume et à l'affût d'une bonne occasion. Le général Fruchard a en carton plusieurs de ces caricatures, comme celle de Michel Rocard s'adressant aux auditeurs de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN).

Et comment résister à la tentation d'associer à ce dessin celui du député Jean-Louis Bourlanges, croqué en 1983 par Martin Renard comme l'un de ces « turbo pros » enseignant à Saint-Cyr et évoqués plus haut ?



Humour rituel

Par humour rituel, nous entendons les diverses expressions humoristiques qui, par coutume, accompagnent nécessairement certains moments de la communauté militaire : rites de table, d'accueil, de passage, parodies au cours de certaines fêtes religieuses... L'humour y va de soi, sous peine de leur faire perdre leur sens profond et leur caractère festif.

Il y a des classiques. Ainsi, partout où des militaires prennent ensemble leur repas ils « font popote ». Une séquence est immuable : la lecture du menu par le moins gradé de l'assemblée, le « popotier », généralement un jeune sergent ou un tout jeune lieutenant. Cette lecture, annoncée par un « Vos gueules là-dedans ! », est un apprentissage de l'impertinence – le menu doit être présenté sous forme de périphrases avec jeux de mots (« grillées, elles ne boucheront plus l'entrée du Vieux Port »). Elle s'achève par une injonction : « Foutez-vous-en plein la gueule ! Que la première bouchée vous régale, que la dernière vous étouffe, et ce, afin de faciliter le jeu normal de l'avancement dans l'armée française, ce dont je serai le dernier et ô combien indigne bénéficiaire... » Et l'assemblée de s'exclamer : « Mort à ce cochon de popotier ! Qu'il crève et que le cul lui pèle ! »

Naguère, l'arrivée en régiment de jeunes officiers, voire sous-officiers sortant des écoles, faisait l'objet d'un accueil farceur et de canulars variés. Voici deux séquences qui étaient assez courantes. En fin d'un parcours semé d'embûches¹⁶, l'impétrant devait passer une visite médicale. Un faux toubib l'ayant ausculté de manière pour le moins étrange lui enjoignait d'aller uriner dans un verre. Et en sortant des toilettes, il se retrouvait, en slip, le verre d'urine à la main, devant une assemblée hilare de cadres du régiment. Généralement un repas associant tous les cadres du régiment était organisé le soir de cette arrivée. Quelques convives simulaient une fonction qui n'était nullement la leur : un président des sous-officiers jouait le rôle d'un chef de corps atrabilaire hurlant contre ses capitaines, le colonel se transformait en vieux commandant de compagnie insultant son chef de corps, un sous-officier ou un lieutenant incarnait un capitaine bégayant et demeuré, l'épouse d'un officier devenait infirmière accorte incendiant le nouveau venu d'œillades assassines. La situation pouvait être délicate lorsque, en fin de repas, les masques étaient déposés¹⁷.

Il a toujours existé une victime coutumière de l'humour saint-cyrien : la pompe. Ce terme du langage saint-cyrien vieux de deux siècles, opposé à l'art militaire (la « mili »), désigne un enseignement abstrait (jadis le règlement, l'administration) ou intellectuel. Jusqu'à ces dernières décennies, celui-ci était puissamment rejeté par nombre d'élèves, en conformité avec l'archétype d'un officier méprisant tout ce qui n'est pas en relation directe avec le combat. Ce rejet, enraciné

16. « Mon lieutenant, le convoi qui transportait vos malles et votre valise est tombé dans une embuscade. Vos bagages ont disparu. Ce sont sans doute les Fells, mon lieutenant, qui les ont rapinés. »

17. On note aujourd'hui une forte diminution de l'occurrence et de la virulence des canulars (note de la rédaction).

dans des générations de promotions, a fait tradition ; il a donné lieu à des rites encore vivaces aujourd'hui, prétextes à manifestations joyeuses, alors que, comme l'écrit Claude Weber, « la plupart des élèves des promotions actuelles, pour ne pas dire la totalité, sont parfaitement conscients de la nécessité et de l'intérêt à s'atteler avec sérieux à la formation académique »¹⁸. L'organisme qui délivre cette pompe se nomme la Direction de l'enseignement général et de la recherche (DGER) ; depuis la fin des années 1960, ses enseignants, militaires ou civils, sont surnommés les rats¹⁹. On devine combien une telle appellation a nourri la création humoristique des élèves, voire leurs chansons... Nombre de manifestations ont parodié des opérations de dératisation du bâtiment abritant la DGER. Et dans les années 1970 fut organisé un enterrement de la pompe, accompagné de la publication d'un faire-part dans *Le Figaro* annonçant le rappel à Dieu et l'inhumation de M^{me} A. Bosse-Lapompe.




18. Cl. Weber, *À genou les hommes. Debout les officiers*, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 129.

19. Ce que l'on peut comprendre au sens de « rats de bibliothèque ».

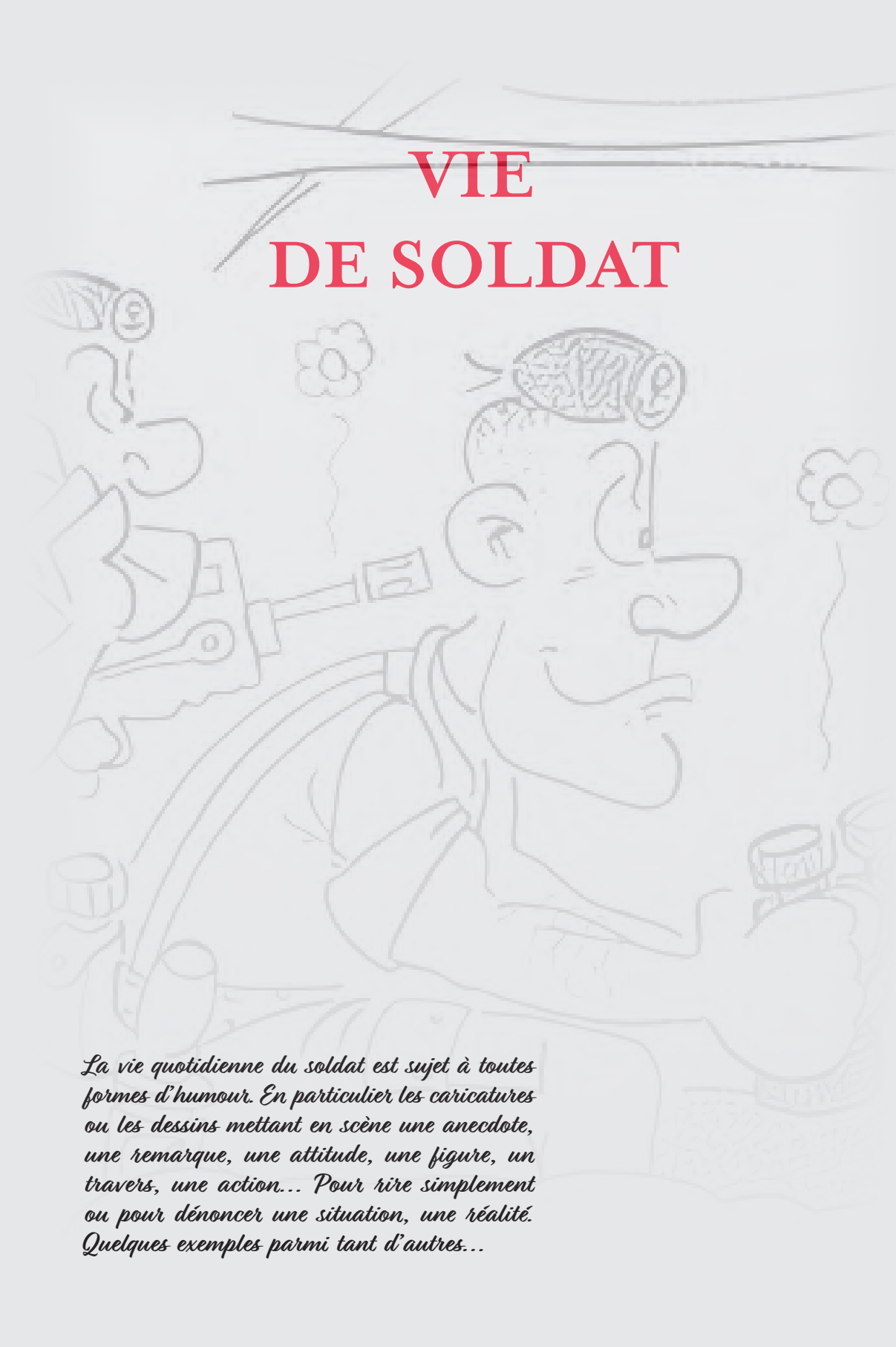
Hier encore, certaines fêtes religieuses célébrées par certaines armes de l'armée de terre n'allaient pas sans parodies et défilés carnavalesques : la Saint-Éloi, patron du matériel et des mécaniciens ; la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs et des sapeurs²⁰... À la Légion étrangère, il était coutumier de jouer sur la séquence des fêtes de fin d'année pour renforcer la cohésion des unités : à Noël, après la visite des crèches (d'une grande originalité) réalisées par chaque section, cadres et troupes étaient rassemblés. Le jour de l'An, les officiers recevaient les sous-officiers ; pour l'Épiphanie, c'était au tour des sous-officiers d'accueillir les officiers. En 1963, à Tabelbala, une oasis saharienne, l'Épiphanie fut l'occasion d'une parodie carnavalesque en fin de repas. L'enfant Jésus était figuré par un tout jeune sous-lieutenant. Saint Joseph, représenté par le président des sous-officiers, veillait sur lui. La Vierge était un jeune sergent et les rois mages à l'avenant. L'enfant Jésus fut porté en procession vers le bordel de l'unité, en tout bien tout honneur, non pas pour consommer, mais pour rire et chanter sous le regard des femmes.

Ce survol d'un phénomène d'une grande richesse laisse en suspens quelques interrogations. En raison des données en ma possession, ce propos a été centré sur l'armée de terre, plutôt sur les officiers. Le milieu combattant a été bien peu considéré. Alors, comment ces pratiques humoristiques varient-elles dans l'ensemble du monde militaire et comment ont-elles changé dans le temps ?

Puisse ce phénomène si riche et si masqué faire demain l'objet d'attentions, de recherches, car il en dit beaucoup sur ce qui se passe dans les rangs comme sur le moral du soldat. À la lecture de ce numéro, puisse quelque décideur ayant l'intelligence des expressions non convenues s'engager pour que demain la culture militaire, et particulièrement ses créations caricaturales, trouve sa place dans un art populaire... 

20. À la fin des années 1980, les lieutenants d'un régiment d'artillerie et d'un du génie « enlevèrent » les colonels de l'autre régiment et les échangèrent sur le pont entre Neuf-Brisach et Vieux-Brisach à une heure de grand passage.

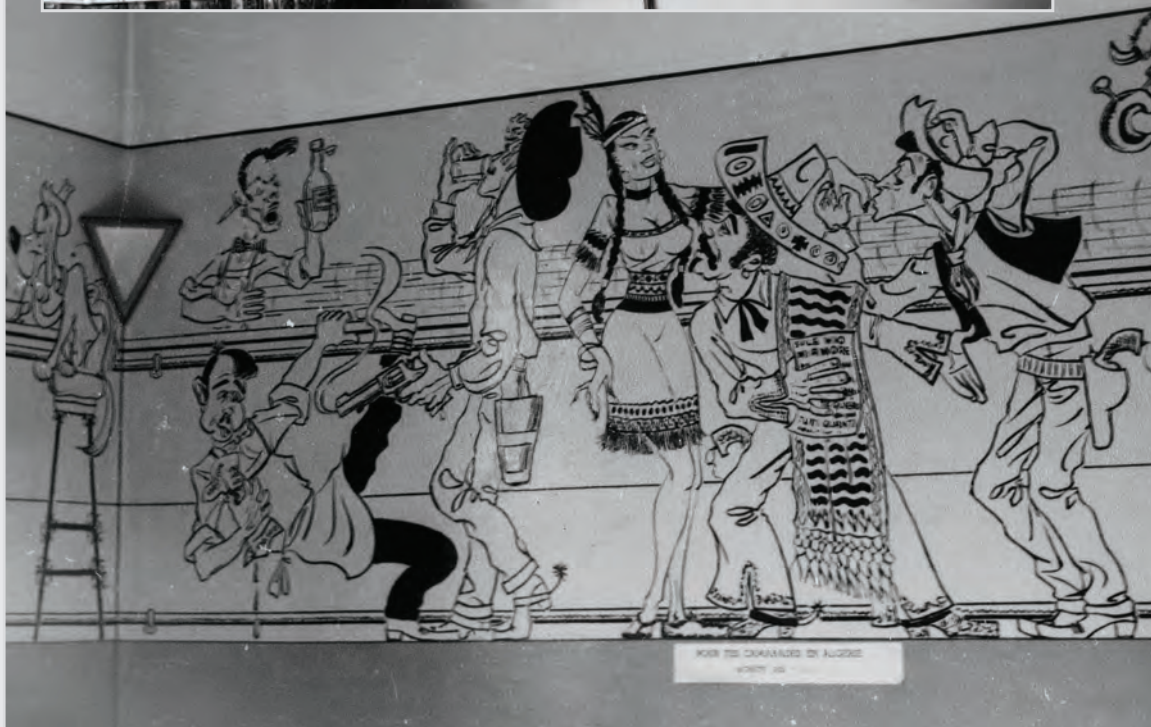
VIE DE SOLDAT



La vie quotidienne du soldat est sujet à toutes formes d'humour. En particulier les caricatures ou les dessins mettant en scène une anecdote, une remarque, une attitude, une figure, un travers, une action... Pour rire simplement ou pour dénoncer une situation, une réalité. Quelques exemples parmi tant d'autres...

À l'époque du service militaire obligatoire, les gradés n'hésitaient pas à mettre à contribution les appelés dont ils avaient repéré les dons de dessinateurs. Fin 1994, Jean-Marie Lambert, brigadier-chef au 3^e régiment de cuirassiers à Chenevrières (Lunéville), s'est vu confier par son capitaine la réalisation d'un trombinoscope de l'escadron : en haut à gauche, en pied, les deux capitaines, à droite les vingt gradés, dans les carrés les appelés des cinq pelotons.





KOR TEE DAMAGED BY AUGUST
WORTH 1938



En 1957, le jeune Gotlib, a reçu la mission de décorer les murs du foyer du soldat de la compagnie transmissions 44/3 Rastatt. Il choisit de représenter un saloon (photographies de 1958 © Pierre Lambert).



La société militaire est réputée conservatrice. Ici un officier raconte ses « campagnes » à la fois à titre d'enseignement pour les plus jeunes, mais aussi pour se valoriser lui-même, et à défaut de compétences au moins en raison de son ancienneté de service, toujours « éminemment respectable »...



© Thierry Tricand de la Goutte

Rasket : ration de combat (à partir des années 1990, l'alcool comme le tabac disparaissent des boîtes de ration).

DGER : Direction générale de l'enseignement et de la recherche. Structure d'enseignement créée avec la réforme de l'enseignement à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. S'y côtoient des enseignants civils et militaires.



Divisionnaire : pour général de division, dont le grade est marqué par trois étoiles. Avec la « refondation » de l'armée de terre qui a suivi la suspension du service militaire, les corps d'armée et les divisions ont disparu de l'organisation en temps de paix de l'armée française. *De facto* il y a eu une déconnexion du grade et de la fonction.

2A : atelier mécanique de 2^e échelon niveau A. Le 1^{er} niveau de mécanique est l'entretien réalisé par l'utilisateur. Le 2A est intégré dans les compagnies, escadrons ou batteries quand le 2^e échelon B, ou 2B, est de niveau régimentaire. Au cours des années 2010, la restructuration du soutien des armées avec la mutualisation généralisée a supprimé les échelons de 2^e niveau.



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

SGA

Secrétariat général pour l'administration

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL



OBJET

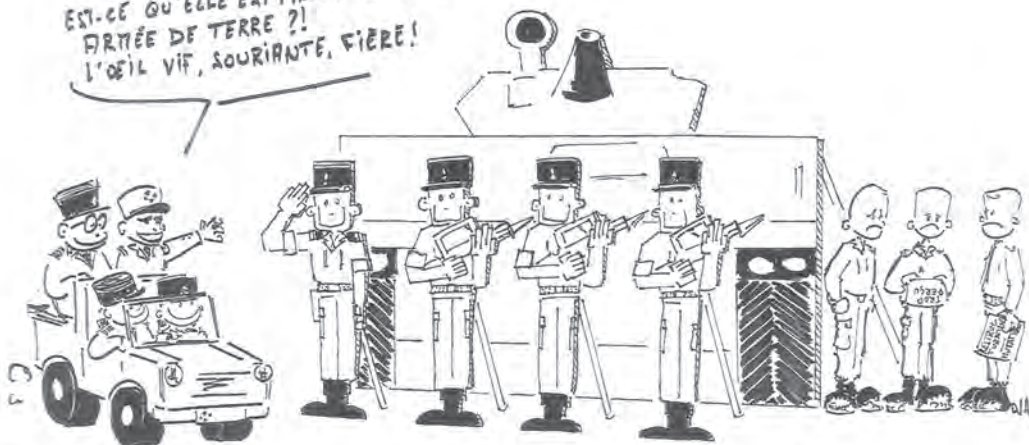
Entrée en vigueur du principe « le silence vaut acceptation ».

REFERENCES

- 1) Article 21 de la loi n°2000-321 du 12 avril 2000 relative aux droits des citoyens dans leurs relations avec l'administration (dite DCRA) dans sa rédaction issue de la loi n°2013-1005 du 12 novembre 2013 habilitant le Gouvernement à simplifier les relations entre l'administration et les citoyens ;
- 2) Décret n° 2014-1283 du 23 octobre 2014 relatif aux exceptions à l'application du principe « le silence vaut acceptation » sur le fondement du II de l'article 21 de la loi n° 2000-321 du 12 avril 2000 relative aux droits des citoyens dans leurs relations avec les administrations (ministère de la défense) ;
- 3) Décret n° 2014-1284 du 23 octobre 2014 relatif aux exceptions à l'application du délai de deux mois de naissance des décisions implicites d'acceptation sur le fondement du II de l'article 21 de la loi n° 2000-321 du 12 avril 2000 relative aux droits des citoyens dans leurs relations avec les administrations (ministère de la défense) ;
- 4) Décret n° 2014-1285 du 23 octobre 2014 relatif aux exceptions à l'application du principe « silence vaut acceptation », sur le fondement du 4° du I de l'article 21 de la loi n° 2000-321 du 12 avril 2000 relative aux droits des citoyens dans leurs relations avec les administrations, ainsi qu'aux exceptions au délai de deux mois de naissance des décisions implicites, sur le fondement du II de cet article (ministère de la défense) ;
- 5) Décret n°2001-492 du 6 juin 2001 pris pour l'application du chapitre II du titre II de la loi n° 2000-321 du 12 avril 2000 et relatif à l'accusé de réception des demandes présentées aux autorités administratives ;

La technocratie se marque aussi par un langage juridique et administratif abscons. Ce biais est régulièrement dénoncé. Pour beaucoup d'officiers, le temple de la technocratie siège à Bercy, accusé de vouloir empêcher les armées de s'équiper. Le dessin placé en exergue de cette pseudo-note de service, dont les références fleurent le juridisme pointilleux, imagine ainsi comment les fonctionnaires du ministère des Finances réussissent à faire accepter aux généraux les coupes budgétaires.

VOILÀ, C'EST LÀ QUE J'VEUX VOIR !
EST-CE QU'ELLE EST PAS BELLE NOTRE
ARMÉE DE TERRE ?!
L'ŒIL VIF, SOURIANTE, FIERE !



VISITE SAFARI : LES ETATS-MAJORS DESCENDENT VOIR
L'ARMÉE D'EN BAS.

Régulièrement, chaque régiment est visité par des généraux pour être contrôlé dans tous les domaines de la vie courante, de l'entraînement opérationnel... Chacune de ces visites débute par la revue d'un détachement dont le volume varie avec l'importance de l'autorité. Ce premier contact se doit de donner une impression positive. Tout est parfait, mais les trois soldats de droite, derrière l'engin blindé, se plaignent discrètement des conséquences des errances de paiement du logiciel Louvois et des mutations dues aux restructurations des années 2010.

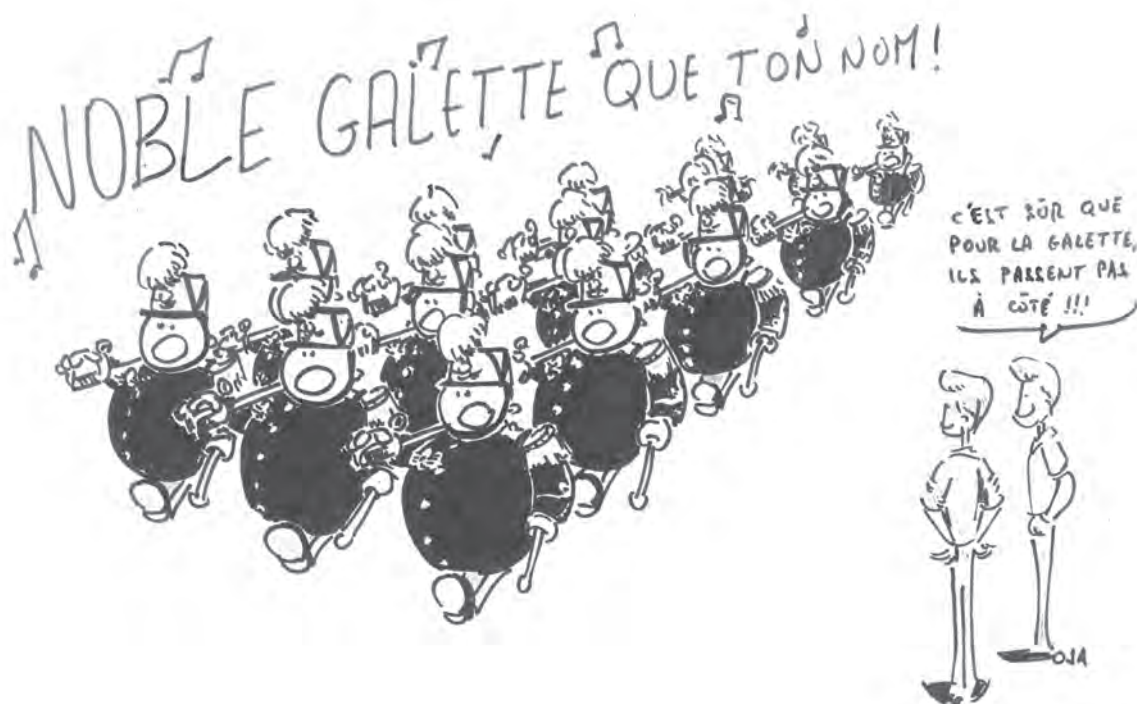
71
ON ALLUME DES CIERGES
QUAND ARRIVENT LES VALORISATIONS
DE Louvois 71



© Olivier d'Astorg

Avec la restructuration du soutien des armées, le logiciel Louvois est mis en place pour gérer la solde des militaires. Chaque mois de nombreuses erreurs apparaissent de façon aléatoire, tantôt trop d'argent versé, tantôt des prélèvements indus. Avec des conséquences importantes pour les ménages, tant pour la vie courante que du point de vue fiscal. Cela a provoqué une baisse du moral des armées.

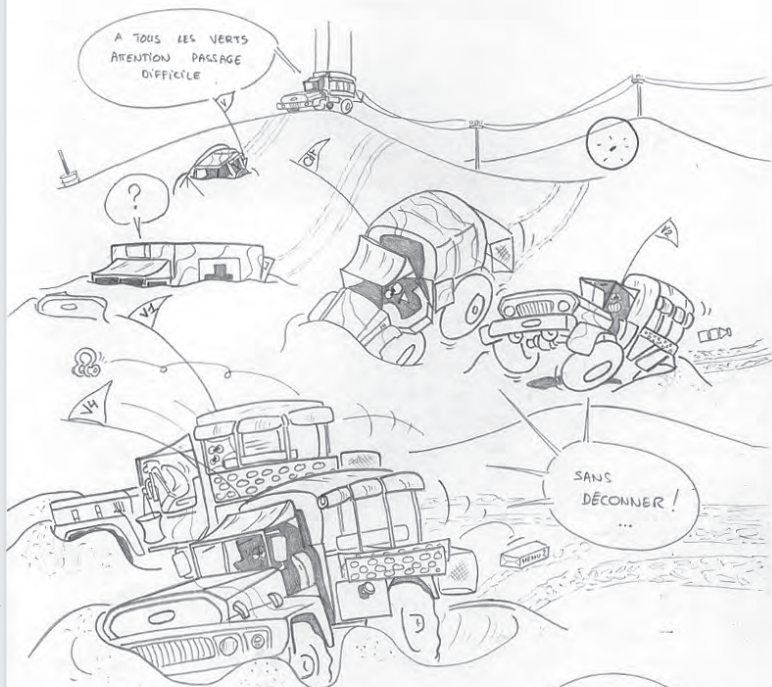
L'armée n'échappe pas à l'utilisation de slogans pour marquer la volonté du commandement. Dans les années 2015, celui-ci décide d'insister sur l'importance du rôle humain du chef à la tête de ses hommes. Ceci se concrétise en matière de formation des officiers par le slogan : « Donner de l'épaisseur humaine à la formation ». Le dessinateur tourne en dérision ce *leitmotiv* en utilisant le chant traditionnel de Saint-Cyr qui parle d'une galette, surnom d'un attribut de grade au XIX^e siècle.



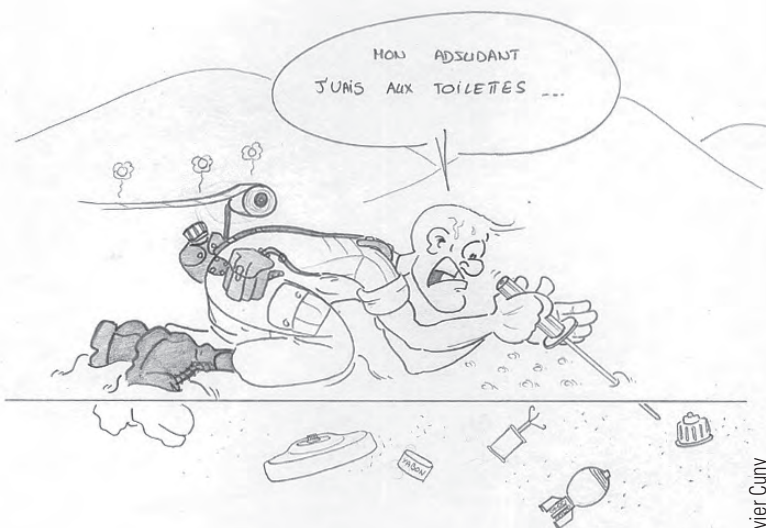
SAINT-CYR VEUT RENFORCER L'ÉPAISSEUR HUMAINE DES OFFICIERS.

Les conditions de déplacement sont parfois difficiles. Ici un capitaine donne des conseils de prudence alors que son unité, en cours de déplacement, est déjà engagée dans l'obstacle. Le véhicule sanitaire disparaît dans le sable... Ce type de dessin est un condensé d'une expérience marquante de l'opération. Lorsque le calme revient, que l'unité peut s'installer, il est souvent affiché à la popote.

© Xavier Cuny



MINES : PSYCHOSE II ...



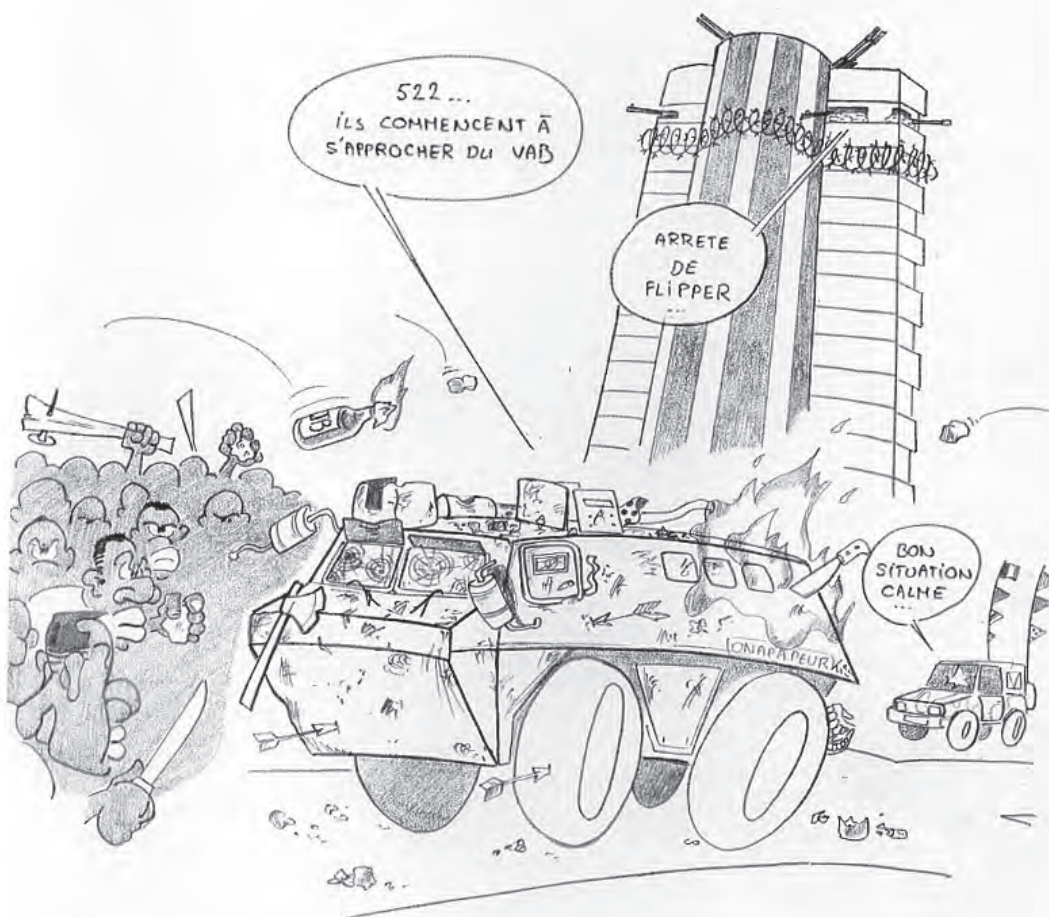
© Xavier Cuny



Lors de son installation sur son terrain de campement, une unité établit une zone d'hygiène sanitaire avec des trous comblés au fur et à mesure des besoins. Cette zone est clairement délimitée, fléchée. La crainte est de s'implanter dans un espace miné, ce qui nécessite une vigilance et une organisation particulière. Ici le lecteur découvre les trésors de débrouillardise du soldat français qui, pour se rendre sur les lieux d'aisance en toute sécurité, utilise une sonde de déminage. Et pour pouvoir revenir sur ses pas sans problème, il déroule un fil d'Ariane fait de papier hygiénique.



Monotonie et lassitude de la mission de surveillance.



Un véhicule de l'avant blindé (VAB) baptisé « Onapapeur » sort de l'enceinte d'une unité française dont l'entrée est protégée par un poste de combat en forme de tour. Il peut exister une différence d'appréciation entre les acteurs au contact et ceux qui sont un peu plus loin.

Lorsqu'une troupe se déplace en véhicule blindé, elle ne distingue que très mal le sol sur lequel elle évolue. En VAB, le chef se situe à l'avant droit. Il ne voit pas toujours où vont sauter ses hommes lorsqu'il donnera l'ordre de débarquer. Il est probable que le légionnaire dessinateur ait représenté son propre véhicule car le numéro, à la gauche de la porte, correspond effectivement à un véhicule de combat et que le symbole à droite de la même porte permet d'expliquer qu'il appartient à la 1^{re} compagnie du 2^e régiment d'infanterie de la 6^e division, c'est-à-dire le 2^e régiment étranger d'infanterie (REI). Dessin du 1^{er} classe Lima © 2^e REI.

DEBARQUEZ!



LOG. 10 CL LITA
18 CIE

Disc-jockey à la 1^{ère} Cie du 2^{ème} RIMa



Pour assurer les échanges d'informations et l'acheminement des ordres, chaque unité est en liaison avec son chef et avec ses éléments subordonnés grâce à des moyens radios, mais aussi filaires ou satellitaires. Pour assurer la permanence dans la durée, bien souvent une seule personne doit faire face à des appels d'autant plus nombreux que la situation se tend. Chaque nom d'animal correspond à l'appellation codée d'un interlocuteur. Cette appellation devient parfois une sorte de totem. Les limites de l'exercice et des moyens transparaissent tant dans la solitude du permanent, qui a l'impression d'avoir quatre mains, que par la prise multiple raccordée à une seule prise murale.



AUSTERLITZ NORD 24 DECEMBRE 99

En opération, les unités essaient de conserver un rythme de festivités. Mais la mission prime. Ici au Kosovo, à l'occasion du Noël de l'année 1999, une unité garde le pont baptisé officiellement « Austerlitz », entre Mitrovica Nord devenu serbe et Mitrovica Sud devenu albanais. Les soldats français de la force de l'OTAN au Kosovo (KFOR) exercent leurs compétences de contrôle lors de l'arrivée, non programmée, du Père Noël qui se déplace sur un véhicule de la Laponie Forces (LFOR). On retrouve dans ce dessin les stéréotypes de langage des militaires.



JEAN-PHILIPPE BOURBAN

RIRE À LA LÉGION

*« Peu accordent aux légionnaires deux choses essentielles :
le sens de l'humour, qui aide à supporter la solitude
et sa cohorte de substituts à l'oubli, et l'espoir,
essentiel au cœur des hommes, vital pour un légionnaire »*

Charles Villeneuve (préface de l'*Anthologie
de la poésie légionnaire*, 2000)

Difficile de cerner l'humour. Le terme, largement polysémique, trouve ses racines dans l'humeur, se dilue dans une « forme d'esprit » avec ses aspects incongrus, d'apaisement ou vaniteux. L'extension du champ des effets est tout aussi vaste : comique, dérisoire, absurde, nerveux, cynique, irritant avec son petit rire jaune, même thérapeutique à ce que prétendent certains. Autre paramètre complexe, le vecteur utilisé diffère selon la cible, son âge, l'époque, le pays, donnant à l'humour une dimension sociale, générationnelle, largement traçable historiquement dans les pages des journaux, avec leurs histoires drôles, articles et anecdotes humoristiques, ou encore dessins et caricatures. Aujourd'hui, l'avènement des réseaux sociaux, et leur ligne éditoriale réactive, jeune et spontanée, plébiscite un second degré ironique, débridé, devenu l'*ethos* de l'époque. L'exercice académique de la définition n'est donc pas aisé, chacun mettant le nez rouge sur le champ qui lui semble le mieux approprié. L'angle d'un « rafraîchissement mental »¹ paraît très léger, quand l'approche de « communications amusantes qui produisent des émotions et des cognitions positives au niveau de l'individu, du groupe ou de l'organisation »² semble trop scientifique, déjà prêt à être théorisé.

Dans le milieu militaire français, aborder le sujet est délicat : l'humour, cette comédie excentrique et frivole, est-elle audible dans le tragique violent de la guerre ou le sérieux de la discipline ? Une consigne lapidaire dans un fascicule officiel³ dédié à l'exercice du commandement évacue la réponse en une phrase que l'on imagine écrite hâtivement en *nota bene* : « Une grande fermeté peut être empreinte de courtoisie, voire d'humour. » Ailleurs, on

1. Selon l'expression de William F. Fry citée dans J. J. Wittezaele et T. Garcia, *À la recherche de l'école de Palo Alto*, Paris, Le Seuil, 1999.

2. "Organizational Humor" selon Eric J. Romero et Kevin W. Cruithirds, "The Use of Humor in the Workplace", *Academy of Management Perspectives*, 2006.

3. « L'exercice du commandement dans l'armée de terre » (Livre bleu), 2016.

trouve quelques volontés d'utiliser les bienfaits physiologiques et psychologiques de l'humour dans un processus de résilience du combattant. Mais l'humour ne saurait être conçu comme un moyen pouvant être planifié et mobilisé dans toutes les situations. Il conserve un aspect intuitif, juste pour le « plaisir de la bizarrerie »⁴. Nous resterons sur cette approche.

On prête alors au militaire français un humour particulier, cocasse, fait de pieds-de-nez à l'autorité, de légères grivoiseries que certains chants accompagnent, de patriotisme gaulois ; toute une manière pour se donner du courage ou faire oublier l'ennui. Le soldat français a donc de l'humour. Pas de manière institutionnelle, documentée, à l'anglo-saxonne, piquée d'une certaine autodérision, mais un humour conforme à l'humour habituel militaire. Un humour mobilisé, en vignettes dans les revues officielles ; en dilettante, en mode *soft power* ; ou généralisé, dans les moments de cohésion. Bref, le militaire français a de l'humour, la chose est acquise.

L'humour à la Légion

Étrangement, il semble y avoir en revanche un consensus tranché lorsqu'on parle de la manifestation de l'humour à la Légion étrangère. Comme les Pères de l'Église affirmaient que « Jésus ne riait pas », un officier de Légion assenait, en assemblée, un terrible : « Il n'y a pas d'humour à la Légion. » Étant entendu, en creux, que la guerre ne pouvait être confiée à des farceurs, que la discipline, si forte dans l'institution, pouvait potentiellement être soluble dans l'incongruité irrespectueuse de la plaisanterie, et qu'en dernier ressort le légionnaire était exclusivement destiné aux choses graves de la guerre, voué à la boue et la mitraille. Un jugement sans appel, ramenant le légionnaire à ce que Jean des Vallières exprimait ainsi : « Seuls des plaisirs un peu brutaux, conformes à la vie qu'ils mènent, leur feront passer le souvenir d'autres joies, évidemment supérieures, mais qui ne sont plus pour eux⁵. » Le légionnaire, taxon militaire un peu fruste, en plus de règles de vie rigoureuses n'aurait donc aucun accès à quelque forme de légèreté, d'esprit, de complexité, d'humour, que ce soit ?

Certains, des plus généreux, modulent ce verdict en lui reconnaissant quelques rares échappées d'humour noir, ce que semble certifier le film *La Grande Inconnue* (1938), lorsque l'on voit un légionnaire taguer une affiche affirmant « L'alcool tue ! » d'un « Mais le légionnaire ne

4. J. Morreall, *The Philosophy of Laughter and Humor*, Suny Press, 1987.

5. J. des Vallières, *Les Hommes sans nom*, Paris, Albin Michel, 1933.

craint pas la mort ». Mais là encore, l'humour n'est pas bien loin du cafard, cet état nostalgique qui bivouaque à côté de la tristesse.

D'autres encore, dans la même veine sombre, prêtent au légionnaire une posture nietzschéenne – « L'homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire » –, flattant l'idée que tout légionnaire s'engage pour ensevelir ses tourments cachés sous un voile d'ironie. Le cinéma a joué de cette perception romantique des deux légendes noire et dorée du légionnaire sans foi ni humour, mais beau gosse et follement téméraire.

Enfin, quelques-uns aimeraient faire entrer l'humour de popote dans le registre du possible à la Légion. Ce type d'humour de pieds nickelés a pris sa source dans les régiments d'appelés, véhiculant un peu de cette méchanceté binaire contre « les gradés », de guerre des boutons lorsque le terrien charrie l'aviateur, voire un syndicalisme larvé mâtiné de blagues faussement viriles. Mais la greffe ne prend pas. Le légionnaire se trouve mal à l'aise avec ce type d'humour qui introduit, mine de rien, la discordance d'une provocation, d'une opposition, d'une revendication.

Avant tout, un humour de situation et de mots

En réalité, il n'y a pas une quelconque manière philosophique dans la façon dont la Légion pratique l'humour. Celui-ci ne s'entend donc pas comme le contre-pied ironique de la souffrance de l'existence de ces hommes, de leur désarroi ou de leurs coups de cafard. Même s'il reste encore quelques étranges fantasmes là-dessus, il est plus honnête d'établir comme postulat que l'humour advient chez l'individu légionnaire et dans le groupe Légion étrangère comme partout ailleurs. Il emprunte une certaine liberté, un entrain, une forme de supériorité de l'homme sur ce qui lui arrive, et cette naïveté feinte qu'impose ce type de jeu d'esprit.

Il convient cependant de souligner une vraie singularité de la Légion étrangère qui recrute les ressortissants de près de cent cinquante nationalités aux habitudes linguistiques, socio-éducatives, politico-culturelles, humoristiques différentes. Ces disparités ne se dissolvent pas dans la méthode d'intégration de cette arme (amalgame) ; elles s'agglutinent et se lient dans un bloc qui devient cohérent en dépassant les complexités de la psychologie individuelle au profit d'un collectif construit autour de valeurs (code d'honneur), d'une langue (le français) et d'une histoire (celle de la Légion) communes. Dans cette transmutation, l'humour intime, de naissance, dont se réclament celui qui l'exerce de même que celui qui en est l'objet,

s'enrichit de cette nouvelle appartenance culturelle, sous toutes ses formes. Sans chercher à théoriser sur l'existence d'un humour légionnaire, on peut cependant parler d'une forme d'humour « espéranto », agrégeant cette multitude de sensibilités d'esprit : noir anglais, binaire américain, didactique allemand, thérapeutique d'Afrique du Sud, rude d'Australie, auto-parodique juif, ironique français, picaresque espagnol...

Le quotidien des quartiers de la Légion rend compte de sources intarissables d'effets et de situations cocasses engendrées par les nécessaires efforts de communication qui conditionnent les échanges dans ce nouveau collectif. La dissociation, entendue comme confrontation de plusieurs champs sémantiques incompatibles, est à la source de la métaphore drôle, de la rencontre incongrue entre différents accents, de quiproquos, de calembours qui créent autant d'incompréhensions hilarantes. Hélène Maniakis⁶ parle d'un « légiolecte » particulier, un sabir linguistique hybride où tant la syntaxe que le vocabulaire sont devenus spécifiques. Il y a



« Une barbe taillée en grenade », *Képi blanc*, 2009, dessin du capitaine® Perez-y-Cid.

6. H. Maniakis, *Le « Légiolecte ». Le français de et à la Légion étrangère*, Paris, L'Harmattan, 2020.

une connivence, un humour de complicité, à vocation interne, qui fait appel à des références communes, une drôlerie pour *happy few*, essentiellement orale, instantanée. Comme on lave son linge sale en famille, à la Légion on blague entre soi, et celui qui ne perçoit pas la pointe d'humour s'exclut ou est exclu.

On retrouve cette jovialité de bocage lors du charivari quasi carnavalesque de la Fête des rois ou lors des sketches de Noël. Ces journées sont autant de moments d'autodérision, de contrefaçons des stéréotypes de commandement, de critiques de l'institution, immédiatement allégés d'un clin d'œil. Ils présentent des déformations impertinentes du quotidien. Alors l'humour en vient à réduire la distance culturelle tout autant que les disparités de statut.



Les sketches de Noël, *Képi blanc*, 1977, dessin de l'adjudant-chef Rudolph Burda.

┐ Mais aussi un humour illustré, digital, de son époque

L'humour est donc éminemment oral à la Légion ; avec sa forme fragile, réactive la plupart du temps, il ne souffre guère d'être expliqué. Il reste dès lors difficile de retranscrire ces instantanés sur une feuille ou dans des illustrations. Il peinerait à y rester perceptible.

Les « dessins de presse » sont alors une autre façon, mineure, d'exprimer l'humour à la Légion. Ils diffèrent finalement assez peu des illustrations humoristiques militaires traditionnelles, hors une contextualisation d'arme. Les pages humoristiques de *Képi blanc*⁷ restent très semblables à celles de la fin du XIX^e siècle avec ses vignettes dans la veine des illustrations populaires qui contribuent à détendre les esprits, sans gravité inutile, en pavoisant parfois. On retrouve dans ce magazine, lettre de famille de la Légion, des dessinateurs tels

7. *Képi blanc* est un magazine mensuel de la Légion étrangère édité depuis 1947, « un organe de liaison, une lettre de famille, un journal sans politique et sans polémique ».

Rudolph Burda, Jacques Brouillet ou Ignace Fiedois, avec leurs traits de crayon à l'humour léger, facile, aux interprétations limitées. Le rire vient aisément, car rien n'interpelle sur la société ou l'actualité, l'institution ou les hommes, rien ne condamne ou n'humilie. S'il y a critique, alors un trait d'esprit vient alléger l'allusion. Les caricatures sont sages, les dessinateurs ne mettent rien en cause ; là n'est pas l'objectif de ces dessins.

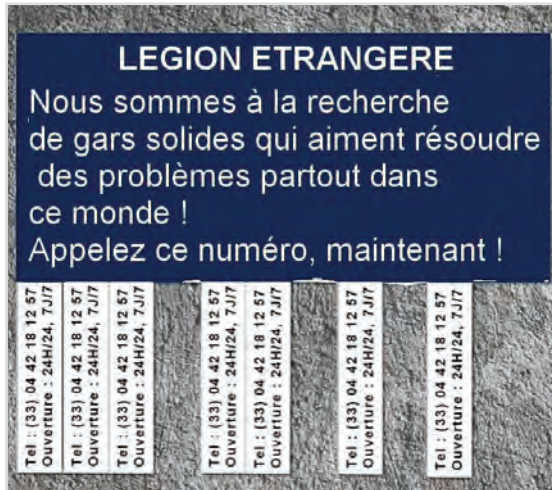
Et puis l'humour légionnaire a fini par se décroisonner ; par s'ouvrir vers le grand public, avec l'émergence des réseaux sociaux, leur rapidité, leur diffusion incontrôlée, extravertie, démultipliée, leur modernité assurément. Mêmes et *punch lines* ont remplacé les dessins d'illustration et l'humour de presse. Présente depuis 2017 sur différentes plateformes sociales, la Légion s'est adaptée. Cela suppose une conversion interne, plus qu'une quête de l'extériorité. Un ton nouveau s'est affirmé dans une forme d'humour qui repose sur le paradoxe. Pour Henri Bergson⁸, ce qui fait souvent rire, c'est une raideur mécanique là où l'on s'attend à de la souplesse. Sur les réseaux sociaux, la Légion a fait le choix inverse, celui de la souplesse et de la flexibilité là où chacun s'attendait à une certaine rigidité. L'effet reste le même.

Dérision et sarcasme sont exclus, et les communicants sont dans une quête d'authenticité avec des traitements plus directs : l'humour devient une émotion forte. Le langage interpelle en sortant du registre purement Légion, ou au contraire en l'affirmant avec excès, sans fausse pudeur. Sur le fond, le message institutionnel reste le même, seule la forme change, elle se régénère en adoptant de nouveaux codes plus drôles. L'authenticité affichée, la franchise directe, dans une société effarouchée, en arrivent à tenir lieu d'humour décalé : « Ils ont osé le dire. » Un humour qui réside dans le télescopage délicat et étrange entre le subtil et l'osé, entre le normé et le décalé, entre le convenu et l'inattendu, la puissance du second degré résidant dans le risque que l'on s'autorise. L'innovation et la performance plaisent, attirent l'attention, font sourire.

Cet humour présente une utilité autre que le seul plaisir, il a mué en se chargeant d'objectifs stratégiques. Il sert aujourd'hui officiellement de moyen de communication. Les contenus drôles, apparemment anodins, recèlent un potentiel d'influence réel et constituent un puissant levier, en particulier pour le recrutement. Une publication humoristique suscitant plus d'engagement, la communication de la Légion a misé sur cette tactique sur son compte Twitter dédié au recrutement. Un ton singulier qui s'est fait remarquer : la Légion a

8. H. Bergson, *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Félix Alcan, 1900.

donc de l'humour, la chose ne se fait plus en huis clos mais en public. Mais cet humour-là, intégré dans une communication institutionnelle, doit se prodiguer par petites touches afin de ne pas s'essouffler en de quotidiennes réparties qui finissent par user, lasser et par être mal comprises : faire de l'humour en ligne, c'est



Montage pour le compte LinkedIn, 2020, lieutenant-colonel Bourban.




Montage pour le compte Twitter du recrutement, 2021, lieutenant-colonel Bourban.

forcément prendre ce risque-là. Cette ligne éditoriale a été mise en sommeil en juillet 2022, non pas faute de combattants ni sous les coups de ciseaux de Dame Anastasie ni même du fait d'une trop stricte autocensure, mais juste comme un clap marquant la fin de la première saison d'une série de publications qui a tenu ses promesses, qui laisse les abonnés sur leur faim, qui appelle une suite.

Pour conclure

Les « amuseurs » étaient des *ministri satanae* (« serviteurs de Satan ») au Moyen Âge et des anarchistes un peu plus tard. Le légionnaire n'est assurément ni l'un ni l'autre. À tout le moins, on peut reconnaître qu'il a longtemps été freudien quand il envisageait « le gain de plaisir humoristique comme autant d'économie de dépense affective » : il était drôle parce que pas trop sensible quand il s'exagérait, perdu dans les sables du désert. Puis, il fut baudelairien avec son rire et son humour à la fois « signe d'une grandeur infinie et d'une misère infinie »⁹. Ce légionnaire-là, légendaire et romantique, a fait son cinéma aux côtés de Marlene Dietrich.

Enfin, la société évoluant vers le spectacle permanent, l'humour est devenu, au-delà d'un état d'esprit, un mode de pensée, « une manière de voir le monde », disait Ludwig Wittgenstein¹⁰, où l'expérience directe et réelle du monde est refusée à l'*homo numericus*, dans une trajectoire qui va de l'humour à la manipulation. Dans cette civilisation ludique, le légionnaire émancipé, derrière la sévérité de sa réputation et l'intensité objective de sa vie, porte la marque d'un humour démystificateur, libérateur, un peu crâne, « qui retient quiconque de devenir un courtisan, de faire des courbettes, de perdre son âme », comme l'affirmait Rudy Ricciotti¹¹ dans *Manifeste légionnaire*. 

9. Ch. Baudelaire, *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, 1855.

10. L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, Paris, Flammarion, 2002.

11. R. Ricciotti, *Manifeste légionnaire. 88 pas-minute au service de la démocratie*, Paris, NBE éditions, 2021.



AURÉLIEN POILBOUT

ENTRE IRRÉVÉRENCE ET DÉVOTION, LES CAHIERS DE MARCHÉ DE L'ÉCOLE DE L'AIR

Au sein de l'École de l'air, dans une salle qui porte le nom du célèbre aviateur René Dorme, as mort au combat en 1917, sont exposés trophées, insignes et médailles des héros de l'armée de l'air, et fanions des escadrilles de la Grande Guerre. C'est là, à Salon-de-Provence, que sont conservés des documents inédits : les cahiers de marche humoristiques réalisés par les promotions des élèves-officiers depuis la Seconde Guerre mondiale¹.

Contrairement aux journaux de marche et opérations (JMO) classiques, qui relatent les activités quotidiennes dans un cadre formel et obligatoire à destination du commandement, les cahiers de marche humoristiques sont une liberté accordée par la hiérarchie militaire et à usage interne. Ils illustrent tous les aspects de la vie d'une promotion (incorporation, punitions, encadrement, cérémonies, apprentissage du vol...) à travers une production très inspirée. Plus qu'une succession de caricatures, ils comportent des poèmes versifiés et parfois métrés en alexandrins, des fables, des contes, des odes ou des inventaires à la Prévert... Ils relatent des anecdotes et expriment le ressenti des élèves-officiers, un certain non-dit, parfois une irrévérence ou une ironie ordinairement prosrites dans le cadre normé de leur quotidien. Caricatures, jeux de mots, illustrations grotesques ou poétiques de représentations symboliques ou d'autorités semblent exprimer une certaine forme de détournement, voire une « désacralisation » des normes hiérarchiques et de l'étiquette de l'armée. Ils sont tout à la fois lieu d'épanchement, d'appropriation d'une culture particulière, mais aussi d'alternative, d'échappatoire, voire d'opposition à l'« éducation totale » pratiquée au sein d'une école où chaque aspect du quotidien est strictement réglé. Affirment-ils une distanciation avec le quotidien intégrateur d'une école militaire ou une intégration de la transmission du charisme, propre à la formation de l'officier² ?

1. Des années 1930 à 1988, pour quatre-vingt-quatre promotions de l'École de l'air (EA) et de l'École militaire de l'air (EMA), une cinquantaine de journaux (ou cahiers) de marche humoristiques ont été conservés. Certains d'entre eux ont été dupliqués et conservés au Service historique de la Défense. Pour nombre de promotions, aucun cahier n'a été retrouvé, soit qu'ils aient été perdus, soit qu'ils n'aient jamais existé. A. Poilbout, « Les cahiers de marche humoristiques de l'École de l'air, témoignages d'une éducation au charisme », *Symbolique, traditions et identités militaires*, Service historique de la Défense, pp. 279-292.

2. C. Martin et C. Pajon, « Max Weber, le charisme routinisé et l'armée de l'air. L'éducation charismatique au sein d'une école d'officiers », *L'Année sociologique*, vol. 61, n° 2, 2011, pp. 383-405.

Des humanités à l'influence de la culture pop

Le contenu et le style des cahiers de marche humoristiques ont largement évolué entre les années 1940 et les années 1980 au gré des influences picturales apportées par la culture populaire. Ainsi, après une production écrite abondante et très diversifiée dans les années 1940-1960, l'écriture s'étiole et disparaît, pour parfois réapparaître subrepticement quelques années plus tard. Progressivement, la littérature laisse la part belle aux dessins. Ces cahiers utilisent des formes très libres, proches de la « littérature d'estampes » où un texte plus ou moins long est développé sur une page et renvoie au dessin placé sur la page suivante. L'organisation en « cases » où le texte est constitué de dialogues inclus dans des bulles n'est qu'exceptionnelle bien qu'il existe une volonté constante d'associer le dessin et la description écrite. Il ne s'agit pas tant de raconter une histoire que de décrire un événement marquant où un dessin peut suffire. Le contexte global étant connu de tous, seule l'irruption d'un incident révélateur ou en décalage avec la routine peut susciter l'attention. Une histoire séquentielle se déroule alors tout au long des œuvres, retraçant les moments forts vécus par la promotion. Ainsi Bagotin, un personnage créé par l'élève « tradition » de la promotion EMA 1950, incarne un élève-type dans les situations les plus diverses rencontrées au cours de la scolarité. Ses expressions et ses attitudes évoluent en fonction des circonstances. Les principes de variation dans la continuité et de recherche de l'expression de l'essentiel exprimés par Rodolphe Töpffer sont ici respectés. Les dessins sont focalisés sur les « bonshommes », pour reprendre le terme d'Hergé, et le décor n'apparaît que s'il entre dans la compréhension du propos général. La rondeur des traits et la stylisation des personnages s'apparentent aux productions Walt Disney, l'excentricité à celle de Tex Avery. On peut aussi distinguer dans le cahier de la promotion 1949 de l'École de l'air l'imitation de la patte de Marijac, Résistant et dessinateur des *Trois Mousquetaires du maquis* publiés dans l'hebdomadaire *Le Coq hardi* après-guerre.

Des années 1940 aux années 1960, l'expression artistique des cahiers de marche humoristiques intègre le tropisme enfantin développé par la bande dessinée. La Panthère rose et Astérix sont alors des personnages récurrents, les élèves n'hésitant pas à se représenter en villageois gaulois assiégés non par des garnisons de soldats romains mais par leurs cadres. Toutefois, avec le tournant de Mai 68, les dessinateurs s'orientent vers des préoccupations plus proches du monde adulte et le trait évolue. *Fluide glacial* de Marcel Gotlib, Morchoisne ou Maëster, qui renouvellent alors le genre, sont une



Cahier de marche humoristique de la promotion 1949 © École de l'air et de l'espace.

inspiration majeure entre la fin des années 1970 et les années 1980. Dans le cahier de la promotion 1983 de l'École militaire de l'air, rédigé et illustré par Michel Soubrouillard³, l'activité débordante des personnages est rendue par la multiplication de mains ainsi que par un humour absurde qui est la marque de Gotlib ; la taille démesurée des visages permettant d'accentuer les traits caricaturaux s'apparente aux travaux de Morchoisne. Toutefois, l'élève-officier ne s'inscrit pas dans une démarche politique, volontairement polémiste, qui fait la marque de journaux caricaturistes. Au contraire, ayant « quitté une famille pour en retrouver une autre » en intégrant l'armée, il apprend à « parodier avec astuce et sans vexation les travers caractéristiques des chefs »⁴, ce qui est admis dans certaines circonstances, voire encouragé par la hiérarchie pour entretenir l'« esprit de promotion » et les traditions de l'école.

3. Michel Soubrouillard est l'un des rares auteurs à avoir signé ses caricatures de son nom ou de son pseudonyme QGO.

4. Entretien avec l'auteur réalisé le 14 septembre 2017 : « J'ai quatorze ans à la première publication de *Fluide glacial*. Je suis un inconditionnel de l'humour de Gotlib qui est un humour à la fois tendre et drôle, il n'y a pas de férocité, de méchanceté. Je n'ai jamais pu encadrer *Charlie Hebdo* et *Hara-Kiri*. C'était vulgaire et méchant. Quand on est capable de faire la caricature de quelqu'un et de le représenter à la vue de tous, et de faire ce que l'on veut avec ce que l'on a fait de lui, on n'a pas le droit d'être cruel. »

ces jeunes à l'épreuve dans un cadre auquel ils ne peuvent se soustraire et à forger une identité propre⁷. Marches de nuit, garde-à-vous par tout temps et à toute heure..., autant d'éléments destinés à éprouver les corps et surtout les esprits qui laissent un souvenir impérissable aux élèves et occupent une large place dans les cahiers. Éprouver la détermination des élèves-officiers a pour objectif la création d'un « esprit de promotion » et plus largement d'un « esprit de corps ».



« Le personnel navigant luttant contre le démon de l'instruction scientifique et technique », cahier de marche humoristique de la promotion 1983 © École de l'air et de l'espace.

La dimension sociologique apparaît comme fondamentale. Sa portée dépasse le simple cadre de la cohésion entre les élèves ou d'un apprentissage des us et coutumes de l'armée. Il apparaît

7.

« Faire vivre les enfants dans un même milieu moral, qui leur soit toujours présent, qui les enveloppe de toutes parts, à l'action duquel ils ne puissent pour ainsi dire pas échapper » (É. Durkheim, *L'Évolution pédagogique en France*, Paris, PUF, 1938, p. 39).

ainsi qu'« en cours de routinisation, le charisme est plus suscité qu'enseigné, mis à l'épreuve qu'inculqué »⁸. La reconnaissance des qualités d'un officier, l'inculcation de la devise de Guynemer, « Faire face », inscrite sur les murs de l'École de l'air, s'apprennent par la confrontation directe avec des situations éprouvantes qui amènent à se surpasser. Le « poussin », alors accablé par les épreuves, conquiert une fierté nouvelle, légitimée par la remise du poignard, de galons et d'insignes, soit autant d'indices portés sur l'uniforme de son statut nouveau. Il s'insère dans une filiation construite par le biais de la mise à l'épreuve et des rituels. Le *Recw traditions de l'École de l'air* fait explicitement référence au cérémonial médiéval. La remise des poignards, précédée d'une veillée⁹, est une réappropriation de l'idéal chevaleresque¹⁰, et les illustrations de cette cérémonie dans les cahiers renvoient directement à la cérémonie de l'adoubement¹¹ – les officiers qui remettent les poignards aux élèves sont dessinés comme autant de chevaliers en armure sous les traits des élèves-officiers tradition.

Une hiérarchie moquée, mais admirée

Au cours du processus de formation, les élèves sont « accompagnés par des porteurs d'un charisme de fonction confirmés »¹². À commencer par le général commandant l'École de l'air. Le général Archambeaud et l'ensemble de son état-major sont ainsi « panthéonisés » sous la figure de dieux égyptiens¹³. La maîtrise de la technologie et le rayonnement charismatique du général Vouigny s'expriment dans les « yeux doux » que fait un hélicoptère à son passage¹⁴. Le général Delfino, ancien commandant de l'escadron de chasse 2/30 Normandie-Niémen des Forces aériennes françaises libres, bardé de médailles françaises et soviétiques, quatre mille cinq cents heures de vol à son actif, suscite l'admiration et est désigné comme la référence ultime¹⁵.

8. C. Martin et C. Pajon, *art. cit.*

9. « Les cérémonies d'adoubement étaient précédées jadis par une veillée d'armes qui conduisait chaque novice à prendre conscience de la dimension de son engagement. Cet esprit préside encore... La veillée dure toute la nuit et revêt une certaine intensité discrète et silencieuse » (Service historique de la Défense, AI 96 F 38717, général Martin, *op. cit.*).

10. P. Vennesson, *Les Chevaliers de l'air. Aviation et conflits au XX^e siècle*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1997, pp. 62-63.

11. Journaux de marche des promotions EA 1950 et EMA 1962.

12. C. Martin et C. Pajon, *art. cit.*

13. Cahier de marche de la promotion EMA 1973.


14. Cahier de marche de la promotion EMA 1983.

15. « Il a commandé le Normandie-Niémen, que dire de plus... la chasse !... le sport ! » (Journal de marche de la promotion EMA 1958).

La figure du pilote, qui inspire tant de vocations, reste une grande source de légitimité au sein de l'École de l'air, même lorsque sa dimension chevaleresque est tournée en dérision¹⁶. Un témoignage de sa survalorisation dans l'armée de l'air. Les photos d'avions sont récurrentes, les élèves-officiers posant avec fierté devant les appareils. Certains de ceux-ci sont dessinés de manière fidèle et avec beaucoup d'application à la façon des *Chevaliers du ciel*¹⁷. Cependant, plus que la production de dessins techniques, les élèves privilégient les caricatures. L'appareil est personnifié, représenté avec un nez, une gueule ; les apprentis pilotes chevauchent ces montures souvent indomptables... Ils s'approprient ainsi la technique et construisent un lien de complicité avec des engins personnifiés afin de mieux appréhender les dangers des vols.

Les caricatures sont en revanche bien plus tranchantes pour d'autres cadres de l'école selon leur place dans la chaîne hiérarchique, leur fonction et l'impression laissée aux élèves. Les plus virulentes sont celles qui mettent en scène les brigadiers, en charge de l'application de la discipline. Leurs « coups de gueule » pour mettre au pas les élèves sont féroce-ment croqués¹⁸.

Pour conclure

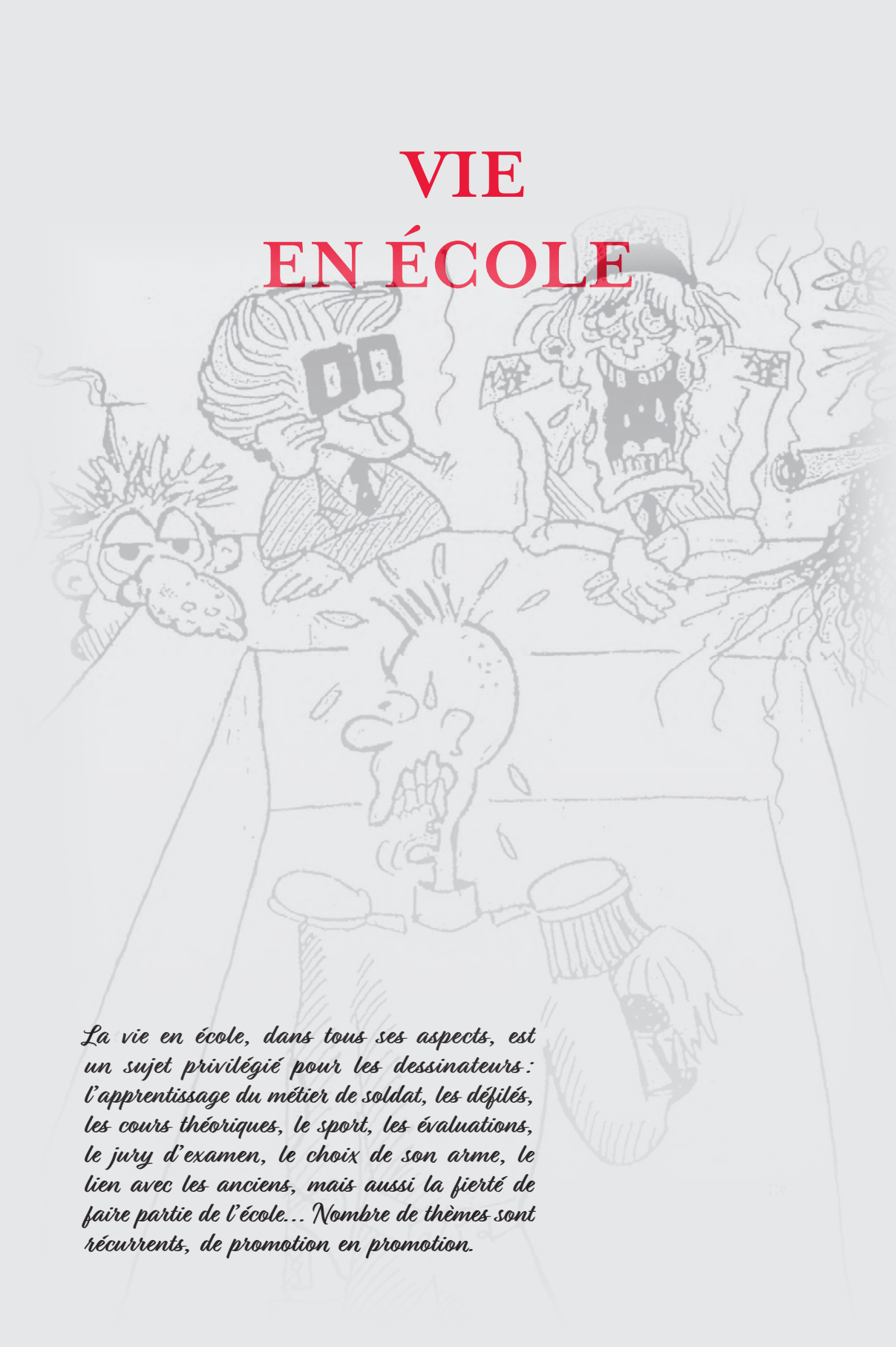
Les cahiers de marche humoristiques ne se limitent pas à des dessins anodins, futiles et éphémères. Ils témoignent d'une histoire culturelle et d'une transmission sociologique. Leur évolution stylistique montre le glissement des humanités vers la culture pop, la bande dessinée et sa déclinaison de styles. Surtout, ces cahiers révèlent les représentations, en tant que média confidentiel et décalé, d'une microsociété. En effet, dans le cadre d'une « éducation totale », ils sont une soupape d'expression confidentielle des élèves, encadrée par quelques principes comme le souci de ne pas blesser, d'entretenir une culture de promotion sans sombrer dans des débordements antimilitaristes. Au contraire, ils se révèlent porteurs d'une culture aéronautique et militaire. L'intégration explicite ou implicite de valeurs est ainsi retranscrite dans leurs pages. Leur caractère subjectif et leur liberté de ton permettent d'apprécier l'imprégnation d'une « éducation au charisme » à travers les différentes promotions d'élèves-officiers. 

16. « Ralliez-vous à mon panache blanc » (Journal de marche de la promotion EMA 1981).

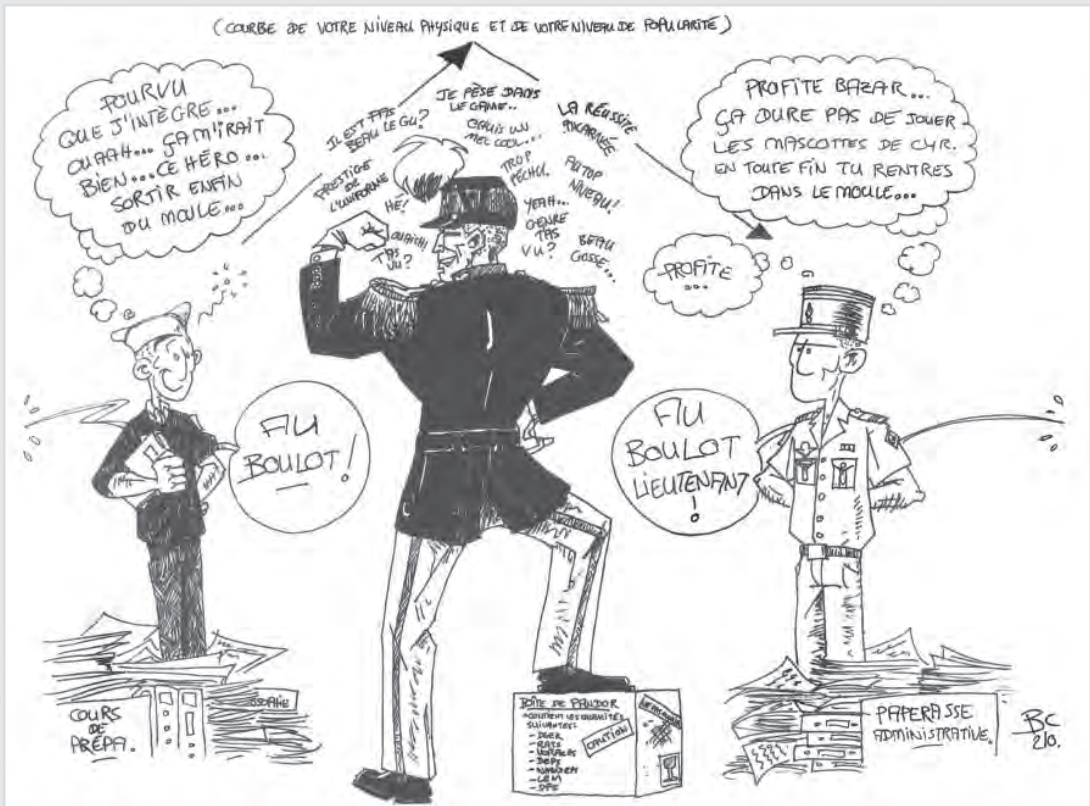
17. Représentation en aquarelle d'un SNCASO SO 4050 Vautour dans le journal de la promotion EA 1952, qui fait son vol inaugural le 16 octobre 1952 et est aperçu par les élèves au Centre d'essai en vol à Marignane.

18. Journaux de marche des promotions EMA 1958, EMA 1968, EMA 1983.

VIE EN ÉCOLE



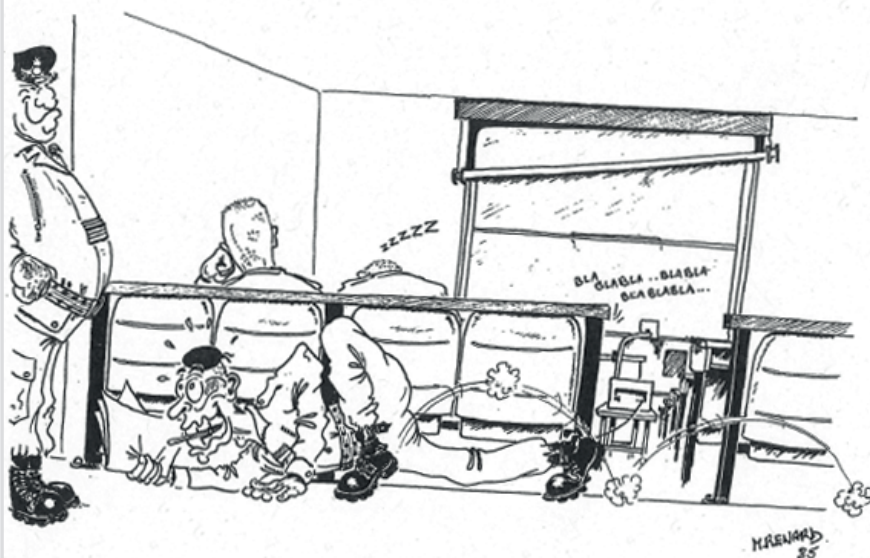
La vie en école, dans tous ses aspects, est un sujet privilégié pour les dessinateurs : l'apprentissage du métier de soldat, les défilés, les cours théoriques, le sport, les évaluations, le jury d'examen, le choix de son arme, le lien avec les anciens, mais aussi la fierté de faire partie de l'école... Nombre de thèmes sont récurrents, de promotion en promotion.



La boîte de Pandore sur laquelle le saint-cyrien pose le pied contient comme calamités ce qui l'empêche de vivre tranquillement : la Direction générale de l'enseignement et de la recherche (DGER), les rats (les professeurs, au départ principalement les scientifiques du contingent, puis par extension tous les enseignants civils et militaires), les voraces (les officiers chargés de l'encadrement au quotidien), la direction de l'enseignement physique et sportif (DEPS) et toutes sortes de choses dont la loi de l'emmerdement maximum (LEM), qui possède la caractéristique de frapper au moment où personne ne s'y attend, surtout au moment le moins propice. Le vorace avec son képi est à la fois le cadre de contact et l'ancien qui voit parfois dans son élève le jeune qu'il a été.



Ici le « rat », surnom donné traditionnellement aux enseignants en charge des matières académiques, fait cours devant une salle visiblement peu motivée, sauf au premier rang. Les cours en amphithéâtre sont synonyme d'ennui.



...Ils eurent parfois du mal à y échapper...

BAH... LES GARS ?
QUI EST-CE QUI
A LA PHOTO DE MA
SOEUR DANS SON KÉPI ?



Berg

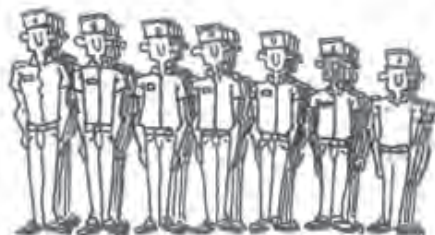
Lorsque les élèves d'une promotion entrent en amphithéâtre, ils laissent à l'extérieur leurs képis. Ceux-ci étant tous identiques, chacun place à l'intérieur un signe distinctif, comme, par exemple, une photographie.



Parmi les séances d'éducation physique et sportive, celles d'équitation sont en général très prisées...

LE QUOTIDIEN

RIGUEUR ET DISCERNEMENT - LA THÉORIE :



LA PRATIQUE :



© Barthélemy Canal

LA RETARDATAIRE

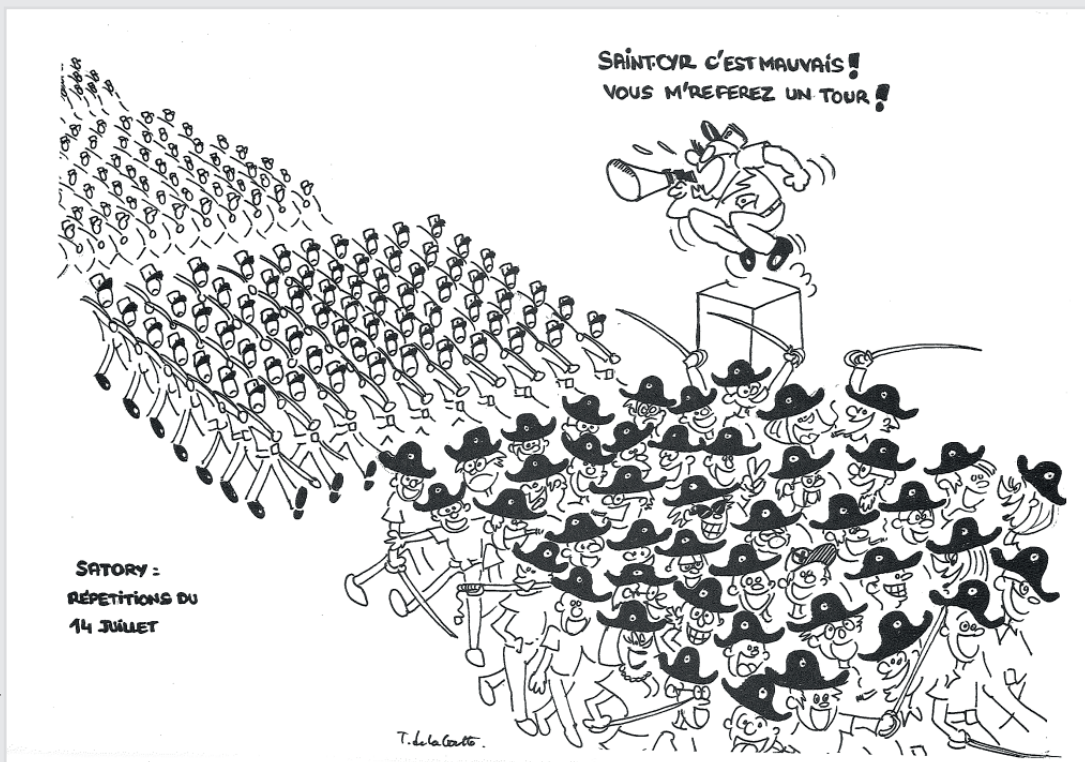


EST ACCIDENTELLEMENT DANS
LA MAUVAISE TENDANCE.

N'excusez!
C'est en retard!
Je m'excuse, j'ai pu
m'oublier...

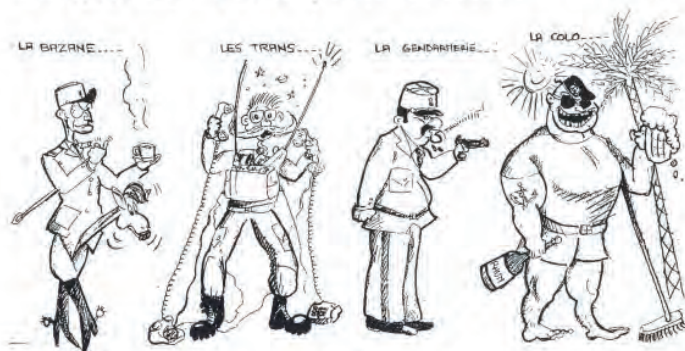


© Barthélemy Canal



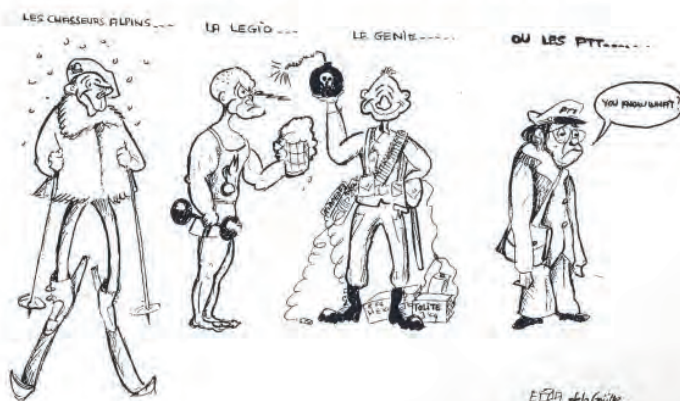
Avant chaque 14 juillet, les unités participantes s'entraînent au défilé dans l'ordre de leur descente des Champs-Élysées. Cet ordre dépend de l'ancienneté de l'unité. Polytechnique a été créée en 1794 ; l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1802. Une certaine rivalité existe entre les deux, la première ayant perdu son caractère militaire initial. Il est devenu rituel que les responsables de l'entraînement soient plus exigeants avec les saint-cyriens qu'avec les polytechniciens.

APRÈS LES TESTS, N'ATTENDEZ PLUS !



Revue de la Goutte octobre 1992

REAGISSEZ ! CHOISISSEZ !!



Revue de la Goutte

À la fin de la scolarité a lieu l'« amphi arme » qui permet de choisir son arme de sortie en fonction de son classement. Certaines, comme l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT), requièrent une aptitude physique particulière ou la réussite à des tests psychotechniques. Ici le dessinateur reprend tous les stéréotypes : le cavalier avec son air d'autant plus coincé qu'il porte le monocle tout en excellant dans le port de la tasse de thé ; le transmetteur avec ses moyens de communication ; le gendarme avec un sifflet à roulette ; le troupe de Marine avec le cocotier de la plage tropicale, montrant ses muscles et son insigne de béret ; le chasseur alpin avec sa tarte sur la tête et ses skis, le nez rouge de froid ; le légionnaire adepte de la musculation et de la bière rafraîchissante ; le sapeur du génie avec ses mines, ses explosifs et sa pelle individuelle symbole que ses engins vont pouvoir creuser ; l'administration, le civil, pour ceux qui se sont trompés de voie.

JURY DE DIPLOME

DE L'ECOLE SPECIALE (MILITAIRE) DE S^T CYR



- Ben mon p'tit gars, y t'ont pas raté les deux pékins...
... On va essayer d'attraper ça... vitesse initiale et
coefficient de pénétration de la balle de Lebel?.. Facile
non?..... Comment ça vous n'avez plus l'Lebel!
Ça fait rien, ça fait partie de la FMG!

...Heureusement pour eux au grand jury de diplôme,
il y aurait de la Mil...

En 1982, la scolarité à la Spéciale passe de deux à trois ans. Un jury final, dit « de diplôme », présidé par le général inspecteur des armées terre, évalue chacun des sous-lieutenants en posant une question principale pour laquelle il est donné deux minutes de réflexion. Pour un saint-cyrien encore à l'école, le général avec ses cinq étoiles est un très vieil officier dont les connaissances n'ont pas été remises au goût du jour. D'où la question caricaturale sur la portée du fusil Lebel dont l'utilisation a été abandonnée avant la Seconde Guerre mondiale. La FMG est l'abréviation de « formation militaire générale » ou « culture militaire générale ».

En 1984, la promotion « Général de Monsabert » se rend sur les traces de son parrain de promotion. Devant son ancien domicile, une prise d'armes est organisée pour remettre les premières médailles de la défense nationale, décoration créée peu de temps auparavant par le ministre de la Défense. En remettant les insignes, le commandant de la promotion a offert un florilège de bévues et d'erreurs de commandement alors que son comportement aurait dû être exemplaire. Outre les erreurs de nom et de grade pour les titulaires, il s'est trompé dans les formulations rituelles et a oublié d'enlever la dragonne de son sabre, lequel est sorti de son fourreau au moment où il accrochait la décoration sur la poitrine de l'un de ses subordonnés particulièrement grand. Le colonel goguenard dans le coin du dessin était réellement présent lors de cette cérémonie... originale, symbole de l'excellence de la pédagogie par le contre-exemple.



...On les aide même (qui l'eut crut !) à faire des perches

CHANDA BARUA ET ANNABELLE MATHIAS

AU FRONT : LES JOURNAUX DE TRANCHÉES

Depuis la première analyse fondatrice de Stéphane Audoin-Rouzeau¹, plusieurs études ont été consacrées au contenu et à l'importance historique des journaux de tranchées². Le projet d'exposition *Orages de papier 1914-1918. Les collections de guerre des bibliothèques*³ a permis à la Bibliothèque nationale de France (BNF) et à la Contemporaine (alors BDIC) d'initier la numérisation de leurs collections⁴. La médiathèque d'étude et de recherche du musée de l'Armée, quant à elle, conserve quarante-neuf titres⁵ publiés par des unités françaises. Pour certains, elle ne possède qu'un seul numéro⁶, pour d'autres la collection complète⁷. Il ne s'agit certes que d'un échantillon des quatre cent soixante-dix titres⁸, mais ce *corpus* fournit cependant une exceptionnelle source primaire. Son dépouillement et son analyse permettent de s'interroger sur les ressorts de l'humour utilisé dans ces journaux et sur son utilité. Afin d'en saisir la portée, il sera utile d'évoquer le contexte de création et de diffusion de ces journaux, puis d'aborder la question de l'humour particulier que l'on y trouve ainsi que son usage. Enfin, les thèmes abordés étant nombreux et variés, nous avons choisi d'en traiter cinq particulièrement récurrents dans notre *corpus* : l'humour patriotique, les railleries contre les embusqués, les conditions de vie matérielles et morales des poilus, et l'autodérision.

1. S. Audoin-Rouzeau, *14-18. Les combattants des tranchées à travers leurs journaux*, Paris, Armand Colin, 1986.

2. Voir par exemple : J.-P. Turbergue, *Les Journaux de tranchées. 1914-1918*, Paris, Italiques, 1999 ; A. Becker, *Journaux de combattants et civils de la France du Nord dans la Grande Guerre*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1998.

3. C. Didier (coordonnateur scientifique), *Orages de papier 1914-1918. Les collections de guerre des bibliothèques*, catalogue d'exposition, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 12 novembre 2008-31 janvier 2009, Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, 2009, Paris, BDIC, 2010, Paris, Somogy, 2008.

4. Cet ensemble, enrichi depuis de journaux conservés dans d'autres institutions, dont le musée de l'Armée, est consultable sur le site de la bibliothèque numérique Gallica : <https://gallica.bnf.fr/html/und/presse-et-revues/journaux-de-tranchees>

5. L'ensemble des références et états des collections est disponible sur le catalogue de la médiathèque d'étude et de recherche du musée de l'Armée : <https://bibliotheques-numeriques.defense.gouv.fr/musee-de-larmee>

6. *La Fusée à retards* n° 1, 1918 ou *L'Horizon* n° 7, janvier 1918.

7. *Le 120 « court »*. *Revue du 120^e bataillon de chasseurs*, du n° 1 (juillet 1915) au n° 46 (décembre 1918) ou *L'Écho des gourbis*, du n° 1 (mars 1915) au n° 33 (janvier-février 1918).

8. Décompte fourni par Julien Collonges et Carine Picaud in C. Didier, *op. cit.*, p. 106. Il existe aussi des titres allemands, anglais, canadiens et australiens.

Se divertir et tenir

Dès septembre 1914, la guerre de mouvement se transforme en une guerre de position qui pousse les hommes à s'enterrer. La tranchée, qui leur offre un abri contre les projectiles et les intempéries, devient un lieu de vie et un lieu de brassage social, culturel, géographique⁹. Afin de tuer le temps, les soldats éprouvent le besoin d'écrire, de lire et de créer. Dès l'automne 1914, des journaux voient le jour sur le front occidental comme sur le front d'Orient. Rédigés par des soldats pour des soldats, s'y expriment leurs ressentis à l'abri de la censure et en réaction à la désinformation à l'œuvre dans la presse de l'arrière¹⁰. Ils sont aussi le moyen de se tenir informé du déroulement du conflit, les communiqués de l'état-major affichés ou lus par les officiers étant trop sibyllins ou suspectés de donner une information arrangée ou douteuse.

L'usage de l'humour dans ces journaux répond à plusieurs objectifs. Se divertir et amuser les camarades tout d'abord : « Ce que nous voulons ? En résumé : rire, nous amuser, nous distraire, en assurant pour les générations à venir le triomphe définitif de la Civilisation sur la "Kultur" » explique *Marmita* dans son premier numéro (décembre 1914). Le rire est salutaire, « [il] a une indéniable fonction sociale : face à une quelconque imperfection individuelle ou collective, rire et faire rire jouent à la fois comme correction et comme répression ou refoulement des distractions des hommes et des événements »¹¹. Plus encore, il est facteur de sociabilité, permet le partage et la solidarité¹². Il contribue à favoriser la cohésion du groupe et à assurer ainsi la confiance entre les soldats¹³. Mais l'humour est également utilisé comme mécanisme de défense pour affronter les situations difficiles et le stress de la guerre. Comme l'a souligné Michel Goya, « l'honneur, la camaraderie et l'esprit de corps, voilà ce qui permet de tenir dans la zone de mort »¹⁴.

Cet humour se décline en textes et en illustrations, parfois avec un équilibre : texte sérieux et illustration qui tourne le sujet en

9. R. Cazals et A. Loez, *14-18. Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier, 2012.

10. B. Gilles, *Lectures de poilus. Livres et journaux dans les tranchées, 1914-1918*, Paris, Autrement/ministère de la Défense, 2013, p. 217.

11. M.-L. Marcos, « L'humour et la communication. Le lien entre émotions et cognition », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 2014-5, <http://journals.openedition.org/rfsic/1064>; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.1064>.

12. « Ils ont tenu parce qu'ils ont partagé le pire », note François Cochet dans *Survivre au front, 1914-1918. Les poilus entre contrainte et consentement*, 14-18 Éditions, 2005, p. 227.

13. Au sujet de la cohésion, voir B. Dary, « Les forces morales au cœur des forces armées », *Inflexions* n° 7, 2007, pp. 173-186.

14. M. Goya, *La Chair et l'Acier. L'armée française et l'invention de la guerre moderne, 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2004, p. 331. Jean-Pierre Turbergue parle de « l'humour noir des poilus, cette "politesse du désespoir" qui leur permet de "tenir" la tête haute aux portes de l'enfer » dans la préface de A. Charpentier, *Feuilles bleu horizon 1914-1918. Le Livre d'or des journaux du front 1914-1918*, Triel-sur-Seine, Italiques, 2007, p. 8.

dérision, comme dans *Télé-Mail*. Il est présent dans tous les journaux, mais la répartition entre parties sérieuses ou plus sombres et parties comiques n'est pas la même d'un titre à l'autre.

Les journaux de tranchées reprennent les codes de la presse aussi bien sur le fond que sur la forme, et particulièrement ceux des quotidiens ou de l'*Almanach Vermot* alors très en vogue¹⁵. D'abord manuscrits, ils adoptent progressivement la forme de petites feuilles ronéotypées ou imprimées. Certains sont rédigés sur le front et ensuite imprimés à l'arrière avant d'être renvoyés vers les premières lignes, mais la plupart d'entre eux ont été réalisés de façon artisanale au sein même des unités. En raison des déplacements fréquents des soldats, du manque de moyens techniques et financiers, et du contrôle de la hiérarchie militaire, ces journaux étaient intermittents et éphémères¹⁶. Certains étaient tirés en grand nombre et diffusés dans tout un régiment ou toute une division, d'autres seulement à quelques dizaines ou centaines d'exemplaires pour les combattants de la section ou de la compagnie.

Le graphisme du titre est souvent travaillé, complété par un sous-titre et des propositions d'abonnement. Ils offrent diverses rubriques, souvent courtes, que l'on retrouve d'un numéro à l'autre, comme des extraits de dictionnaires pour présenter les nouveaux termes du front, des chansons et poèmes, parfois des feuilletons racontant les aventures de soldats, des petites annonces et des publicités. Les rédacteurs sont multiples, rarement connus, souvent anonymes.

Il est intéressant d'étudier le titre et le programme donnés dans le libellé des manchettes de ces journaux. Dans notre corpus, quinze titres seulement possèdent un titre ouvertement humoristique : *Le Rigolboche*, *À Boche que veux-tu*, *La Guerre joviale*, *L'Artilleur déchainé*, *Le Poilu déchainé*, *Le Poilu marmité*, *Le Bochofage*, *Cingoli-Gazette*, *La Fusée à retards*, *Le Gafouilleur*, *Le Poilu sans poil*, *Le Rat-à-poil*, *La Saucisse*, *Le Sans peur mineur*, *Sac à terre... et à malices*¹⁷. C'est plus souvent le sous-titre qui donne l'indication du registre comique, de manière factuelle – « Satirique-littéraire-artistique-humoristique » (*L'Écho du boyau*), « Revue satirique, humoristique, politique, économique (elle est distribuée gratuitement aux abonnés), militaire, fantaisiste

15. P. Warin, *Les Objets d'écriture de la Grande Guerre*, Louviers, Ysec, 2011, p. 175.

16. S. Audoin-Rouzeau, « Les soldats français et la Nation de 1914 à 1918 d'après les journaux de tranchées », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* n° 34-1, 1987, pp. 68-69.

17. Cette question des titres a été traitée sur un corpus plus vaste par N. Bianchi, « *Rigolboche*. Esthétique et politique du rire dans les journaux de tranchées, 1914-1918 », G. Pinson et M.-E. Thérénty (sd), *Les Journalistes. Identités et modernités*, actes du premier congrès Médias 19 (Paris, 8-12 juin 2015), <https://www.medias19.org/publications/les-journalistes-identites-et-modernites/rigolboche-esthetique-et-politique-du-rire-dans-les-journaux-de-tranchees-1914-1918> [consulté le 16 décembre 2022].

et intermittente » (*L'Écho des guitounes*) –, ou plus ironique – « Journal humoristique illustré et très indépendant » (*L'Artilleur déchaîné*), « Rire sans mordre » (*Mar-Gaz*), « Journal satirique, anti-sceptique, fortifiant et fantaisiste » (*Le Parpaing*), « anti-boche, anti-pacifique, anti-lacrymogène, anti-neurasthénique et illustré... par les exploits de ses lecteurs » (*Le Poilu marmite*), « Organe anti-cafardeux, Kaisercide et embuscophobe » (*Le Bochofage*), « Journal d'observation à fortes tendances germanophobes » (*La Saucisse*).

La question de la périodicité de la publication est un sujet d'autodérision pour ses auteurs. Elle renvoie à la fragilité de ces journaux, aux difficultés de conception au plus près du front et à l'incertitude qui est le quotidien des soldats. Ainsi la régularité annoncée est très variable : « Paraissant... moche à première vue et d'une façon fort irrégulière » (*Le Poilu marmite*), « paraissant où il peut » (*Télé-Mail*), « seul quotidien hebdomadaire » (*L'Écho des marmites*), « paraissant quelquefois le mardi » (*Le Parpaing*), « hebdomadaire, quotidien ou bisannuel, suivant les besoins » (*Le Cri des ravins*), « paraît autant que possible deux fois par mois » (*La Saucisse*). Il arrive que ces mentions soient ajoutées en cours de publication en fonction de la situation. *La Gazette des boyaux*, journal du 124^e régiment d'infanterie engagé dans la bataille de la Marne, précise ainsi sur ses deux derniers numéros¹⁸ avant extinction : « Paraît où et quand elle peut. »

Les manchettes de ces journaux rappellent aussi que leurs rédacteurs sont au front, face à l'ennemi : « Seul quotidien périodique, aucun fil spécial avec Berlin, service gratuit dans les tranchées » (*L'Écho des marmites*), « Seul journal relié par un fil spécial avec le train de combat » (*Petit Écho du 18^e régiment d'infanterie*), « Relié par le fil des baïonnettes avec les tranchées boches » (*Le Poilu déchaîné*), « relié avec les Boches par rayons lumineux¹⁹ et fils barbelés » (*Le Ver luisant*), « Rédaction ambulante... et... déambulante aux tranchées » (*Le Son du cor*). La rédaction du *Poilu saint-émilionnais* détaille encore davantage ses contraintes : « Avis important. Tous les renseignements nous sont transmis par fil spécial. Mais ce fil étant un fil de fer barbelé, qu'on ne s'étonne pas si, dans nos communiqués, on trouve quelques accrocs à la vérité. De plus, notre rédaction a son siège social sur la ligne de feu, d'où l'impossibilité pour nous d'avoir des nouvelles... fraîches. »

18. N° 16 du 13 février 1916 et n° 17 du 26 mars 1916.

19. Ce journal était diffusé par la section de projecteurs du génie, ce qui explique l'allusion à la lumière.

L'humour patriotique

Les plaisanteries patriotiques sont très présentes dans les journaux de tranchées. Elles font essentiellement référence à l'image du Boche, à Guillaume II, mais aussi aux batailles comme, par exemple, celle de Verdun.

« Prisonnier boche, neurasthénique, ayant longtemps séjourné en France avant la guerre, changerait volontiers de situation. Accepterait poste d'interprète dans état-major. Sécurité, discrétion » (*L'Esprit du cor* n° 1, 16 juin 1917).

« Histoire naturelle. Le Boche : "Le Boche actuel est recouvert d'une carapace gris-vert ; il porte sur la tête une sorte de capsule surmontée d'une pointe et qu'on appelle casque. Il se nourrit de toutes sortes de produits excrémentiels, et en particulier d'un mélange jaunâtre et puant appelé pain KK. [...] Le Boche jouit d'un caractère parfaitement insupportable. Aussi est-il en guerre actuellement avec d'autres mammifères européens connus sous les noms bizarres de "poilus", "Tommies", "God-Fordeck"²⁰... [...] Les prévisions, même les plus pessimistes, permettent d'espérer que le Boche aura disparu avant la fin de l'année » (*Le Diable au cor* n° 3, 16 mai 1915).

« L'Écho de Verdun. Et pendant six longs mois la bataille fit rage, /Les hordes des Teutons s'entêtaient, résolus, /Sans entamer un jour le "mordant" des poilus. /Rendu fou le Kronprinz présidant le carnage /Répétait chaque assaut : "Je te prendrai Verdun !" /Et chaque fois l'écho lui répliquait : "... Merd'... Hun ! ..." (André Soriac, *Marmite*, 1^{er} février 1917).

Les railleries contre les embusqués

Les embusqués²¹ deviennent rapidement l'un des principaux sujets de moquerie. Sont ainsi désignés les hommes en âge d'être mobilisés qui adoptent des stratégies de contournement pour esquiver volontairement les postes de combat, et qui passent ainsi les quatre ans de guerre à l'arrière à l'écart de tout danger²².

« Histoire naturelle. L'embusqué : "Les deux caractéristiques de son caractère sont l'égoïsme et la frousse, une frousse intense de tout

20. Transcription de *God Vordeck* (« Dieu me damne »), juron flamand utilisé pour désigner les Belges.

21. Le terme « embusqué » vient de l'italien *imboscare* (« caché dans un bois »). Il est utilisé dans les casernes et repris par Georges Clemenceau dans *L'Homme libre* du 31 juillet 1914. Voir Ch. Ridel, *Les Embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 19.

22. Ph. Boulanger, « Les embusqués de la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 192, 1998, pp. 87-100.

ce qui pourrait causer quelque trouble dans sa petite vie. Une crainte éternelle semble le ronger : celle d'aller au pays où fleurit l'héroïsme et où pleuvent les marmites » (*Le Diable au cor* n° 6, 10 juin 1915).

« L'Embusqué ? Un peureux. Il suffirait peut-être d'un coup d'épaule pour qu'il devienne un héros. Poussons-le. Il n'y a que le premier pas qui coûte » (*Le Bochofage* n° 11, 25 juin 1917).



L'Écho des marmites n° 16, 1^{er} janvier 1917 © musée de l'Armée.

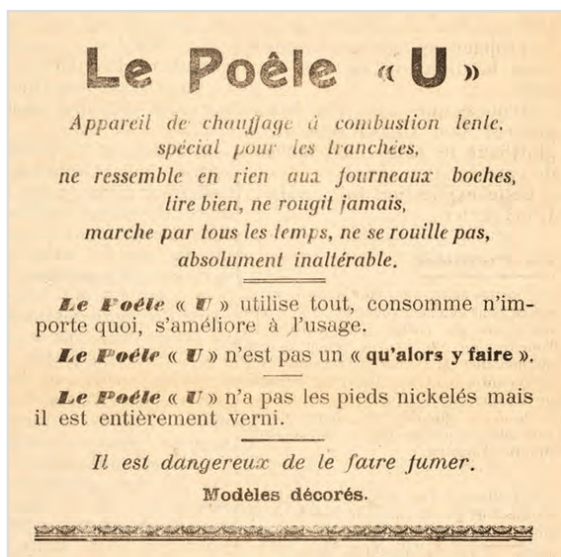
Supporter les conditions matérielles

L'ironie permet de prendre du recul par rapport aux difficultés et de les affronter avec distance. Elle aide à relativiser les événements et à adopter une attitude positive face au quotidien. Les sujets récurrents abordés dans les journaux de tranchées sont la nourriture et l'hygiène (boue, poux, rats), ou encore l'alcool qui peut aider à supporter conditions de vie et combats.

« Stances à la cuisine roulante [extrait]. En se creusant les méninges, / On obtient des plats de santé, / En faisant toujours alterner / Le riz avec le singe²³ / Pour les intestins délicats / L'huile riz-singe est, oui-dà, / d'une efficacité troublante / Grâce à la roulante » (*Marmita*, 15 avril 1916).

« Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une boîte de conserve ou d'une "plaque" de chocolat. À défaut, on peut envoyer une bouteille de vin vieux » (manchette de *L'Écho des guitounes*).

« J'envoie ma photographie avec dédicace manuscrite et un collier-souvenir en fil de fer barbelé contre colis de provisions. Écrire M.C., bureau du journal. (N.B. je n'aime pas les cèpes à la provençale) » (*Télé-Mail* n° 2, 1^{er} janvier 1916).



Le Diable au cor n° 2, 9 mai 1915 © musée de l'Armée.

23. Le singe désigne la viande en conserve. Voir O. Roynette, *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 85.

« Contre poux de tête et de pubis, le meilleur des désinfectants c'est le 75, mille fois plus actif que l'onguent gris. Succès assuré » (*Le Diable au cor* n° 2, 9 mai 1915).

« Pinard (ou picmuche) : vulg. vin ; liqueur inspiratrice des propos joyeux. Recommandée contre le cafard. Se débite par quart, d'où l'expression être bu de trois quarts. L'usage immodéré du pinard égare le poilu dans le boyau de la plaisanterie, en lui faisant quitter le droit layon d'un sain raisonnement. » (« Extraits du dictionnaire des tranchées », *L'Écho du boyau* n° 3, 15 août 1915).

Le front moral

L'étude des journaux de tranchées permet de toucher du doigt l'univers mental des combattants et leur état d'esprit tout au long du conflit. Selon Stéphane Audoin-Rouzeau, la clé de leur résistance « doit être recherchée dans les mentalités, dans ce qui constituait le socle de [leur] univers mental »²⁴. Si toutes les thématiques abordées précédemment servent globalement à soutenir le moral, cette question est abordée directement dans les textes. Le thème du cafard est récurrent, et ce dès janvier 1915²⁵. « *Marmita*, c'est un journal, un souvenir, un remède. Dans la cave ou dans la tranchée, quand les heures seront longues, que le souvenir du pays ou des copains disparus reviendra plus triste, quand surgira l'ennui, *Marmita* sera là pour chasser le cafard. Il sera un éclat de rire au milieu des éclats de marmites » (*Marmita* n° 1, décembre 1914).

L'autodérision

Pour décrire leurs conditions de vie rudimentaires, les poilus usent en abondance du sarcasme, de la satire voire de la caricature. « Mammifère du sexe masculin présentant avec l'homme civilisé de vagues ressemblances et des différences notables. Muni comme lui de deux pieds et de deux mains, se sert indifféremment des unes et des autres pour se gratter et pour progresser. [...] A le corps couvert d'un poil frisé chez le Gascon, rude chez le Limousin, abondant surtout dans la région du blair. [...] Il affectionne les demeures souterraines ainsi qu'un langage énergique à peu près intraduisible dans aucune des langues parlées par les civilisés. Son parasite est le got (surtout

²⁴. S. Audoin-Rouzeau, *op. cit.*, p. 6.

²⁵. S. Audoin-Rouzeau, *op. cit.*, p. 58.

l'austro-got) ou grenadier, dont il ne se débarrasse que par une offensive de tous les instants » (*L'Écho du boyau* n° 3, 15 août 1915).

« À céder un stock important de paille ayant servi de plumard aux poilus du 267^e. Convierait à directeur de prison pour renouveler la "paille humide des cachots". S'adresser au journal » (*Marmite* n° 7, 11 avril 1915).

« Invalide : tout ce qui reste d'un héros » (« Petit dictionnaire à l'usage de tout le monde », *Poilu marmité*, 30 juin 1918).

« Quel est le comble de la coquetterie pour un poilu atteint de calvitie complète ? C'est de se faire faire la raie sur le front ! » (*Marmite* n° 27, 1^{er} février, 1917). ─



L'Écho des marmites n° 19, 15 avril 1917 © musée de l'Armée.



TOM DUTHEIL

DES DÉCORATIONS DE FANTAISIE AU SAHARA

*« Vous applaudirez à la fertilité de leur imagination,
mais vous ne croirez pas une minute au déséquilibre apparent de leurs pensées.
C'est simplement de leur part un geste vigoureux d'autodéfense,
un appel impérieux à la joie et à la bonne humeur »*
Paul Doury¹

De prime abord, les termes honneur et humour semblent antinomiques : l'honneur est considéré avec de la hauteur et le plus grand sérieux ; l'humour est porté sur la dérision. À travers l'histoire, il est pourtant fréquent qu'ils aient joué un rôle de régulateur l'un pour l'autre. Si l'on suit la définition du premier donné par André Damien – « L'honneur, c'est l'absence de tout décalage entre ce que je pense, ce que je dis et ce que je fais ; c'est tenter de réaliser en permanence la synthèse de ma pensée, de ma parole et de mes actes. Le mot-clé c'est le mot cohérence, cohérence entre ce qui m'anime, ce qui est le fondement de ma personnalité et ma pratique, ma manière de vivre en société² » –, l'humour fait son apparition lorsque certains estiment qu'un « décalage » est apparu, que la « cohérence » est rompue.

Dès le début du XIX^e siècle, les ordres de chevalerie ont fait l'objet de nombreuses satires et caricatures, pour se moquer et fustiger l'attitude des élites de cette époque ainsi que l'usage qui était fait des distinctions. Le *Nain jaune* ou *Journal des arts, des sciences et de la littérature* a ainsi inventé l'ordre parodique de la Girouette afin de critiquer les ralliements de certains aux différents régimes successifs. Du côté des ordres et des distinctions militaires, on pourrait citer l'estampe du « cheval lié de cinq louis », qui dénonce en 1815 les distributions de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, jugées trop nombreuses. Hors des frontières, on peut également signaler l'ordre du Lièvre, en Belgique, conféré en 1832, 1914 et 1940 aux soldats ayant fui les combats.

1. P. Doury, « Décorations de fantaisie au Sahara », *La Légion étrangère* n° 19, janvier-février 1940.

2. *Un président, un maréchal, un régiment. Le 27^e régiment d'infanterie ou soixante-dix ans de phaléristique*, musée de la Vie bourguignonne, Paris/Dijon, Perrin/De Puycousin, 2001.



Croix de l'ordre du Lièvre, 1940-1945, recto verso © musée de la Légion d'honneur.

Il existe cependant un cas tout à fait particulier où l'humour s'est allié aux honneurs non plus pour en critiquer l'usage, mais, avec plus de légèreté, tout simplement pour combler l'ennui et prodiguer une occupation à des soldats confrontés à des conditions de vie particulièrement difficiles. Il s'agit des décorations de fantaisie créées par les troupes stationnées dans les régions sahariennes. Du Joyeux Bourdon de Sidi Lamine au Scarabée vert de Tebalbala, ces distinctions ont envahi les popotes et autres casernements isolés de cette région depuis les dernières années du XIX^e siècle jusqu'à la fin de l'occupation française. S'il existe déjà une littérature abondante sur ces insignes³, il est intéressant de revenir sur ce phénomène où l'humour s'est immiscé dans les domaines des honneurs pour contrecarrer la rudesse d'un territoire et lutter contre l'ennui, mais également pour créer un lien entre ces soldats isolés. Il s'agit également d'un témoignage supplémentaire, par l'absurde, des répercussions morale et mentale que ces conditions de vie eurent sur les troupes.

3. Parmi les articles ou ouvrages consacrés à ce sujet, on peut citer P. Doury, « Décorations de fantaisie au Sahara français », *Le Saharien*, 2006 ; les n^{os} 89, 90, 91, 104, 105, 114 et 121 de *Symboles & Traditions*; et H. Hugon, « Ordres fantaisistes tunisiens », *Revue tunisienne* n^o 21, 1^{er} trimestre 1935.

Apparition et composition

Il n'est pas question ici de dresser un inventaire complet de ces distinctions de fantaisie – une telle liste serait bien impossible tant les apparitions et réapparitions de ces ordres ont été éphémères, empiriques et très souvent dépourvues de toutes sources écrites –, mais d'en étudier les composantes. Il faut signaler le caractère très spécifique de ce phénomène, à la fois localisé dans le temps, entre 1890 et 1962, et dans l'espace, le Sahara français. On peut ainsi citer parmi les plus anciens la Giberne du Kreider, instituée vers 1892 par des officiers du 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique, et parmi les derniers l'ordre du Phacochère, créé dans les années 1960.

Leurs noms sont des parodies des premiers ordres et devises médiévaux. Comme pour eux, la faune et la flore sont très présentes, mais adaptées au vocabulaire désertique. Parmi les animaux, on retrouve ainsi de nombreux ordres du Scorpion (de Zazis, de Beni Abbès, d'Aïn Sebt...), le célèbre méhari, qui a donné l'ordre du Méhari noir de Timimoun, et de très nombreux insectes, comme le Cafard de Médénine, la Sauterelle délirante de Boghar, la Mouche de Dehibat ou encore le Dacus de Sfax. Pour ce qui est des végétaux, on peut citer l'ordre de la Figue d'or de Mokine ou encore la Saxaoul d'El Oued. Enfin, plusieurs noms de distinctions s'inspirent de simples ustensiles tels que la Gargoulette de Nabeul ou le Clou de Gafsa.

Leur fonctionnement était généralement calqué sur celui d'une chancellerie classique, dont les composantes étaient, elles-aussi, parodiées. Ainsi, pour l'ordre du Cafard de Médénine, le grand chancelier fut remplacé par un « grand marteau » secondé par un conseil composé d'un « grand maboul », d'un « premier loufoque » et d'un « premier timbré ». Le règlement de ces ordres faisait parfois l'objet d'un code ou de statuts. On peut à nouveau citer le Cafard de Médénine dont la codification stipule notamment que « la constante dignité de la confrérie est assurée par le jeu permanent des radiations : est rayé de plein droit et sans avertissement tout aliéné qui manifesterait par impossible, dans l'avenir, une simple et unique lueur de bon sens : être candidat au brevet d'état-major, à l'intendance, au contrôle, à la députation... »⁴.

Ces distinctions pouvaient être également dotées de conditions d'admission plus ou moins strictes. Après la création de l'ordre de la Tarentule du Tidikelt en 1903 par des officiers de la 1^{re} compagnie de tirailleurs sahariens, fut diffusée la circulaire suivante : « La Tarentule du Tidikelt ouvre ses antennes à tous ceux, grands et

4. Documentation du musée de la Légion d'honneur, fonds du colonel Rullier.

Insigne de la cravate de Djanet du général Henry Marti (1888-1984) de l'ordre du Méhari noir © musée de la Légion d'honneur.



Insigne de l'ordre du Scorpion noir de Beni Abbès © musée de la Légion d'honneur.



Insigne de l'ordre du Joyeux Bourdon de Sidi Lamine © musée de la Légion d'honneur.

petits, qui ont subi sa piquûre mortelle et qui n'en sont pas morts. Pour tous ces bienheureux, le terrible insecte s'est figé dans le métal, et dans une attitude pleine de bonté et de mansuétude, s'apprête à les recevoir dans son giron. Les intéressés qui, après avoir pris connaissance des statuts, désireront profiter d'un aussi noble mouvement, sont priés de faire parvenir leurs titres dans le plus bref délai au secrétaire-trésorier accrédité de Sa Majesté la Tarentule⁵. »



Brevet de l'ordre de la Chouette de Bou Denib © musée de la Légion d'honneur.

Quand il s'agissait d'ordres, et non pas de simples décorations, ceux-ci étaient bien entendu divisés en grades dont les noms faisaient eux aussi appel à la dérision et au burlesque, comme ceux des six classes du Dacus de Sfax, du plus bas au plus élevé : l'éclat, le rameau, la branche, la vieille branche, le grand olivier et le tronc séculaire.

5. Ibid.

Ces distinctions furent dotées d'insignes, à la symbolique parfois très riche, accompagnés d'une devise, de la date ou de l'unité fondatrice, mais également très souvent de brevets, eux-mêmes d'une grande richesse d'élaboration, tant dans l'iconographie que dans les trésors d'imagination déployés pour les textes de nomination. De grandes maisons françaises, comme Chobillon, ou des orfèvres parisiens, notamment des galeries du Palais-Royal, comme Viretelet, furent parfois sollicités pour la fabrication de ces décorations.

Il est intéressant de noter que plusieurs de ces décorations prirent la forme d'une croix d'Agadez, bijou berbère confectionné par les tribus touaregs du Sahara. C'est d'ailleurs cette même croix qui fut choisie pour l'ordre, officiel lui, du Mérite saharien institué le 4 avril 1958 pour « récompenser les personnes qui se sont distinguées par la contribution qu'elles ont apportée à la promotion sociale et humaine, à l'étude scientifique, à la mise en valeur, à l'expansion économique et à l'administration des zones sahariennes de la République française, ainsi qu'au rayonnement de l'œuvre de la France dans ces régions »⁶.

Dans les régions les plus isolées, la création d'un ordre s'accompagna parfois d'une déclaration, factice et humoristique, d'indépendance du lieu de cantonnement. Ce fut le cas pour l'ordre de la Lumière saharienne du Tanezrouft, qui fut accompagné de l'érection du district de Tanezrouft en État indépendant, avec à sa tête la sultane de Bidon V.

Il faut signaler que ce phénomène ne fut pas exclusif aux militaires. En 1961, un groupe de préhistoriens du laboratoire d'anthropologie et de préhistoire du musée du Bardo a institué l'ordre du Phacochère après avoir séjourné dans le Sahara pour des fouilles sur le gisement des Allobroges.

Les raisons d'un tel phénomène, qui s'est répandu comme une traînée de poudre dans tout le Sahara, sont très bien expliquées par le lieutenant-colonel Doury : « Ils entendaient créer un lien de sympathie entre confrères en Sahara et pour plus tard un signe de ralliement pour sahariens “retirés des affaires”. Mais ils voulurent avant tout se défendre, et défendre leurs camarades présents et à venir, du recroquevillement et de l'ennui⁷. » Ces distinctions remplissaient ainsi plusieurs rôles, à la croisée d'une médaille commémorative, souvenir de rudes missions, et d'un symbole d'une fraternité entre les membres de l'unité. Mais elles avaient surtout un rôle salvateur. Comme bien souvent, l'humour constitue ici une arme contre de

6. « Décorations de fantaisie au Sahara », *La Légion étrangère*, op. cit.

7. *Ibid.*

dangereux ennemis : l'inaction et l'isolement. La *Dépêche tunisienne* du 18 octobre 1951 qualifie ces ordres d'« innocentes plaisanteries » et paraphrase Beaumarchais en déclarant : « On peut se demander si leurs créateurs ne cherchaient pas là l'occasion de rire à leur misère pour éviter d'en pleurer⁸. »

Ces honneurs fantaisistes constituent des témoignages, teintés d'une certaine ironie et d'une forme d'humour noir, des rudes conditions de vie de ces militaires et des conséquences dangereuses qu'elles ont pu avoir sur leur moral et leur mental. Doury donne un nom à la maladie que cherchèrent à combattre ces hommes, la « saharite », qu'il explique ainsi : « Nulle part ailleurs qu'au Sahara, l'homme (nous parlons de celui qui demeure et non de celui qui passe) ne se sent aussi seul dans l'infini, face à face avec sa propre pensée. Sans qu'il en ait trop conscience, il en ressent comme une oppression. Il éprouve alors un besoin de s'extérioriser, de se défendre, de remuer, de créer quelque chose⁹. » L'ordre du Cafard de Médénine en est un exemple parfait, comme le montrent ses statuts : « Le Cafard est un ordre d'aliénation mentale incurable. Il a pour buts d'entretenir l'amour du bled ; de conserver la tradition des idées et actes cafardesques ; de s'opposer à la mise en circulation de tout ce qui a comme principe le bon sens et l'esprit pondéré, les agissements normaux ne pouvant être que suspects sous la latitude de Médénine ; d'attirer par l'appât du diplôme du Cafard les gens sains d'esprit et de les transformer en parfaits aliénés¹⁰. »

Enfin, il faut constater que si ces honneurs fantaisistes sahariens constituent un phénomène tout à fait particulier par la densité de ces ordres localisés dans le temps et dans l'espace, il ne s'agit pas d'un phénomène unique : en 1935, les officiers de Marine servant sur les canonnières du haut fleuve Yang Tsé Kiang instituèrent l'ordre du Cafard de Wang Kia To dans des conditions et avec des objectifs similaires.

Réaction des autorités officielles

Face à de telles décorations, éloignées autant que possible de toute forme de sérieux et, bien entendu, non officielles, il est légitime de se demander quelle fut la réaction des autorités, au premier rang desquelles la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Si

8. La *Dépêche tunisienne*, 18 octobre 1951.

9. « Décorations de fantaisie au Sahara », *La Légion étrangère, op. cit.*

10. Documentation du musée de la Légion d'honneur, fonds du colonel Rullier.

de nombreux documents liés à la lutte contre la prolifération de certains autres « faux-ordres » y sont conservés, les archives de la Légion d'honneur sont muettes sur ces fantaisies sahariennes. La documentation du musée nous apprend cependant que la grande chancellerie n'ignora pas le phénomène et s'interrogea même sur la marche à suivre. Le 6 janvier 1908, le général Florentin écrivit en ce sens au chef de bataillon Ropert, commandant militaire du territoire de Touggourt, pour lui demander des informations sur l'ordre du Khranfouss de Touggourt. L'absence de tout autre document nous laisse penser qu'aucune condamnation ne fut prononcée et, qu'au contraire, il fut fait preuve de tolérance.

Plusieurs raisons peuvent expliquer ce choix. La première est législative. En effet, l'article 8 du décret du 6 novembre 1920 stipule que « le port des insignes de distinctions honorifiques créées et décernées par des sociétés, ou des rubans et rosettes qui les rappellent, n'est autorisé que dans les réunions des membres de ces sociétés ». Or, tout porte à croire que le port de ces décorations de fantaisie fut très largement limité aux seules popotes et casernes où se tenaient les réunions fraternelles qui servaient de cérémonies à ces ordres. Doury pose d'ailleurs la question : « Devant quels admirateurs et quels curieux auraient-ils bombé le torse, au fond de leur bled¹¹ ? » Seconde raison : l'innocence de ces distinctions, qui, si elles s'en inspiraient, ne constituaient aucunement des satires des honneurs officiels. Doury affirme que « les fondateurs d'ordres [...] ne pensaient pas à parodier les distinctions officielles ni à faire entendre par ce moyen qu'on ne les leur prodiguait pas, parce que sans doute ils étaient trop loin. Ils n'étaient pas non plus touchés par l'orgueil du caprice enfantin de se parer de médailles officieuses et spéciales pour sacrifices ignorés »¹².

Le chef de bataillon Ropert abonde en ce sens dans la conclusion de sa réponse au général Florentin, datée du 30 janvier 1908 : « Produits de l'humour, ils n'ont en aucune façon la prétention de copier et encore moins de parodier ou de ridiculiser les véritables distinctions honorifiques qui sont toujours aux yeux de nos officiers la meilleure récompense des dangers courus et des fatigues de tout genre supportées dans la vie des campagnes sahariennes¹³. » ┘

11. « Décorations de fantaisie au Sahara », *La Légion étrangère*, op. cit.

12. *Ibid.*

13. Documentation du musée de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie.



CAPORAL STRATÉGIQUE

QUAND LES MILITAIRES FONT DE L'HUMOUR SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

L'idée date de 2008-2009, époque de l'explosion du nombre de blogs militaires en France (Secret Défense, Mars attaque...). Mais c'est le 14 mars 2022, poussés par des contacts sur Twitter face au regain d'intérêt pour la chose militaire lié au déclenchement de la guerre russo-ukrainienne, que nous avons officiellement lancé Caporal stratégique. Nous nous sommes inspirés des nombreux magazines satiriques existants, dont notre équivalent américain Duffel Blog. Le nom est inspiré de la théorie selon laquelle l'« action d'un seul soldat à l'échelon le plus bas peut faire office d'"aile de papillon" et provoquer des bouleversements. Et quand on parle d'action, on parle surtout d'action négative »¹. Parfait pour nos petites blagues qui peuvent, selon la sensibilité de certains chefs ou un effet Streisand², prendre diverses proportions.

Attachés à l'esprit de l'Internet libre, nous avons choisi d'avoir comme ancrage principal un journal-blog que nous hébergeons de manière indépendante (www.caporalstrategique.fr), ce qui nous offre une plus grande liberté, ne dépendant pas des plateformes tant pour l'hébergement que pour la modération. Pour plus d'interaction, nous avons également investi les réseaux sociaux, en particulier Twitter (plus de sept mille abonnés) et Mastodon (plus de huit cents) qui sont les plus tournés vers une interaction bidirectionnelle. Toujours par esprit d'indépendance, et pour offrir un espace d'échange à la sphère militaire non officielle, nous avons lancé le 3 novembre 2022 sur Mastodon bagarrosphere.fr où se retrouvent de nombreux analystes et commentateurs français comme internationaux de l'actualité et de l'histoire des armées. Quant au « qui ? » de Caporal stratégique, la discrétion est de rigueur plus que dans le cadre habituel de la parodie : nos moqueries, provenant de non-officiers et ne passant pas par un filtre de relecteur officiel, pourraient nous mettre en porte à faux dans notre travail quotidien. Cela nous permet aussi, de manière plus positive, d'éviter de faire penser à nos lecteurs que nous pointons du doigt une armée en particulier. Nous nous présentons comme une personne d'active et

1. M. Goya, <https://lavoiedelepee.blogspot.com/2020/06/le-caporal-strategique-ou-peut-on.html>

2. Effet médiatique involontaire.

une de réserve, sans préciser l'armée ou l'arme. L'essentiel se voit dans notre production, qui peut difficilement être faite par une personne ne faisant pas partie de la communauté militaire. Références et sujets sont spécifiques au métier.



Notre logo est un grade de caporal, sans précision d'arme, surmonté de trois étoiles de général. C'est un miroir de la définition de caporal stratégique, où l'action souvent négative peut faire autant de dégâts qu'une mauvaise décision d'un général. Nous nous sommes

amusés à imaginer le scénario d'un soldat du rang menaçant un étoilé en opération : s'il n'obtient pas ce qu'il demande, au prochain reportage de terrain de journalistes TV, il gifle un habitant local pendant que la caméra tourne pour placer toute son armée dans l'« embarras » ; il se met ainsi d'une certaine manière à égalité de grade par son niveau d'action potentiel. C'est ce que nous avons voulu représenter avec ce visuel.

Entre humour de métier et grand public

Avec qui faire de l'humour ? Depuis l'extérieur, et pour beaucoup, le monde militaire semble être fait d'un bloc, au mieux de trois grands blocs : air, mer et terre. Depuis l'intérieur, il apparaît au contraire extrêmement fragmenté, tant par les métiers (mécaniciens, commissaires, pilotes...) que par les armes (artillerie, aviation de chasse, sous-marins) ou les nombreuses autres subdivisions dont les armées ont le secret. Il en résulte autant de niveaux d'humour qui parviennent plus ou moins à passer les barrières voire à être compris. On ne peut fonder un article qui veut toucher l'ensemble de la sphère militaire sur la couche thermocline, le carnet de chant des troupes de marine ou l'approche pour atterrissage *via* radar.

Nous souhaitons également permettre aux personnes étrangères aux armées de profiter de nos articles autant que possible. La chose n'est pas forcément aisée, car la suspension du service militaire a augmenté l'étanchéité entre le monde civil et le monde militaire. Ainsi des sketches d'humoristes « grand public » écrits à une époque proche, par exemple *Le Soldat Morales* (2001) de Didier Bénureau ou *Le Colonel* (1989) de Pierre Palmade, auraient aujourd'hui besoin d'explications pour que leur drôlerie soit perçue par le plus grand nombre. Certaines références (grades, matériels, pratiques...) ne sont en effet plus comprises hormis par les proches des deux cent six

mille militaires que comptent les armées³. Nous avons donc fait le choix d'un humour globalement commun ou connu de tous au sein des forces armées, avec des tournures permettant aux civils de saisir le sujet, même s'il leur sera quand même nécessaire d'être un peu au fait de l'actualité et des grands sujets militaires.

Pour ce qui est de la forme et du ton, nous avons opté, dès l'idée de départ en 2008, pour un journal, sur le modèle du Gorafi ou du Duffel Blog, nos comptes sur les réseaux sociaux venant en soutien et en publicité. À notre connaissance, cette forme n'a pas été utilisée dans l'humour militaire français sur Internet, qui privilégie la formule de la communauté Facebook comme Mike Echo (quatre-vingt-sept mille abonnés) ou l'Amicale du vent (dix-huit mille abonnés). Côté anglais, la référence principale est @RAF_Luton sur Twitter (cent vingt-six mille abonnés). Cela nous permet également d'avoir des archives et une présence plus forte dans le temps. L'humour utilisé tente d'englober tous les corps et strates militaires. Rire d'une armée, d'une unité ou d'une fonction particulière, mais toujours en tentant d'être respectueux ; une caractéristique de l'humour pratiqué en public par les militaires ou par ceux qui l'ont été⁴, dans les publications comme dans les échanges et commentaires.

C'est l'histoire d'un caporal et d'un colonel qui rient avec un major

Lors de discussions avec Paul Szoldra, le créateur du Duffel Blog, nous avons échangé sur nos processus de création et nos choix de sujets d'article. Il est apparu que le premier moteur est de rire des frustrations que l'on rencontre dans notre quotidien. Ce sont des éléments communs, qui permettent d'amorcer le lien avec le public. Pour le Duffel Blog, l'un des ressorts qui fonctionnent le mieux, c'est la focalisation sur une personne, ou plutôt sur un personnage rencontré régulièrement tel que, par exemple, l'officier de renseignement, le soldat sur-musclé de la caserne ou le sous-officier « représentant du personnel » comme il en existe aux États-Unis. Bien que nous ayons des équivalents, les tailles plus modestes et moins standardisées des implantations militaires françaises rendent plus difficile cette projection des lecteurs.

3. Effectifs et politique de ressources humaines des forces armées françaises (2015-2020) : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Forces_arm%C3%A9es_fran%C3%A7aises#Effectifs_et_politique_de_ressources_humaines_\(2015-2020\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Forces_arm%C3%A9es_fran%C3%A7aises#Effectifs_et_politique_de_ressources_humaines_(2015-2020))

4. R. Mielcarek, « Les militaires français se lâchent sur les réseaux sociaux, entre memes potaches et soutien confraternel », https://www.lemonde.fr/pixels/article/2022/03/26/entre-memes-potaches-et-soutien-confraternel-quand-les-militaires-francais-se-lachent-sur-les-reseaux-sociaux_6119236_4408996.html

Autre différence : le Duffel Blog s'adresse uniquement aux militaires états-uniens (un million trois cent mille⁵) là où nous désirons garder une ouverture vers le monde civil. De ce fait, nous fondons notre humour principalement sur le « rire avec » plutôt que sur le « rire de ». Nos articles sont plus généraux, visant des entités ou des métiers, le tout dans un cadre français, bien que certains sujets soient communs à l'ensemble des armées du monde. Cette recherche d'un rire inclusif entraîne des écrits que l'on pourrait considérer comme « gentilletons », voire qualifier d'« humour d'officiers » comme l'a fait l'administrateur d'une communauté Facebook, un qualificatif que nous ne pouvons totalement balayer puisque notre audience est en grande partie composée de cadres, militaires ou civils, de chercheurs et de passionnés par le monde de la défense.

Les réseaux sociaux nous offrent la possibilité d'être un peu plus acides, en particulier en réponse à certains messages. La rémanence de ceux-ci sur Twitter ou Mastodon étant de l'ordre de la demi-journée, nous pouvons nous permettre quelques libertés. L'humour commence, comme souvent sur ces réseaux, en réaction à un article ou à une vidéo de presse, parfois à l'assertion d'un utilisateur. Nous pouvons ainsi être plus cinglants ou faire un bon mot qui ne pourrait se décliner dans un article. C'est également une source évidente d'articles, parfois même grâce à des suggestions et propositions de nos lecteurs. Ces deux réseaux sociaux nous permettent aussi de répondre à nos publics de manière plus ou moins sérieuse. En signalant que nous sommes un journal parodique et en prenant soin de ne pas parasiter les comptes de véritables journaux ou institutions.

Mourir, ce n'est pas drôle

Quels que soient les sujets abordés dans la revue *Inflexions*, jamais n'est oubliée la caractéristique du métier des armes : donner ou recevoir la mort. Difficile d'y échapper même dans un numéro consacré à l'humour. Même pour parler de Caporal stratégique. En effet, une fois tous les aspects précédents pris en compte, il existe évidemment des limites que l'on se donne. Rédiger cet article nous a fait prendre conscience que nous devrions plus réfléchir à ces limites et impérativement en mettre afin de rendre plus crédible notre usage de l'humour dans notre métier.

⁵ Forces armées des États-Unis : https://fr.wikipedia.org/wiki/Forces_arm%C3%A9es_des_%C3%89tats-Unis

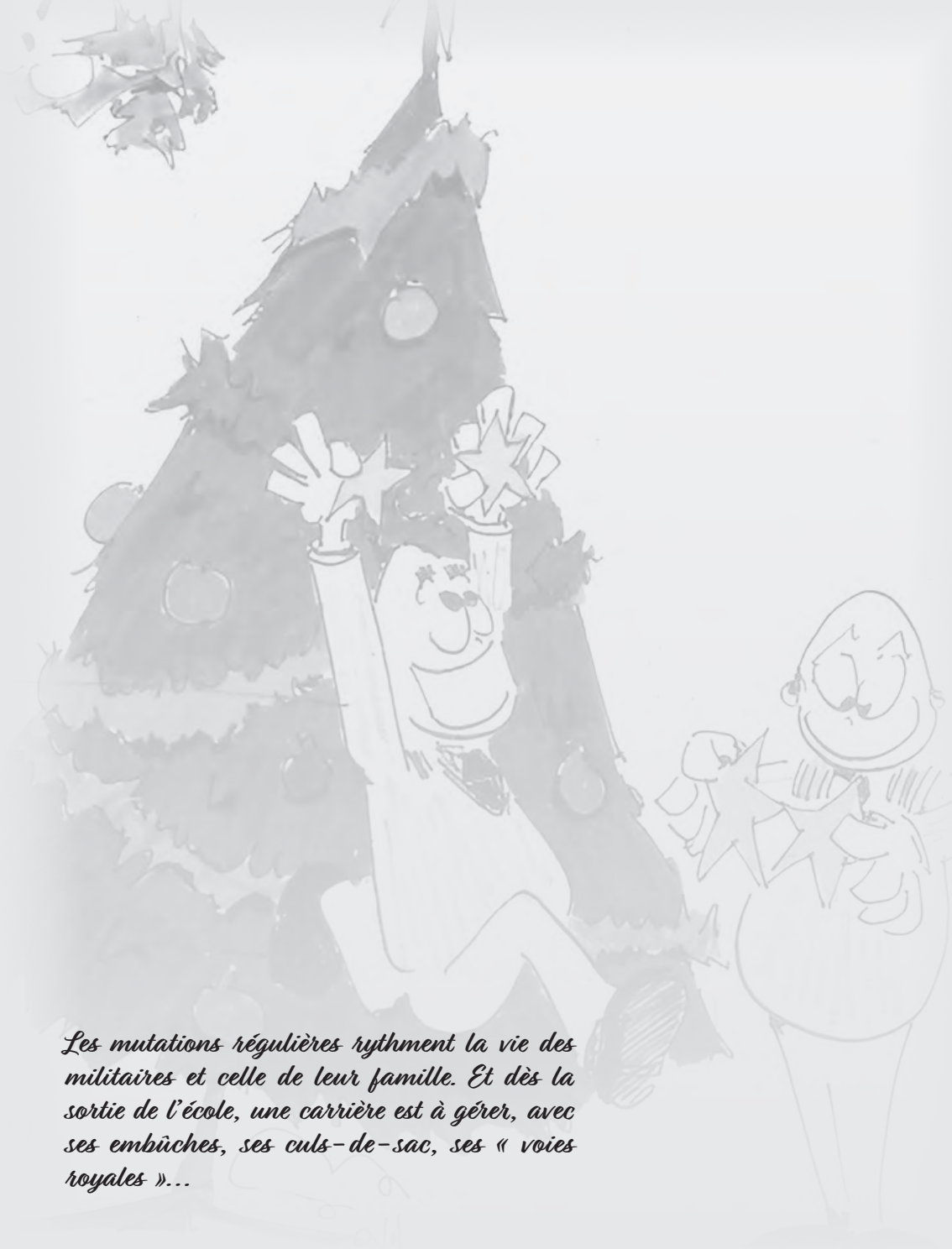
Lorsque Caporal stratégique a été lancé le 4 mars 2022, soit trois semaines après le début de la guerre, la phase d'enlèvement des troupes russes en Ukraine avait déjà commencé à entacher le prestige des héritiers de l'Armée Rouge. Sur les réseaux, nombre de vidéos montrant des blindés russes tirés par des tracteurs ukrainiens ou des troupes russes à l'arrêt faute d'essence suscitaient le rire de tous. Même les impôts ukrainiens participaient à la moquerie en indiquant que tout matériel volé aux Russes ne nécessitait pas de déclaration de patrimoine. Mais derrière ces quelques drôleries se cachent de terribles affrontements et de nombreuses pertes. Il est évident pour nous, familiés du combat et des zones de guerre, que des articles humoristiques seraient inadaptés et irrespectueux envers les troupes engagées et les populations victimes. Ce genre d'humour ne peut être fait que par les personnes sur place, par un rire de désespoir. Cet humour peut passer dans des formats très courts sur Twitter par des comptes comme @Sputnik_Not ou @DarthPutinKGB ; ils sont facilement effaçables et ne nécessitent qu'un trait d'esprit ne restant en mémoire que quelques jours.

« Le rire, c'est la dernière bouée. Celle à laquelle se raccroche encore le prisonnier du camp de la mort qui ne peut s'empêcher de pouffer aux portes de la chambre à gaz parce que son pantalon lui tombe sur les chevilles »⁶, disait Pierre Desproges. Certaines blagues peuvent être faites quand vous êtes sur le terrain ou quand votre pays est touché – les chercheurs travaillant sur les conflits récents ont recensé de nombreuses blagues de la guerre Iran-Irak ou des affrontements en ex-Yougoslavie. Il est en revanche difficile et inapproprié de les faire au chaud depuis chez nous sous la forme de notre journal. Nous rencontrerions une indignation à raison, pas forcément de nos lecteurs habitués à ce qui tourne autour de la guerre, mais du grand public.

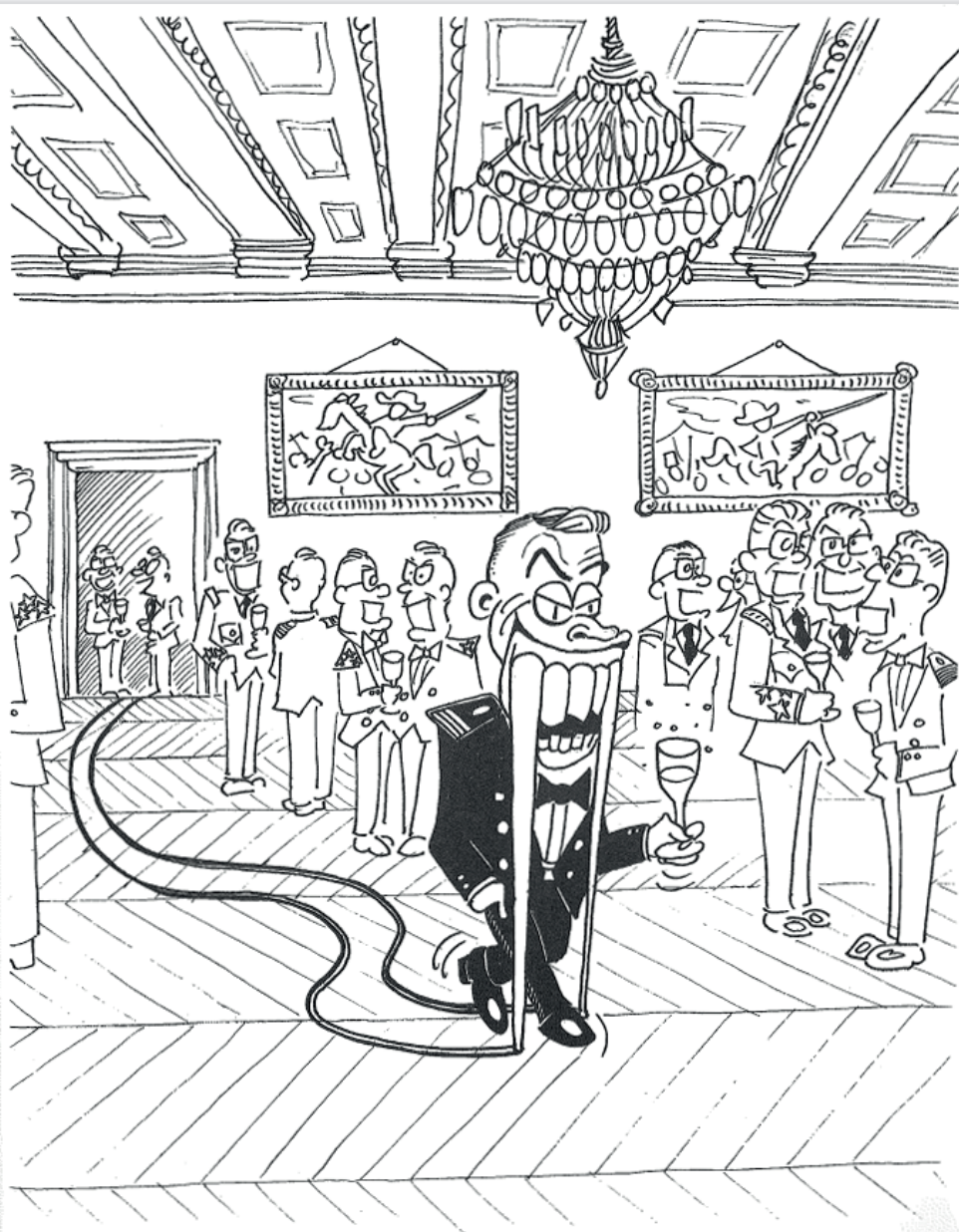
Le jeune journal satirique qu'est Caporal stratégique évoluera très certainement. Au gré des retours, de l'audience, de la charge de travail des auteurs, mais également de l'air du temps, de l'évolution du média « blog » et des réseaux sociaux. Il est surtout à espérer que ces moyens d'expression parodique ne soient pas chassés par les autorités militaires ou politiques et condamnés à une expression dans les seuls cercles plus restreints. ┘

6. P. Desproges, *Des femmes qui tombent*, Paris, Le Seuil, 1985, https://booknode.com/tout_desproges_043799/extraits/15053853

FAIRE CARRIÈRE

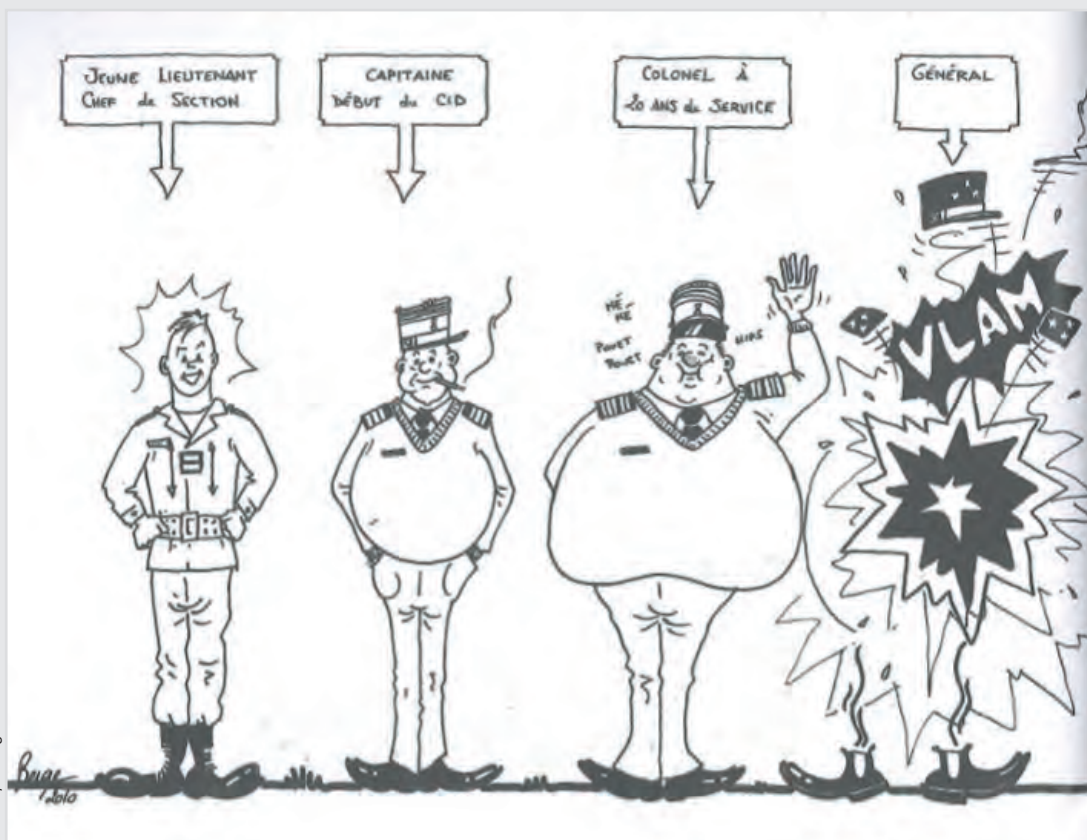


Les mutations régulières rythment la vie des militaires et celle de leur famille. Et dès la sortie de l'école, une carrière est à gérer, avec ses embûches, ses culs-de-sac, ses « voies royales »...



**LES DENTS QUI RAYENT
LE PARQUET....**

Comme dans toutes les professions, il existe sous l'uniforme des arrivistes qui présentent toujours bien, ont les dents longues, et surtout l'art d'attirer l'attention et de faire savoir ce qu'ils veulent.



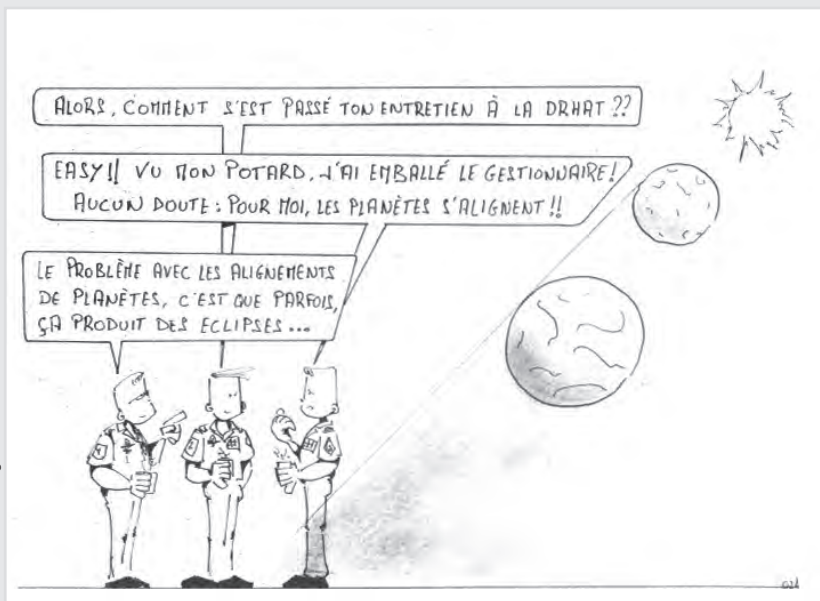
Le lieutenant est fringant, sportif; le capitaine ancien, après avoir préparé le concours de l'École de guerre (autrefois Collège interarmées de défense ou CID) et surtout pratiqué beaucoup moins de sport, a pris de l'embonpoint, embonpoint qui ne fait que s'accroître avec les ans et le poids des responsabilités de plus en plus élevées. Quand on arrive au grade de général, la dynamique est explosive.

Deux élèves officiers, l'un de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et l'un de l'École militaire interarmes (EMIA), observent leur futur parcours professionnel. Au début l'entraide est de rigueur, puis pour chaque niveau de responsabilité marqué par un chiffre et une lettre (conformément à la réglementation), les embûches, les crocs-en-jambe, apparaissent, les itinéraires qui mènent à des « voies de garage » se dévoilent. Ainsi, à gauche, l'officier qui cherche à passer le surplomb est arrêté à une plate forme marquée par le panneau DT qui signifie diplôme technique, c'est-à-dire un diplôme militaire résultat de la transformation d'un diplôme universitaire. Ceci veut dire qu'il n'est pas possible de dépasser le grade de lieutenant-colonel pour le titulaire dudit diplôme. À chaque niveau, on découvre une voie de sortie afin de réduire les effectifs et stimuler la sélection pour arriver à ce qui est présenté comme le Graal pour les officiers : les étoiles de général.

© Olivier d'Astorg



© Olivier d'Astorg



Régulièrement, chaque officier est reçu par son gestionnaire (direction des ressources humaines de l'armée de terre ou DRHAT). Chacun de ces rendez-vous donne lieu à des échanges entre pairs.



Après y avoir été élève, le saint-cyrien peut revenir à Coëtquidan comme cadre. Sur ce dessin, il est reconnaissable à la double boucle circulaire de ceinturon (les élèves en portent une rectangulaire). Il est caché sous un parapluie pour essayer de passer entre les gouttes d'une colère de nature hiérarchique en raison vraisemblablement d'une plaisanterie plus ou moins potache de ses subordonnés.

Devant l'Hôtel du grand commandement de Tours, siège de l'un des commandements subordonnés de la direction des ressources humaines de l'armée de terre (DRHAT), une foule de militaires se presse pour entendre un général annoncer que le plan annuel de mutation (PAM), attendu avec impatience, est diffusable.



AVEC LA LISTE D'APTITUDE QUI TOMBE
EN DÉCEMBRE, IL Y A PLUS DE BOULES
QUE D'ÉTOILES AU PIED DU SAPIN !



Chaque mois de décembre sont publiés officiellement les tableaux d'avancement pour l'année suivante. De façon plus confidentielle, une liste d'aptitude au grade de général est établie. Peu de promus, de nombreux déçus.



À l'occasion de chaque cérémonie où ils portent les armes, en particulier le défilé du 14 juillet, les militaires arborent leurs décorations grandeur nature, les « pendantes ». Chacun essaie de se valoriser en affichant un « placard » impressionnant. Les « chasseurs de décorations » (commémoratives...) ont l'art de repérer celles dont ils ne sont pas détenteurs, surtout sur la poitrine de ceux qui semblent ne pas être de grands guerriers.

À la fin des années 2000, un vaste plan de déflation des sous-officiers et des officiers anciens a été mis en place dans l'armée de terre. Les incitations au départ étaient accompagnées de l'attribution d'un pécule. Un officier de la direction des ressources humaines (DRHAT), représenté en « crâne d'œuf », demande à un colonel des troupes de marine s'il est disposé à quitter l'uniforme. Or les troupes de marine ont la réputation d'avoir par culture l'esprit tourné vers les problèmes liés au sexe...

© Olivier d'Astorg



Bien entendu, après la déflation est arrivé le besoin de conserver les effectifs au point qu'il a fallu trouver des solutions pour retenir les engagés volontaires en fin de contrat. D'où les promesses liées à la notation et au remboursement de la prime de départ.

© Olivier d'Astorg

Les membres des promotions saint-cyriennes ont l'habitude de se réunir pour des anniversaires, comme, par exemple, les vingt ans de leur sortie d'école. Chacun vient avec une tenue portant la marque de sa carrière. Un rassemblement hétéroclite.

© Olivier d'Astorg

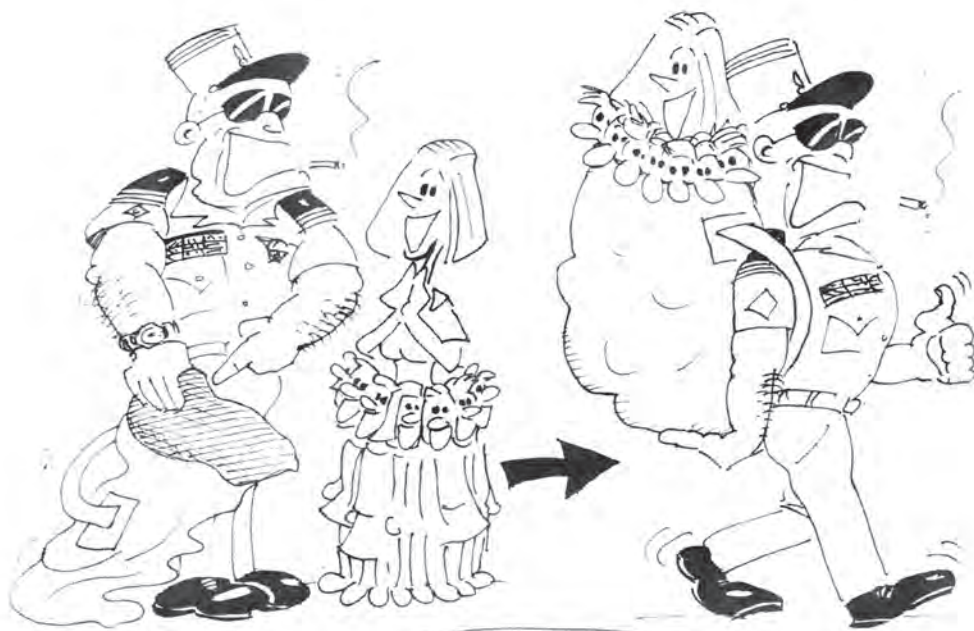


© Olivier d'Astorg

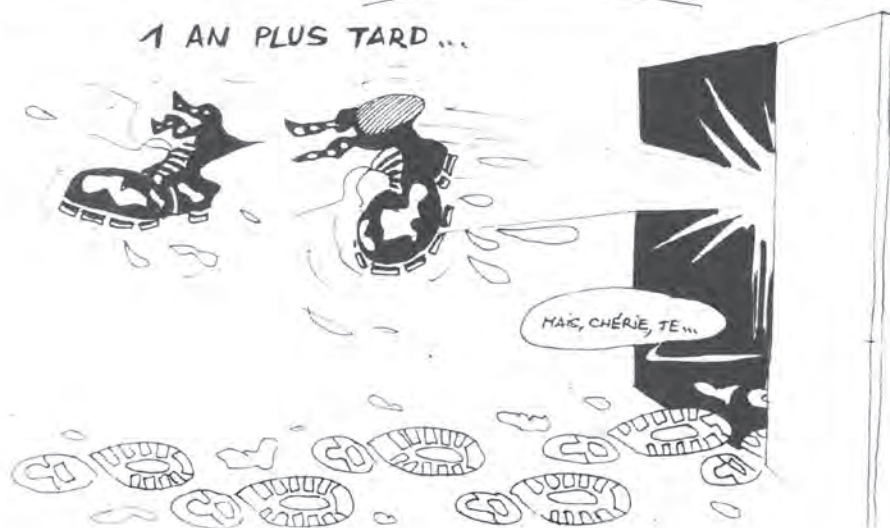


À chaque âge, une tenue qui correspond à son emploi.

LA MUTATION



1 AN PLUS TARD ...



Les mutations du militaire rythment la vie de sa famille : tous les deux ou trois ans pour les officiers. Les activités à caractère opérationnel s'intercalent entre, obligeant les familles à vivre fréquemment sans l'un des membres de la cellule parentale. La réadaptation à la vie commune après un an d'absence n'est pas facile.

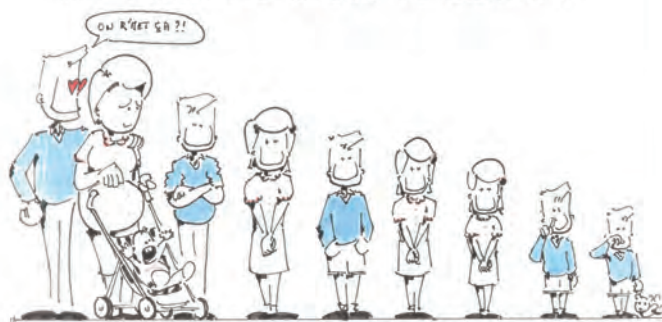
IL NE FAUT PAS CONFONDRE :

LA BOURSE AUX EMPLOIS DES COLONELS ...



Les officiers sont réputés pour avoir des familles nombreuses, dont les enfants sont caricaturés avec des habits identiques qui passent de l'un à l'autre.

...ET L'EMPLOI DES BOURSES DU COLONEL .



Les enfants aiment bien détourner les éléments d'uniforme de leurs parents. Ici le fils d'un ancien capitaine encadrant les élèves officiers de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr a trouvé de quoi faire l'admiration de ses copains de jeux.



MARDI GRAS A CÔTÉQUIDAN ...



Les femmes d'officiers sont réputées se retrouver en clubs dits « artistiques ». Elles utilisent entre elles le vocabulaire de leur mari. La « peau de souris » était un ensemble de sous-vêtements molletonnés de couleur verdâtre, d'une douceur relative, permettant d'endurer, paraît-il, un froid humide lors des exercices sur le terrain. Il est d'usage que les jeunes élèves officiers arrivant à Saint-Cyr n'aient pas le droit de prononcer l'appellation « grand uniforme » devant leurs anciens avant que le casoar ne leur soit remis. Mais il faut parfois en parler ; l'expression « pyjama expérimental » répond à ce besoin.



Parfois les épouses, ou les candidates aux épousailles avec des saint-cyriens, savent mieux déchiffrer les attributs de grade des uniformes que certains militaires eux-mêmes. Ici la question porte sur la combinaison des contre-épaulettes plates, avec des épaulettes à franges souples, ou des épaulettes à franges rigides qui indique chaque grade comme sous la III^e République.



BERTRAND RACT-MADOUX

HUMOUR ET COMMANDEMENT

C'est un amusant défi que d'écrire quelques lignes sur l'humour et le commandement... Il me semble qu'il faut néanmoins éviter deux pièges d'égale prétention : laisser penser que l'on estime avoir le sens de l'humour et se prévaloir d'une grande aptitude au commandement ! Le lecteur jugera, mais pour ma part j'ai accepté ce défi sans hésiter en tenant compte du fait que la joie de vivre a été mon compagnon de route durant les quarante-cinq années passées sous l'uniforme.

Pour essayer de me sortir de ce mauvais pas, je vous propose d'évoquer ce qui est de nature atavique, en un mot l'héritage reçu à travers de mon éducation propre. Tout naturellement nous pourrions évoquer ensuite les principes que nous cherchons à inculquer à nos jeunes camarades pour les aider à servir heureux dans notre armée, en partageant avec eux les fruits de l'expérience. Enfin, nous pourrions gloser un peu sur les armes de l'humour dans le monde militaire, parmi lesquelles la caricature occupe une place de choix, et qui sont stockées dans une armurerie sans limites contenant les maximes et les bons mots hérités de nos anciens.



Tombé dedans étant petit...

Connue pour être appliquée au brave Obélix, privé de ce fait de potion magique sa vie durant, la formule « tombé dedans étant petit » a pourtant fait mon bonheur dans la mesure où la connaissance d'une institution dès le plus jeune âge a sans doute forgé une certaine aisance pour la suite. Né à Saumur d'un père cavalier, j'aurais pu choisir de m'écarter de ce qui allait pourtant devenir ma destinée... Mais voilà, quand âgé de dix ans je voyais passer des engins blindés de reconnaissance (EBR) dans les rues de cette bonne ville, j'ai compris qu'en passant par Saint-Cyr j'aurais peut-être la joie de commander à mon tour un peloton de ces véhicules ; ce qui arriva douze ans plus tard au fin fond de l'Alsace dans un régiment de hussards à nul autre pareil (le 8^e), où l'humour était cultivé de longue date.

N'ayant nullement honte de cette vocation somme toute assez puérile, j'ai toujours lutté contre une tendance déplaisante consistant à vouloir cataloguer nos jeunes officiers en fonction de leurs origines, de leurs lieux de formation initiale, avec l'idée sous-jacente

d'imposer un modèle aseptisé – l'un des gouvernements sous lesquels il m'est arrivé de servir mon pays avait l'obsession de lutter contre le recrutement soi-disant endogène des armées ; quelle ne fut pas sa déception de constater qu'à peine un quart d'une promotion de saint-cyriens avait un parent militaire ou fonctionnaire... En réalité, notre armée, dont la diversité est égale à celle de notre pays, bénéficie d'une force exceptionnelle qui est celle d'être une école de formation permanente, au sein de laquelle tout ce qui est bien et profitable à la cohésion et à la discipline est appris, et tout ce qui leur est contraire, écarté.

Arrivé à l'âge d'homme, vous me permettrez peut-être d'évoquer le souvenir de feu mon père qui, bien que souvent absent du fait de son état d'officier, a essayé de m'inculquer, sans en avoir l'air, quelques principes élémentaires pour vivre heureux au sein de l'institution militaire. Doté d'un humour parfois mordant, il m'a semblé avoir mis ces principes en pratique sa vie durant.

Le premier de ces principes est que l'« on doit prendre sa mission au sérieux... mais ne jamais se prendre au sérieux ». Il est bien sûr fondamental, mais pas si facile à mettre en œuvre. Cela permet pourtant de mieux voir les autres, de mieux entendre ses subordonnés et donc de tirer le meilleur de la ressource humaine qui nous est confiée. Cela aide aussi à rester jeune et à garder le sourire. Bien sûr, c'est un combat de tous les instants, car notre nature propre nous pousse à avoir une plus haute idée de nous-mêmes à chaque nouveau galon... sans parler des étoiles !

Le deuxième de ces principes est qu'« il faut savoir goûter aux joies de l'instant présent et ne pas avoir en tête constamment ce que l'avenir pourrait nous réserver de mieux », surtout s'il s'agit de promotion, d'argent ou de décorations, ces trois sujets ne devant d'ailleurs, d'après mon vieux père, jamais être abordés dans une conversation entre gens de qualité ou au sein d'une popote. Il n'est donc en rien surprenant que les militaires entre eux parlent souvent de jolies filles ou de football !

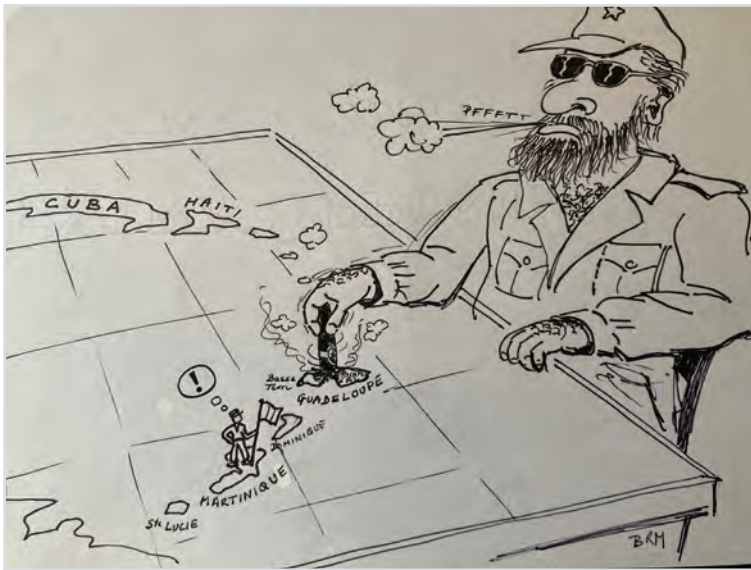
Le troisième et dernier principe est que l'« on peut peut-être avoir peur de l'ennemi, mais [qu']il est indigne d'avoir peur de ses chefs ». C'est là recette remarquable pour vivre heureux dans un système hiérarchique. C'est simple et efficace, mais parfois difficile. On prête à Mac Mahon la phrase suivante : « Les officiers français sont des couards, sauf sur les champs de bataille. » C'était sans doute finement observé, car il est vrai que le courage ne va pas de soi dans les « couloirs à moquette » du pouvoir face à un chef colérique ou à un ministre contrarié.

Éclairer nos jeunes camarades

Comme nous venons de l'évoquer, nous savons bien que certains chefs essaient d'asseoir, ou plutôt croient asseoir, leur autorité sur la terreur... Il faut absolument enseigner à nos jeunes qu'il est indigne d'avoir peur de son chef et leur faire comprendre qu'entre officiers on se parle d'égal à égal, certains étant simplement plus anciens que les autres... Ce n'est donc pas toujours de la « faute du chef » ; le subordonné doit aussi savoir résister, dire non quand c'est non et ne jamais se laisser piétiner. On en sort toujours gagnant, car les chefs brutaux ont souvent eu peur de leurs propres chefs. Ils cèdent d'ailleurs (presque) toujours quand on leur résiste. Un camarade m'a dit un jour : « Quand tu vas dans le bureau du chef pour te faire engueuler, imagine-le tout nu, ça ira mieux... » Ça fonctionne aussi, même si c'est un peu trivial.



Le précepte *Oderint dum metuant* (« qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent »), rapporté par Cicéron, traduit le fait que depuis l'Antiquité un comportement tyrannique peut tenter tout chef en mal d'autorité. Nous qui pratiquons « l'autre plus vieux métier du monde » savons que c'est là faire fausse route. En tout cas avec le soldat français. Il en allait peut-être ainsi avec le soldat romain ou le soldat prussien... mais je déconseille pour ma part fortement de se tromper de soldat. On dit aussi que le soldat français peut être le meilleur du monde quand il a compris sa mission, qu'on lui laisse assez d'initiative dans l'exécution de celle-ci et qu'il est traité avec justice. Nous savons combien cela est vrai, car cela génère adhésion et discipline. Mais alors, n'y aurait-il pas de place pour l'humour ?



De l'usage de l'humour dans le commandement

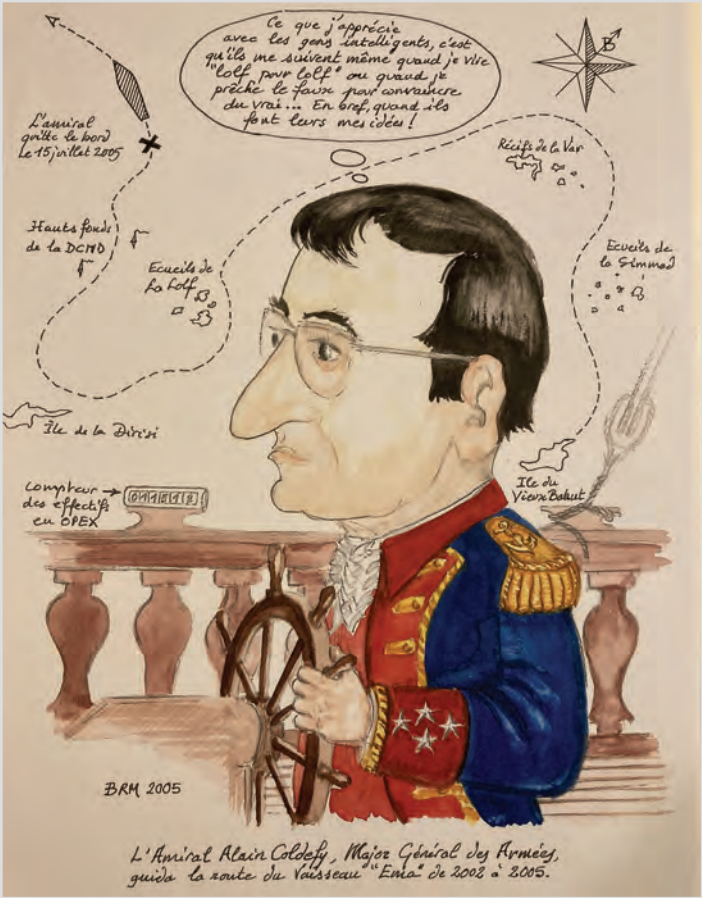
Loin de moi l'idée que l'on peut en tout moment de la vie militaire ne pas prendre les choses au sérieux, manquer d'ambition ou se comporter en subordonné insolent. En réalité, je pense qu'il s'agit plutôt d'une disposition d'esprit poussant à voir les choses avec optimisme, avec le sourire... et l'envie de faire partager à ses hommes la fierté et la joie d'être militaire. Quand tout va mal, quand tous les regards se tournent vers le chef, bien souvent un sourire ou un bon mot suffit à redonner le moral à chacun.

Le commandement en est conscient, qui a laissé ajouter aux règlements habituels, par la voix des anciens, une multitude de maximes traditionnelles : « Un chef triste est un triste chef » ou « Tel chef, telle troupe » par exemple. Cette prolifération de proverbes, de jeux de mots est souvent le résultat des longs moments d'attente, voire d'inaction, dans lesquels le métier militaire nous confine. Ces temps laissés libres aux cogitations de chacun sont bien sûr propices aux trouvailles les plus humoristiques. Nos camarades marins, qui s'y connaissent en matière de longues périodes d'attente, sont *de facto* devenus les rois de la contrepèterie, notamment avec les noms de leurs chefs. L'amiral Thierry d'Argenlieu l'apprit à ses dépens en étant rebaptisé « Tient lieu d'argenterie ».

La pratique de l'humour est un art subtil qui nécessite d'un côté vivacité et à-propos, de l'autre mesure et sens de l'homme. Vis-à-vis du chef, l'excès rejoint facilement l'insolence avec son cortège de désagréments... Un chef blessé est comme un sanglier : il peut rapidement se montrer dangereux ! Mais une note d'humour déplacée vis-à-vis d'un subordonné peut générer des conséquences tout aussi désastreuses en entamant durablement le respect dont jouissait le chef et donc son autorité.

En réalité, pour m'être de temps à autre laissé aller à quelques traits d'humour et, surtout, à quelques caricatures, je pense pouvoir faire partager mon point de vue en la matière. J'ai toujours évité de brocarder (ou crobarde) un subordonné, que ce soit par le dessin ou au travers d'un jeu de mots. Il y a deux raisons à cela. La première est que le respect et l'estime dus à ses hommes interdisent de tirer parti d'une éventuelle faiblesse ou vulnérabilité pour mettre les rieurs de son côté, au risque de les vexer gravement. La seconde est tout simplement que lorsque l'on a charge d'âmes et que l'on est en situation de commandement, on a mille autres choses plus importantes à faire que de dessiner ou d'imaginer des contrepèteries.

Chacun comprendra aisément pourquoi les périodes en école, des classes préparatoires au Centre des hautes études militaires (CHEM), en passant par Saint-Cyr et toutes les autres, ainsi que les séjours en état-major comme rédacteur, sont en revanche très propices au développement de « l'humour militaire ». La plupart des dessins joints à cet article ont visé à taquiner gentiment des chefs dans ces situations ou à amuser des camarades à la peine. Les dessins au stylo sont des expressions prises sur le vif, tandis que les caricatures plus élaborées, souvent relevées à l'aquarelle, sont données au sujet en guise de souvenir. En effet, la caricature étant, avant tout, une marque d'attention de la part du dessinateur, elle est en général appréciée et conservée par celui qui en est le sujet. Certains s'y reconnaîtront peut-être...





En conclusion, je voudrais dire combien notre métier militaire peut être le plus beau du monde, même quand le danger rôde, mais qu'il peut aussi facilement devenir « un métier de con » par l'action d'un chef brutal, méfiant ou indélicat. C'est heureusement l'exception, car de nos jours les chefs, dans leur sagesse, cherchent à détecter au plus tôt les officiers au potentiel prometteur mais dotés d'un caractère ombrageux et donc susceptibles de dévier progressivement vers ce travers... J'ai l'intime conviction que l'humour a toute sa place dans la vie militaire, car il est le complément nécessaire à un commandement humain, juste, rigoureux et efficace, qui est celui pratiqué dans l'armée française. ┘





FIONA BURLOT

MESSIEURS LES ANGLAIS, RIEZ LES PREMIERS !

« Il n'y a rien de démodé dans des qualités comme l'autodiscipline, le pragmatisme, la générosité, la compassion, la décence et l'humour dans l'adversité »¹, expliquait le chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT) britannique à ses troupes lors d'un discours prononcé à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la libération de l'Europe. Si cette référence à l'humour n'est pas une surprise, le fait qu'elle soit faite officiellement par une importante autorité militaire l'est plus – je n'ai jamais constaté cela en France. Bien sûr la réputation, réelle ou fantasmée, du sens de l'humour britannique n'est plus à faire, mais est-ce plus qu'un simple stéréotype ? Déjà en 2018, dans son discours de clôture de la conférence du Royal United Services Institute (RUSI), le général Sir Mark Carleton-Smith, nouvellement nommé CEMAT, disait accorder « une grande importance à [...] un code du commandement qui met en avant l'irrépressible sens de l'humour du soldat britannique ». Commandement et humour seraient donc associés. Est-ce un effet d'annonce ou existe-t-il une réalité qui fait du sens de l'humour un atout militaire ?

Le sujet, s'il peut prêter à sourire, est plus sérieux qu'il n'y paraît. Tout ce qui est de nature à augmenter ou à nourrir la force morale d'une armée doit être pris en considération, et ce d'autant plus dans un contexte de retour d'affrontements entre puissances. Si nos anciens ont écrit avec autant d'humour dans les journaux de tranchées lors de la Première Guerre mondiale, c'est bien que l'humour fait partie des capacités nécessaires pour faire face à la « haute intensité ». Puisque les Britanniques semblent aux avant-postes, regardons ce qu'il se passe de l'autre côté de la Manche.



So british !

Mais de quoi parlons-nous ? Définir l'humour est la première des difficultés. Il est en effet impossible de lui « donner [...] une définition satisfaisante »². Cela dépend des disciplines (psychologie,

1. M. Carleton-Smith, "The New Front Line", *Soldier Magazine of the British Army*, mai 2020, pp. 7-12.

2. R. Escarpit, *L'Humour*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1987, p. 6.

sociologie...), des époques, des cultures... À quoi donc se raccrocher pour le comprendre ? Aux théories qui expliquent à la fois ses ressorts et son utilité.

La première de ces théories est celle de la supériorité. Généralement attribuée à Platon, Aristote et Hobbes, elle se comprend de deux façons : supériorité vis-à-vis des autres, dont on se moque, ou supériorité vis-à-vis de soi-même, l'autodérision. Les Britanniques n'hésitent pas à brocarder leurs adversaires, voire une armée alliée ; ils les rendent ainsi accessibles et se donnent confiance en se plaçant « au-dessus » : l'ennemi n'est plus invincible. L'autodérision fonctionne un peu différemment. Il s'agit d'une tactique de survie : si on ne vaut rien, on ne vaut peut-être même pas la peine d'être tué³.

La deuxième théorie est celle de l'incongruité, principalement développée par Kant et Schopenhauer. Kant décrit le rire comme « un affect qui résulte du soudain anéantissement de la tension d'une attente »⁴. Cette idée de décalage est l'une des explications les plus importantes de l'humour : il permet une transgression symbolique de règles trop contraignantes – et à l'armée on s'y connaît en règles contraignantes... C'est un humour de réaction face à des situations inintelligibles. Il n'est pas étonnant que les soldats soient aguerris dans ce domaine, car la guerre est le royaume de l'incongruité ; rien de ce qu'il s'y passe n'est normal ou acceptable.

Enfin, la dernière théorie est celle du soulagement, associée à Freud : la réaction physique du rire apaise les tensions. C'est d'elle que vient l'idée que l'humour permet de supporter des situations stressantes.

Après les théories, parlons maintenant du style. Par quoi se caractérise le sens de l'humour des Britanniques ? La première caractéristique est la fierté qu'ils retirent de sa pratique. Si évidemment personne ne s'estime dépourvu de sens de l'humour, eux le mettent en avant comme faisant partie de leur identité⁵. Ils revendiquent une sorte de droit de propriété, car ils sont les premiers à l'avoir nommé⁶. Son originalité réside donc dans la valeur qu'ils lui accordent⁷. Cette fierté entre dans le cadre de la théorie de la supériorité. « En tant que race, les Britanniques ont une particularité qui les range à part du reste du monde : leur extraordinaire sens de l'humour ; leur capacité à se moquer des autres⁸. »

3. T. Eagleton, *Humour*, Padstow, Yale University Press, 2019, p. 60.

4. E. Kant, *Critique de la faculté de juger* [1790], Paris, Gallimard, 1985, p. 292.

5. K. Fox, *Watching the English*, London, Hodder and Stoughton, 2004, p. 25.

6. L. Cazamian, *The Development of English Humor*, New York, Macmillan Company, 1930, p. 8.

7. K. Fox, *op. cit.*, p. 25.

8. R. Alexander, "British Comedy and Humour: Social and Cultural Background", *AAA: Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik* 9, n° 1, 1984, p. 74.

Une supériorité qui se retrouve également dans un mot anglais qui décrit spécifiquement l'humour britannique : *wit*. Il s'agit d'un terme d'origine saxonne, qui signifiait initialement « sagesse »⁹. Cela pourrait être traduit aujourd'hui par « avoir de l'esprit ». Il désigne un sens de l'humour supérieur aux autres : « *Wit* est la comédie du savoir, l'humour de l'ignorance¹⁰. »

Les Britanniques manient également l'autodérision. Cela ne signifie pas qu'ils soient plus modestes que les autres, mais ils accordent de l'importance à cette vertu et l'autodérision permet de donner une « apparence de modestie »¹¹. Enfin, ils utilisent l'humour pour dépasser les limites que peut imposer leur pudeur. De manière générale, l'ironie constitue la manifestation de la théorie de la supériorité outre-Manche.

Mais leur arme fatale est le sous-entendu, parfaite synthèse de l'ensemble des théories précédemment exposées. C'est tout d'abord une forme de supériorité qui demande une certaine maîtrise ; le pratiquer n'est pas à la portée de tout le monde. « C'est de l'humour, mais une forme restreinte, raffinée, subtile¹². » Le sous-entendu inclut autant qu'il exclut ; il inclut ceux qui le comprennent, il exclut ceux qui n'ont pas les codes. Mais c'est également de l'incongruité : il crée un décalage entre un événement important et la façon dont il est rapporté, avec distance et une feinte indifférence. Nous sommes dans le royaume des Monty Python. Ainsi, dans *Le Sens de la vie*, un soldat se montre particulièrement flegmatique après que sa jambe a été déchiquetée par un tigre. Cette scène serait inspirée d'un fait historique : durant la bataille de Waterloo, le comte d'Uxbridge, amputé d'une jambe après avoir été blessé par un boulet de canon, aurait dit au duc de Wellington : « Par Dieu, sir, j'ai perdu ma jambe ! » Ce à quoi le duc aurait répondu : « Par Dieu, sir, il semble bien¹³. » Enfin, le sous-entendu, c'est aussi le soulagement. C'est ce qui permet de mettre à distance un événement traumatique en réduisant son importance par le récit que l'on en fait.

9. A. Guy L'Estrange, *History of English Humour: with an Introduction upon Ancient Humour*, London, Hurst and Blackett, 1878, p. 343.

10. *Ibid.*, p. 344.

11. K. Fox, *op. cit.*, pp. 27-28.

12. *Ibid.*, p. 27.

13. J. Kennaway, "Military Surgery as National Romance: the Memory of British Heroic Fortitude at Waterloo", *War & Society* 39, n° 2, mai 2020, p. 89.

« L'humour du soldat fait autant partie de son équipement que son fusil »¹⁴

L'humour semble donc bien armer les Britanniques. Mais quel usage les soldats font-ils de cette arme ? Si le fusil sert à dissuader, à blesser, à tuer, l'humour permet de mieux supporter la pression hiérarchique tout en renforçant la cohésion.

La société britannique, avec son système de classes, est historiquement hiérarchisée. Cela donne un avantage aux militaires qui ont l'habitude, dans leur vie quotidienne, de se moquer de ce système pour mieux le supporter. Au sein des armées, la hiérarchie est également ce qui garantit la discipline et l'obéissance. Mais c'est autant une force qu'une faiblesse. Une force, car c'est un gage d'efficacité ; une faiblesse, car cela crée naturellement de la résistance. Cette résistance à l'autorité n'est pas propre aux armées, mais à toute organisation contraignante – ce phénomène a d'ailleurs été plus particulièrement analysé dans le cadre d'organisations industrielles¹⁵.

Plus concrètement, les soldats abandonnent volontairement une partie de leur liberté individuelle au profit du chef et du groupe, et cette « soumission volontaire » doit être compensée. C'est là que l'humour intervient en se présentant comme une sorte de défi envers la hiérarchie, mais sous une forme acceptable. Il peut donc être considéré comme une « forme de résistance "productive" »¹⁶. Il est d'ailleurs enseigné dès la formation initiale. Richard Godfrey l'évoque à propos de la formation des officiers à Sandhurst en parlant d'un « désordre ordonné »¹⁷. L'humour, dans ce cas, est un message, pas une remise en cause. C'est également un mode de communication alternatif pour les subordonnés. Cela supprime, en partie, une certaine inhibition face à la figure d'autorité. Cela contribue à créer un état d'esprit agile, mieux préparé à ce que les Britanniques et les Américains appellent *mission command*. En France, cela fait référence à la capacité à déléguer pour les chefs et à prendre des initiatives pour les subordonnés. Cet état d'esprit, qu'il convient de créer, est décrit par le chef d'état-major des armées américaines comme une « désobéissance disciplinée »¹⁸. La société britannique, très hiérarchisée, serait un terrain d'entraînement favorable pour mieux supporter les environnements contraignants.

14. R. McGowan et J. Hands, *Try not to laugh, Sergeant Major*, Falmouth, Futura Publications non-fiction, 1984, p. 7.

15. P. Edwards, D. Collinson et G. Della Rocca, "Workplace Resistance in Western Europe: A Preliminary Overview and a Research Agenda", *European Journal of Industrial Relations* 1, n° 3, novembre 1995.

16. R. Godfrey, "Soldiering on: Exploring the Role of Humour as a Disciplinary Technology in the Military", *Organization* 23, n° 2, 2016, p. 170.

17. *Ibid.*, p. 171.

18. T. C. Lopez, "Future Warfare Requires "Disciplined Disobedience", Army Chief says", *US Army Website*, 5 mai 2017 (consulté le 13 mai 2021).

L'humour est également l'un des ciments de la cohésion. D'abord, parce qu'il aide à supporter les autres. Surprenant ? On imagine les militaires soudés par une camaraderie construite par la rigueur des entraînements et des opérations, et animés des mêmes idéaux. Mais avant d'en arriver là, il faut commencer par s'entendre. Et cette entente est rendue d'autant plus compliquée que l'on peut considérer les armées comme une « institution totalitaire » (*total institution*)¹⁹ : il s'agit d'un « lieu de résidence ou de travail, où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées »²⁰. Concrètement, dans un tel environnement, les relations sont forcées et l'intimité réduite. L'humour constitue l'un des moyens permettant de désamorcer les situations embarrassantes.

Ce phénomène est relativement proche de celui observé par l'anthropologue Alfred Reginald Radcliffe-Brown au sein de tribus africaines et décrit comme des « relations à plaisanterie »²¹. Il s'agit d'« une relation entre deux personnes dans laquelle l'une des deux est par coutume autorisée, voire obligée, de taquiner ou de se moquer de l'autre, qui, en retour, ne doit pas s'en offusquer »²². C'est de l'« irrespect autorisé »²³.

Cela peut être surprenant pour toute personne extérieure au groupe. La limite entre plaisanterie et offense est toujours floue, mais l'existence de ces « blagues » est généralement le signe d'une bonne cohésion au sein d'une unité. Une fois encore, les Britanniques ont un temps d'avance puisque l'« humour est [leur] mode de fonctionnement standard pour gérer toutes les situations inconfortables ou gênantes »²⁴.

Au-delà de la gestion de la promiscuité, l'humour est aussi créateur de normes dès l'engagement, un rituel qui permet de se situer. On apprend les codes, on prend conscience de son appartenance à un groupe en regardant de qui l'on se moque. Par exemple, la compétition entre les armes de mêlées se fait également par ce biais ; les soldats du RAF Regiment sont ainsi l'une des cibles favorites de

19. Concept développé par Erving Goffman dans *Asiles* (1961).

20. E. Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 41.

21. A. R. Radcliffe-Brown, "On Joking Relationships", *Africa. Journal of the International African Institute* 13, n° 3, juillet 1940, p. 195.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. K. Fox, *op. cit.*, p. 122.

leurs camarades parachutistes. Un humour de supériorité : on se définit par exclusion de celui dont on se moque. Et cet humour participe à l'esprit de corps et à la confiance en soi, en l'occurrence la confiance dans le groupe auquel on appartient. Une confiance indispensable au combat.

« L'humour noir est la politesse du désespoir »²⁵

Et au combat ? Les limites de l'humour résident-elles là ? C'est tout le contraire. La guerre est à la fois un terreau fertile (théorie de l'incongruité) et le moment où l'humour est le plus nécessaire (théorie du soulagement). Dans *Anatomie du courage*, Lord Moran écrit : « Seul l'humour aidait. L'humour qui se moque de la vie et de notre propre fragilité. L'humour qui marque tout du sceau du ridicule et qui réduit à rien la dernière des choses, la mort²⁶. » L'humour agit comme un bouclier qui met à distance l'expérience traumatique et permet donc de la dépasser, au moins dans un premier temps. La mort devient comique, triviale ; on peut donc la côtoyer sans que sa présence permanente paralyse.

Le sens de l'humour peut aussi littéralement sauver la vie. Ainsi, pendant la Première Guerre mondiale, il a été reconnu que, pour les missions dangereuses, les chefs britanniques « ne choisissaient pas quelqu'un qui jouait un rôle important au sein de l'unité. Et l'importance n'était pas nécessairement liée aux qualités militaires ; cela pouvait être l'humour »²⁷. Le soldat qui détendait l'atmosphère était aussi important pour la capacité opérationnelle de l'unité que celui qui savait bien tirer, et les chefs, à l'époque, ne prenaient pas le risque de perdre de tels soldats.

Au combat, l'humour est aussi une forme de courage. Mais pas une version romantique. Pas le courage du héros qui brave tous les dangers, mais plutôt le stoïcisme qui permet de tenir son rang alors que l'instinct commande de fuir. En ce sens, l'humour est un bouclier mais aussi un masque. Un masque qui cache la peur, la transforme en jeux de mots, en blagues absurdes qui permettent de tenir. Ainsi « le soldat citoyen britannique moyen était parfaitement ordinaire, mais sa force d'endurance stoïque et sa capacité à afficher

²⁵. A. Chavée, in P. Moran et B. Gendrel, « L'humour noir », *Fabula*, mai 2007.

²⁶. J. Moran, *The Anatomy of Courage: The Classic WW1 Study of the Psychological Effects of War*, London, Constable, 2007, édition Kindle p. 152.

²⁷. Entretien avec le capitaine Tanya Concannon et le caporal-chef Lee Welsh, 6 février 2022, par A. Robertshaw, "Irrepressible Chirpy Cockney Chappies? Humour as an Aid to survival", *Journal of European Studies*, n° xxxi, 2011, p. 281.

un air de détachement amusé au milieu de la violence chaotique du front étaient tout bonnement héroïques »²⁸.

Son adéquation à la guerre est probablement l'aspect le plus intéressant de l'humour britannique. Lors de la guerre des Malouines, des journalistes n'ont pas hésité à écrire qu'« une chose ressortait : si l'armée de Napoléon marchait grâce à son estomac, la Task Force de Maggie Thatcher crapahutait [...] grâce à son sens de l'humour »²⁹. Le trait le plus caractéristique, et probablement le plus utile de l'humour britannique, est le sous-entendu. Plus haut dans cet article, l'exemple pris pour l'évoquer est celui des Monty Python et du comte d'Uxbridge qui perd une jambe lors de la bataille de Waterloo. Il faut croire que les Britanniques ont un code de conduite pour cette situation : dans la série *Bluestone 42*, qui met en scène une unité de démineurs en Afghanistan, quand un soldat perd une jambe lors d'une intervention, ses camarades lui font parvenir à l'hôpital un paquet d'oursons en gélatine auxquels ils ont au préalable enlevé une jambe³⁰. La même chose s'est produite lors d'une visite du colonel Stuart Tootal, commandant le 3 PARA en Afghanistan, à l'un de ses soldats blessés. Il écrit : « Je savais que c'était une question stupide quand je lui ai demandé comment il allait. "Je vais bien, mon colonel ; c'est la première fois je n'ai plus de jambes pendant cette opération depuis que vous avez interdit l'alcool !" Andy avait dix-neuf ans et venait de se faire amputer au-dessus du genou de la jambe gauche³¹. » Leçon de courage, capacité d'encaisse, l'humour est plus sérieux qu'il n'y paraît.

Si l'humour peut permettre de supporter immédiatement un événement traumatique, il reste une arme à double tranchant. En effet, « [il] est souvent utilisé à la fois pour supporter et pour cacher un syndrome de stress post-traumatique »³². Le masque qui permet de renvoyer une image de courage, de cacher ses émotions devient alors prison. Il est impossible de le retirer. Pour un chef, trop d'humour peut être un signal d'alarme. La manifestation d'un malaise, une façon de communiquer ses difficultés sans avoir l'air faible. C'est d'autant plus vrai dans le monde militaire où les émotions peuvent être considérées comme une marque de faiblesse. Cela est particulièrement vrai pour les Britanniques qui ont pour habitude de cacher leurs émotions derrière l'ironie.

28. E. Madigan, "Sticking to a Hateful Task": Resilience, Humour and British Understandings of Combatant Courage, 1914-1918", *War in History* 20, n° 1, 2013, p. 93.

29. R. McGowan et J. Hands, *Don't cry for me, Sergeant-Major*, Falmouth, Futura Publications non-fiction, 1983, p. 10.

30. Il s'agit d'une histoire vécue racontée par des soldats aux scénaristes de la série.

31. S. Tootal, *Danger Close: Commanding 3 Para in Afghanistan*, London, John Murray Press, 2009, édition Kindle chapitre 15 emplacement 3584.

32. J. Lobban, "The Invisible Wound: Veterans' Art Therapy", *International Journal of Art Therapy* 19, n° 1, 2014, p. 6.


┐ « Ceux qui sont fous, qu'ils fassent usage de leur talent »³³

Si les Britanniques n'ont pas le monopole de l'humour, il faut toutefois leur reconnaître un certain talent dans son utilisation et une véritable conscience de ce qu'il peut apporter. Toutefois, leur humour est menacé par une forme de censure, qui vise à interdire tout ce qui peut offenser – ce risque nous guette aussi, même si nous en sommes encore préservés. Or il est important de ne pas laisser cet espace de liberté être contesté. D'autant plus dans un monde où une guerre de haute intensité n'est plus une chimère. Plus un conflit est dur, plus l'humour est nécessaire. S'il ne fait pas gagner la guerre, il contribue directement au maintien de la force morale des combattants et des civils. Les Ukrainiens l'ont montré, notamment en s'emparant des « mèmes »³⁴. Il suffit de voir les noms des comptes Twitter qui ont vocation à les diffuser pour réaliser qu'il s'agit d'une véritable arme au service de leur combat : Ukrainian Memes Forces, Ukrainian Meme Squad... Et pourtant, rien de surprenant. Si les poilus ont tenu à Verdun, c'est sans doute aussi grâce à la « gaieté » caractéristique du soldat paysan français. ┐

^{33.} W. Shakespeare, *La Nuit des rois*, acte 1, scène 5, 27.

^{34.} M. Nasi, « Guerre en Ukraine : sur Internet, l'humour devient une arme », *Le Monde*, 10 mars 2022.

VIE EN ÉTAT-MAJOR



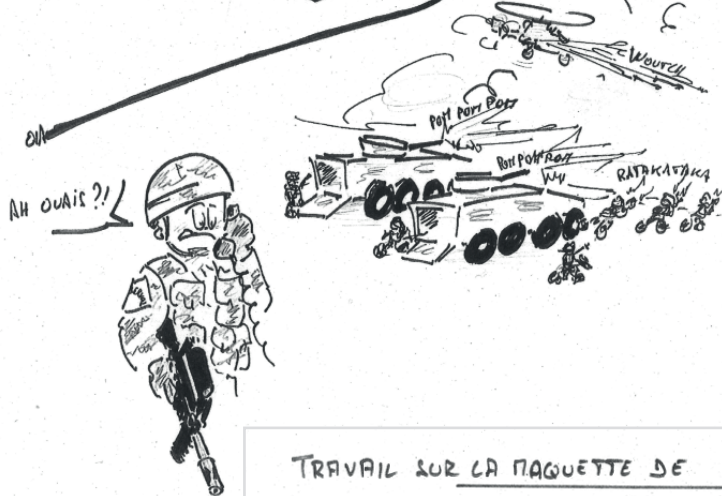
Comme en école ou en régiment, la vie en état-major est un terrain de jeu varié et fécond pour les dessinateurs. Tout y passe : les conditions de travail, le poids de la bureaucratie, le décalage avec la réalité du terrain, les personnalités... Un florilège.



Toutes les attitudes au cours d'une réunion visiblement très importante. La remarque du représentant des régiments souligne la fatigue accumulée face aux réformes, alors que l'officier qui expose semble désirer la réforme pour la réforme.



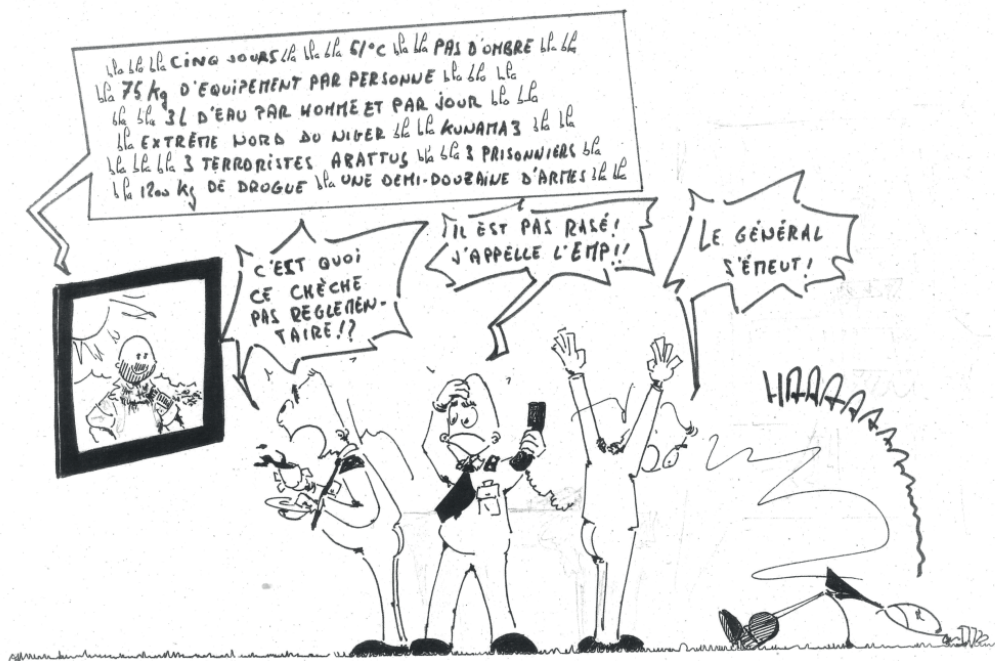
Ce dessin ridiculise deux expressions communes au sein de l'état-major de l'armée de terre : « les problématiques de l'armée de terre » et « les vrais combats c'est ici qu'on les gagne ».



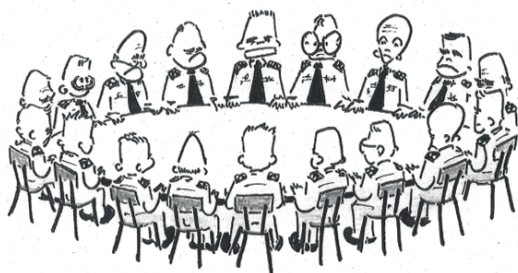
TRAVAIL SUR LA MAQUETTE DE L'ARMÉE DE TERRE:



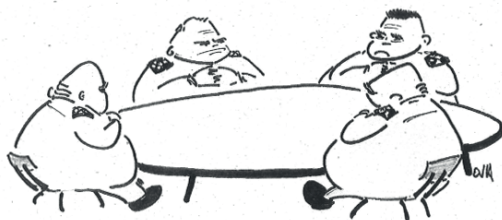
Maquette : projet d'organisation.



IL NE FAUT PAS CONFONDRE



LE COMITÉ ÉLARGI DES COMMANDEURS...

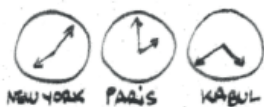


...ET LE COMITÉ DES COMMANDEURS ÉLARGIS.

Le décalage entre les conditions de vie sur le terrain des opérations, la richesse du compte rendu et les priorités imaginées de l'état-major et des généraux. L'EMP est l'état-major particulier de la présidence de la République.

Les commandeurs sont les généraux qui ont les plus importantes responsabilités au sein de l'armée de terre. Ils forment un conseil autour du général chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT), différent de l'état-major.

LA VISIO-CONFERENCE



LILLE, LA PAROLE
EST A VOUS !

ON PERD MARSEILLE
ET NEW-YORK !!!
QUE FOUTENT LES SIC ?!!



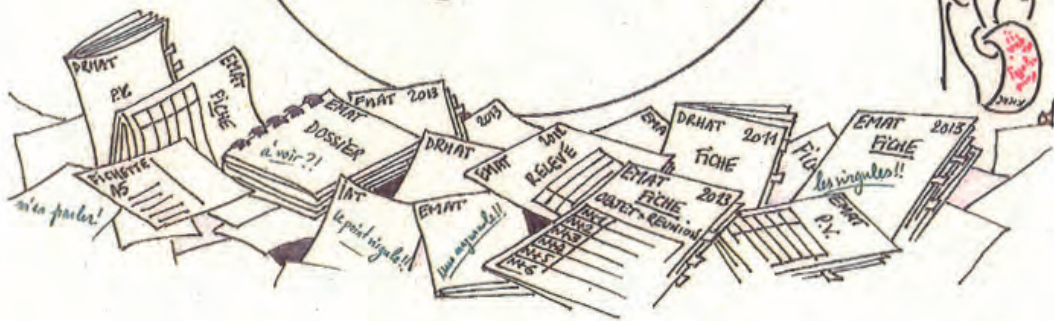
La visioconférence présente les interlocuteurs de l'état-major en France et à l'étranger. sic pour systèmes d'information et de commandement.

WA OUUU
LE CEMAT LIT
MES FICHES!!



Quel potard!

c'est pas à
moi qu'se
arriverait
un truc
pareil...



THINK OUT OF THE BOX!



PAS TROP
QUAND TÈTÈ!



© Olivier d'Astorg

IL FAUT CRÉER UNE BULLE COLLABORATIVE



OLA

© Olivier d'Astorg

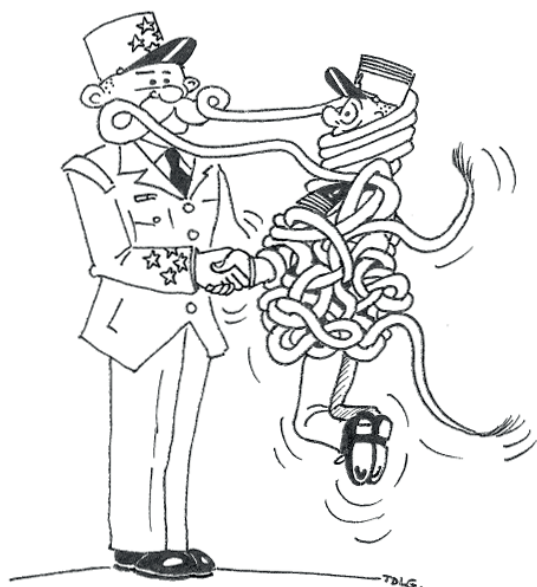
Mars 2019, Arrivée
le ministère des Armées
découvre le télétravail...



Ce dessin réalisé par une femme officier, souligne la polyvalence des mères militaires travaillant à domicile, leur sens de la hiérarchie et des priorités, mais aussi de la continuité du service quels que soient les aléas.

Le COFAT était le Commandement des organismes de formation de l'armée de terre. Le général à sa tête était donc nommé le COFAT. Il fut un temps où le titulaire du poste portait de fort belles moustaches...

© Thierry Tricand de la Goutte



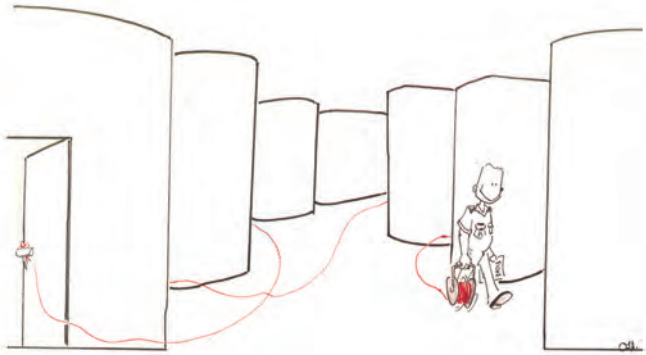
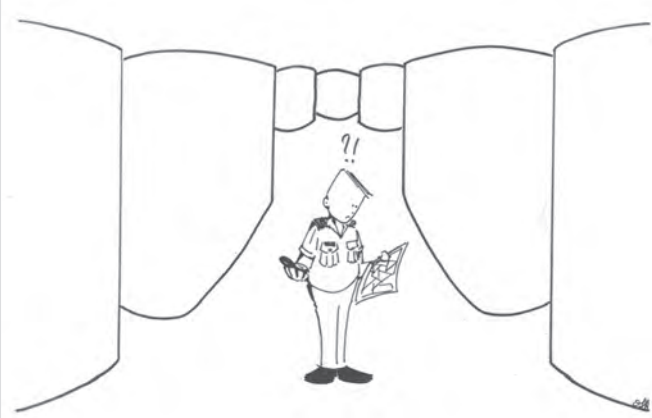
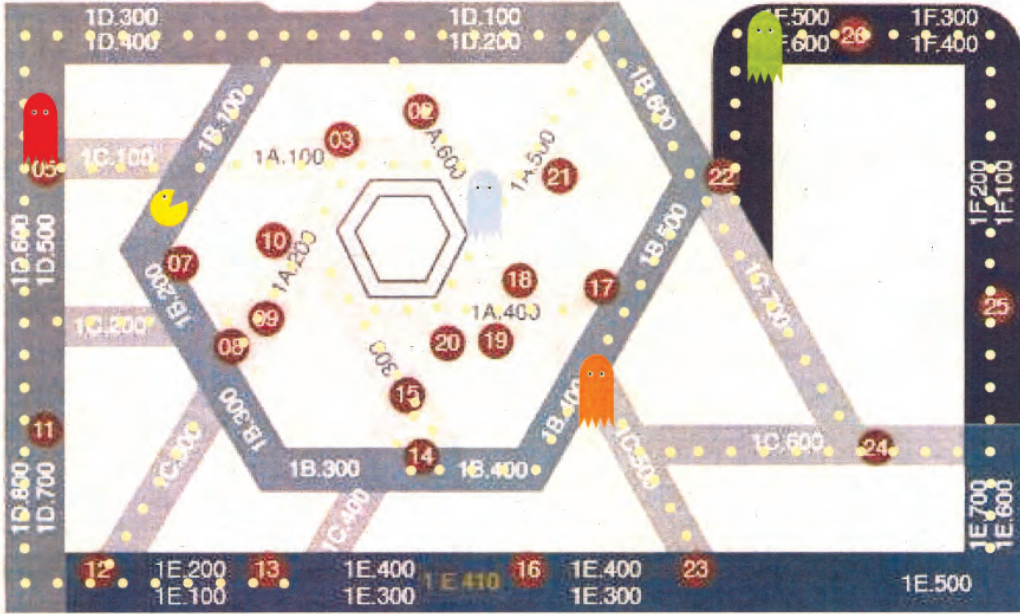
BCP-EH : bureau de la condition militaire et environnement humain.

COVAPI (devenues CCPM) : épreuves sportives annuelles qui permettent d'évaluer la forme physique et sportive des militaires.

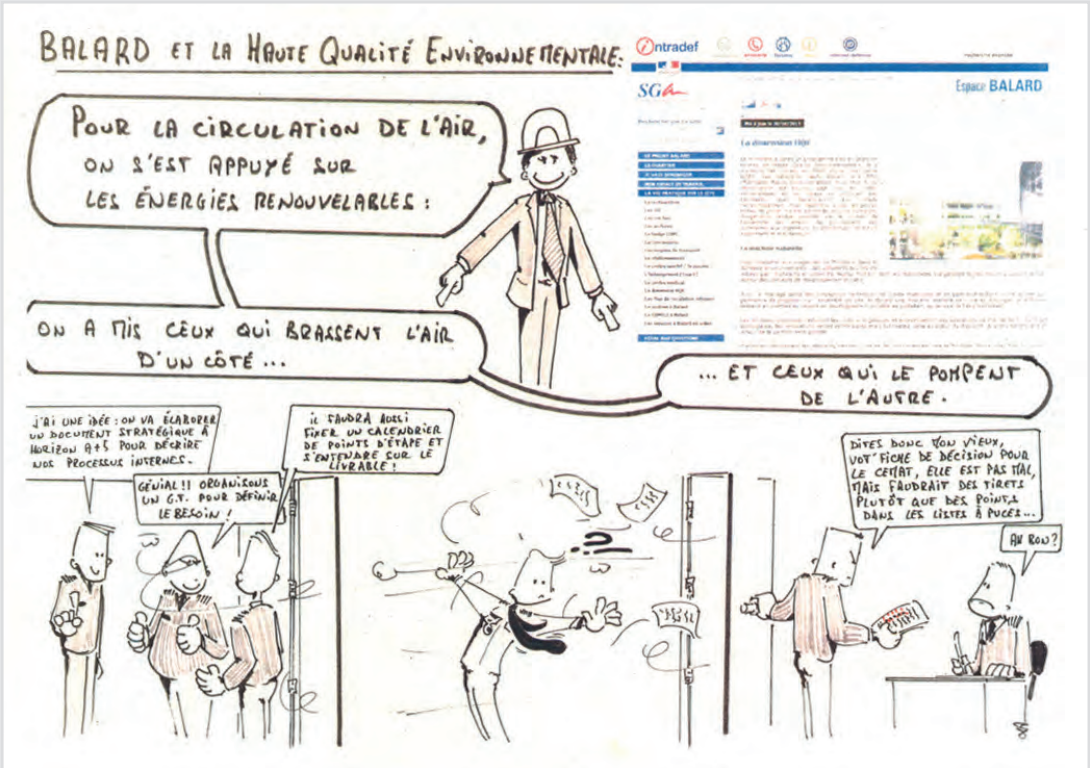
© Olivier d'Astorg

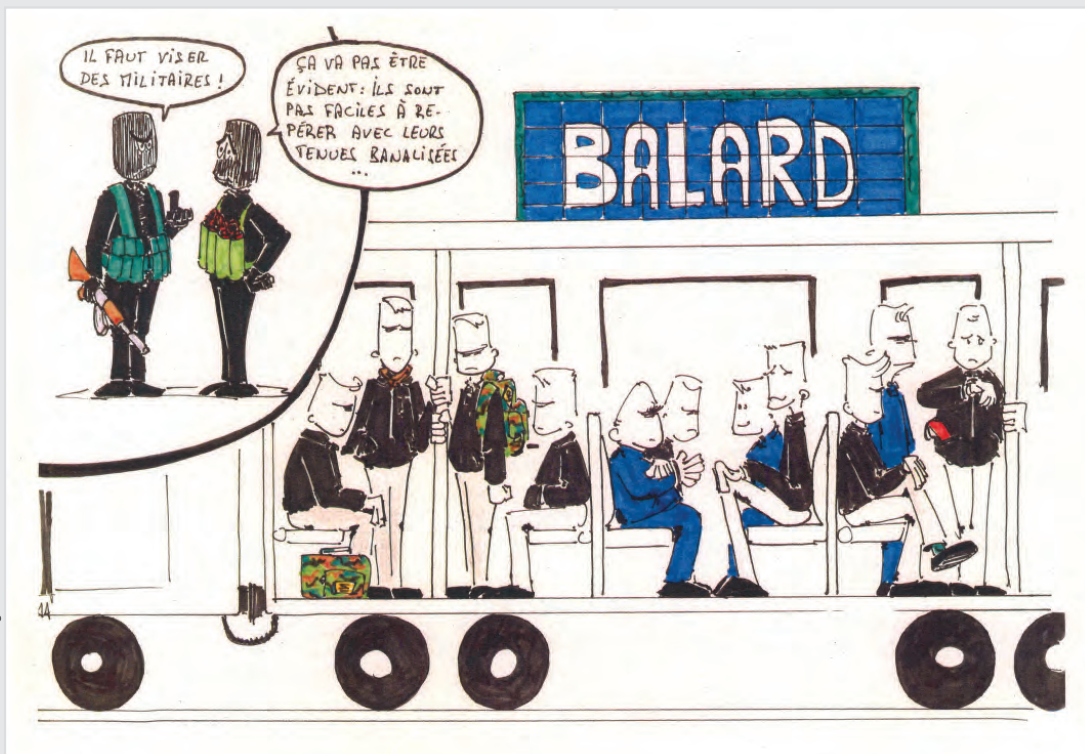






En 2015, le ministère de la Défense s'installe dans un nouveau bâtiment situé à Balard, dans le sud-ouest de Paris. Un véritable labyrinthe quand on ne le connaît pas, où tous les bureaux se ressemblent.







RÉMY HÉMEZ

CANULARS DE GUERRE

27 mai 1944. Après avoir longtemps tourné dans le ciel, un avion atterrit à Gibraltar. Les officiers rassemblés sur le tarmac reconnaissent immédiatement l'homme de taille modeste, le bérêt caractéristique, la moustache soignée sous un nez pointu et le front toujours plissé, qui en descend. C'est bien lui, le général Bernard Law Montgomery. « Monty » traverse les rues du « rocher » sous les vivats des troupes venues en courant à la rencontre de son convoi. Arrivé au palais du gouverneur, il salue la garde d'honneur avant de rejoindre le général Ralph « Rusty » Eastwood. Les deux hommes se connaissent bien, ils étaient élèves à Sandhurst ensemble. Eastwood regarde fixement Monty et, après avoir souri, se lève d'un bond et lui serre chaleureusement la main en s'exclamant : « Je n'aurais pas cru cela possible ! » Et il ajoute : « Vous êtes tout simplement splendide. Je ne peux pas m'en remettre. Vous êtes Monty. Je le connais depuis des années ! »

Eastwood était dans le secret de la supercherie. Ce n'est pas « Monty » qui est à Gibraltar, mais le lieutenant Meyrick Edward Clifton-James. Sa ressemblance avec le général est saisissante et il se trouve être un acteur amateur. Ce qui pourrait ressembler à une blague potache est en fait une très sérieuse opération de déception¹ baptisée « Copperhead », l'une des nombreuses composantes de « Bodyguard »². Après une période de répétitions et d'ajustement de son apparence³ sous la direction de David Niven, célèbre acteur britannique, et de Peter Ustinov, son ordonnance, acteur également mais aussi scénariste, Clifton-James est donc dépêché en visites « officielles ». Elles visent à accréditer un débarquement à venir sur les côtes méditerranéennes. Le message à destination des Allemands est le suivant : l'invasion n'est pas pour tout de suite puisque « Monty », commandant des forces terrestres, est loin de l'Angleterre. Et les agents doubles d'ajouter qu'il s'est rendu à Alger pour coordonner un débarquement dans le sud de la France qui doit avoir lieu avant « Overlord ».

1. Une opération de déception est en ensemble de mesures planifiées et coordonnées visant à tromper l'adversaire en l'amenant à une fausse interprétation des attitudes amies en vue de l'inciter à réagir d'une manière préjudiciable à ses propres intérêts et de réduire ses capacités de riposte. La déception comprend la dissimulation, la diversion et l'intoxication.

2. Sur « Copperhead », lire notamment N. Rankin, *A Genius for Deception : how cunning helped the British win Two World Wars*, Oxford University Press, 2009, p. 384 et suivantes.

3. Il faut notamment réaliser une prothèse de doigt pour en remplacer un que Clifton a perdu au cours de la Première Guerre mondiale.

« Copperhead », qui ressemble furieusement à un canular, était donc une très sérieuse ruse de guerre. Ce n'est pas un hasard : ruse et humour entretiennent de nombreux liens. Le stratagème, par exemple, est un motif récurrent des comédies⁴, utilisé à de nombreuses reprises par Molière ou Marivaux par exemple. Souvent, les personnages les plus faibles en usent pour se venger des puissants. Triomphe de l'esprit, il provoque le rire chez le spectateur. Mais au-delà de cet aspect littéraire et social, ruse et humour sont également le fruit de tournures de pensée approuvées et, en outre, s'enrichissent mutuellement.

L'incongruité en partage

En effet, avoir un sens de l'humour développé, aimer faire des canulars et des blagues, cela facilite la conception d'opérations de déception efficaces. À la fin des années 1950, Reginald Victor Jones théorise ce lien⁵. Planificateur de premier plan pendant la Seconde Guerre mondiale, physicien et grand farceur, il relie ces trois activités dans son essai *The Theory of Practical Joking*⁶. Il établit d'abord un lien entre canulars et méthode scientifique. Il explique ainsi avoir fait face, avant-guerre, à des difficultés conceptuelles pour concilier les propriétés ondulatoires et particulières d'entités comme les électrons et les photons. Être impliqué dans une série de canulars lui a alors offert une « formation » utile pour les résoudre. Jones rappelle d'ailleurs que des scientifiques britanniques de renom, tels Clerk Maxwell ou George Gamow, étaient de grands farceurs⁷.

Selon Jones, le lien entre humour et méthode scientifique s'explique d'abord parce que « la nature essentielle d'une plaisanterie [...] semble être la création d'une incongruité dans l'ordre normal des événements »⁸ en jouant, par exemple, sur l'échelle ou sur l'ironie. Il différencie ensuite les blagues selon leur nature : « De simples incongruités [...] peuvent être assez humoristiques, mais les plus avancées des blagues impliquent généralement une période de préparation et d'induction, parfois élaborée, avant que l'incongruité ne devienne apparente. On les appelle alors des canulars⁹. »

4. C'est également le cas dans les fables, farces ou fabliaux.

5. "Neuropsychologist Richard Gregory (1970) perceived an analogy between psychological illusion and the scientific method. Historian Thomas Macaulay (1837) saw one between the scientific method and jokes".

6. R. V. Jones, "The Theory of Practical Joking. Its Relevance to Physics", *Bulletin of the Institute of Physics*, 1957.

7. R. V. Jones, "The Theory of Practical Joking. An Elaboration" (1957/1975), *Bulletin of the Institute of Mathematics and its Applications*, vol.11, n°s 1-2, 1975, pp. 10-17.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

Pour illustrer ce propos, Jones rapporte une anecdote impliquant R. W. Wood, célèbre professeur de physique à la Johns Hopkins University. Étudiant à Paris, celui-ci découvre que l'occupante de l'appartement situé en dessous du sien possède une tortue. Il façonne alors un dispositif à partir d'un manche à balai et achète plusieurs tortues de différentes tailles. Pendant que cette dame fait ses courses, il remplace sa tortue par une autre légèrement plus grande, répétant cette opération chaque jour jusqu'à ce que la croissance de l'animal devienne si évidente pour sa propriétaire qu'elle en interpelle Wood. Ce dernier l'envoie d'abord consulter un professeur à la Sorbonne, puis lui conseille d'écrire à la presse pour narrer le phénomène. Il inverse ensuite le processus et, en une semaine environ, la tortue retrouve « mystérieusement » ses dimensions d'origine¹⁰.

Le processus intellectuel de planification d'opérations de déception est, par certains côtés, identique à celui qui préside à la création des canulars où « la période d'induction de la victime peut être prolongée. [...] Le but est de construire dans l'esprit de la victime une fausse image du monde qui est temporairement cohérente par tous les tests qu'elle peut lui appliquer, de sorte qu'elle prend finalement des mesures en toute confiance. La fausseté de l'image lui est alors brutalement révélée par l'incongruité que son action précipite »¹¹. Ainsi, pour Jones, présentant de fausses preuves, le trompeur laisse la victime « construire une image du monde incorrecte mais cohérente », la conduisant de cette façon à prendre des mesures qui ne correspondent pas à la réalité.

Il est possible d'ajouter aux propos de Jones que, pour planifier une opération de déception comme pour préparer un canular, la première chose à faire est de se mettre à la place de la « victime » afin de connaître les preuves à sa disposition pour construire et tester son image du monde. Il y a plusieurs raisons à cela. Il faut d'abord être crédible en racontant une « bonne histoire ». En outre, une opération de déception et une blague réussies impliquent la compréhension de l'environnement et, en particulier, des « victimes ». Il est nécessaire d'étudier leur arrière-plan personnel. La proximité culturelle est une aide. En milieu interculturel, pour qu'une blague ou qu'une ruse soit un succès, un effort supplémentaire est indispensable car les pièges sont nombreux : ethnocentrisme, dénigrement, totale incompréhension...

10. *Ibid.* Voir aussi G. H. Dieke, "Robert Williams Wood 1868-1955. A Biographical Memoir", National Academy of Sciences, 1993.

11. R. V. Jones, "The Theory of Practical Joking. An Elaboration", *op. cit.*

On peut également ajouter que ceux qui apprécient la ruse et qui la pratiquent aiment souvent y ajouter une pointe d'humour. C'est le cas chez beaucoup de *hackers* pour qui, par exemple, faire des farces voire les intégrer dans les codes sources est monnaie courante. Gabriella Coleman explique que « l'humour sature le monde social du piratage »¹² et souligne que « les hackers aiment littéralement pirater presque n'importe quoi. [...] Pour le dire franchement, parce que les pirates ont passé des années, voire des décennies, à travailler pour déjouer diverses contraintes techniques, ils sont également bons pour plaisanter. L'humour exige une attitude tout aussi irrévérencieuse et souvent ironique envers le langage, les conventions sociales et les stéréotypes »¹³.

Dans beaucoup d'opérations de déception on trouve d'ailleurs une pointe d'humour. Dans *London Calling North Pole*, Hermann Giskes, lieutenant-colonel de l'Abwehr, l'agence de renseignement du III^e Reich, raconte comment, malgré la capture de plusieurs de leurs agents aux Pays-Bas, il est parvenu à faire croire aux Britanniques que leur réseau de renseignement n'avait pas été pénétré, notamment en maintenant les approvisionnements en matériel de sabotage. Il les a alors persuadés de larguer une provision de balles de tennis au lieu d'explosifs, au motif que le roi des Belges était un grand amateur de ce sport et qu'une telle livraison serait un excellent moyen pour s'assurer son aide !

Humour, idéation et créativité

Les tournures de pensée nécessaires à l'élaboration des blagues et à la planification des opérations de stratagèmes ont donc des points communs. Mais il y a plus encore : l'humour nourrit également la ruse, en particulier à travers son apport au processus créatif.

Parmi les facteurs de succès d'une opération de déception se trouve indéniablement la créativité de l'équipe ou du chef qui l'a envisagée¹⁴. En effet, pour planifier ce type d'action, il est essentiel de faire preuve d'imagination, notamment afin de s'assurer de la diversité des modes de transmission des informations et des modes d'action. Utiliser régulièrement les mêmes procédés serait contre-productif puisque cela rendrait la manœuvre prévisible. Il

12. E. G. Coleman, *Coding Freedom: the Ethics and Aesthetics of Hacking*, Princeton University Press, 2013, p. 7.

13. *Ibid.*, p. 100.

14. Les autres facteurs de réussite d'une opération de déception sont : le secret, la planification, la crédibilité, le renforcement des croyances de l'ennemi, l'évaluation des effets et la compréhension de l'environnement. R. Hémez, *Les Opérations de déception*, Paris, Perrin, 2022.

s'agit bien de « ne faire ni ce que l'on attend de nous ni le contraire, mais tout autre chose »¹⁵.

À deux occasions pendant la Seconde Guerre mondiale, l'A Force, organisation britannique chargée de concevoir et de conduire les opérations de déception et composée d'originaux au fort sens de l'humour, reçoit des officiers venant d'unités « régulières ». Dudley Clarke, son chef, remarque à chaque fois leur inadaptation : « Ce qui leur manquait, c'était la pure capacité à créer, à faire quelque chose à partir de rien, à concevoir leur propre notion originale et à la revêtir avec la réalité jusqu'à ce que, finalement, elle apparaisse tel un fait vivant. Et, alors que c'est précisément ce que l'état-major de déception doit faire en permanence, il s'ensuit que l'art de la création est un attribut essentiel pour tous ceux qui sont chargés d'un tel travail¹⁶. » Cet univers propice à la créativité est loin d'être évident à mettre en œuvre dans les armées alors qu'elles fondent leurs structures sur la routine et les procédures, gage d'efficacité au combat. Mais la déception nécessite autre chose : reconnaître les possibilités d'échec et les risques, avoir une vision la plus objective possible de ses propres capacités, récompenser les pensées alternatives...

Il se trouve que l'humour est un puissant catalyseur de créativité. Il crée la surprise en brisant certains cadres et, en abordant les problèmes sous un angle différent ou en établissant des liens non évidents entre des éléments incongrus, provoque un processus cognitif propice à la pensée créative¹⁷. Il est d'ailleurs reconnu que les dirigeants d'entreprise faisant preuve d'humour inspirent leurs collaborateurs et les poussent à trouver des solutions innovantes¹⁸.

La valeur de l'humour pour l'idéation au service de stratagèmes trouve l'une de ses illustrations dans l'acte de naissance d'une pseudo-opération¹⁹ menée par les Britanniques au Kenya pendant l'insurrection des Mau-Mau (1952-1960). Fin mars 1954, « James », un insurgé, est fait prisonnier²⁰. Interrogé par le capitaine Franck

15. Capitaine Stéphane, « La guérilla en montagne », *Revue historique des armées*, n° 3, 1968, pp. 163-180.

16. Cité dans W. T. Bendeck, *A Force. The Origin of British Deception during the Second World War*, Naval Institute Press, 2013, p. 106.

17. A. Filipowicz, "From Positive Affect to Creativity: the surprising Role of Surprise", *Creativity Research Journal*, avril 2006, pp. 141-152. K. Subramaniam, "A Brain Mechanism for Facilitation of insight by Positive Affect", *Journal of Cognitive Neuroscience*, juillet 2008, pp. 415-432. R. Wood et al., "Management Humor Asset or Liability?", *Organizational Psychology Review*, novembre 2011, pp. 316-338.

18. D.-R. Lee, "The Impact of Leader's Humor on Employees' Creativity: the Moderating Role of Trust in Leader", *Seoul Journal of Business*, vol. 21, n° 1, juin 2015. C'était, par exemple, l'une des clés du succès d'Herb Kelleher, le patron de la compagnie aérienne américaine Southwest Airlines.

19. « Des actions dans lesquelles des forces loyalistes, déguisées en insurgés et généralement composées de repentis, infiltrent des zones ou des groupes ennemis », L. Cline, "Pseudo-operations and Counterinsurgency: Lessons from other Countries", Strategic Studies Institute, juin 2005.

20. F. Kitson, *Gangs and Counter-Gangs*, Barrie & Rockliff, 1960, p. 73.

Kitson²¹, officier de renseignement dans le district de Kiambu, il fait part de sa volonté de travailler au profit des Britanniques. Il intègre alors le camp de Kamiti et « petit à petit, pour la blague, il enseigna [aux] hommes les façons de faire des Mau-Mau. Ils commencèrent à utiliser l'argot, les poignées de main et signes de reconnaissance des Mau-Mau. [...] Ils devinrent soudainement des Mau-Mau. Quelle rigolade ! »²². Son show inspire Kitson et son adjoint Eric Holyoak qui réfléchissent alors à leur façon d'opérer : ne faudrait-il pas agir comme des Mau-Mau pour collecter des informations²³ ? Surmontant les barrières bureaucratiques, Kitson crée un Special Methods Training Center où il cherche à reproduire exactement l'apparence des insurgés : vêtements en lambeaux, armement rudimentaire, codes langagiers, comportements, coiffure... ; les Européens n'hésitent pas à se noircir le visage et à porter des perruques. Fin 1956, les résultats sont remarquables dans les régions de Kiambu et Thika : des responsables et des membres des gangs sont faits prisonniers au rythme d'une vingtaine par semaine²⁴. Oui, l'humour apporte à la réflexion et peut aider à faire émerger des idées originales dans un processus de planification.

Conclusion

Dire que l'humour est utile au militaire n'est pas une nouveauté. C'est indéniablement une qualité qui permet de réduire le stress, qui participe à la création d'une relation de confiance entre chef et subordonnés²⁵, qui entretient le moral et la cohésion... Il est également nécessaire à la réflexion tactique, en particulier lorsqu'il s'agit d'imaginer des opérations de déception. En effet, celles-ci et l'humour – et encore plus les canulars – partagent la même tournure d'esprit lorsqu'il s'agit de les concevoir. En outre, l'humour, en tant que catalyseur de la créativité, est l'un des facteurs de réussite de ces opérations.

Il n'est pas question ici de proposer que l'humour devienne une « matière » obligatoire dans les écoles militaires. Il y est d'ailleurs déjà très présent. Il est en revanche nécessaire de rappeler qu'étudier

21. Né en 1926, officier depuis 1946, issu de Stowe, l'une des plus prestigieuses écoles privées anglaises, Kitson est le futur « grand gourou » britannique de la contre-insurrection.

22. F. Kitson, *op. cit.*, p. 74.

23. *Ibid.*, p. 75.

24. L. Thompson, *The Counter-Insurgency Manual*, Greenhill, 2002, p. 168.

25. Sans mettre de côté, toutefois, que l'humour peut également être facteur d'exclusion. Voir, par exemple, B. Sløk-Andersen, "The Butt of the Joke? Laughter and Potency in the Becoming of Good Soldiers", *Cultural Analysis* n° 17.1, 2019, pp. 25-56.

l'histoire militaire ou la stratégie ne suffit pas. L'humour n'est pas la qualité qui va révolutionner l'art du commandement, mais c'est un outil assez puissant, reconnu par les subordonnés qui le citent volontiers comme l'une des caractéristiques des chefs efficaces, que ce soit pour transmettre de l'énergie ou promouvoir un esprit de collaboration²⁶. L'humour étant omniprésent dans les unités militaires, finalement, le rôle du chef n'est pas tant d'accroître sa présence que de créer les conditions pour qu'il puisse s'épanouir et de le canaliser afin qu'il participe à l'efficacité collective. La guerre est une affaire trop sérieuse pour la laisser aux militaires dépourvus d'humour ! ┘

26. B. A. Salmoni *et al.*, "Growing Strategic Leaders for Future Conflict", *Parameters*, vol. 40, n° 1, 2010.



JULIEN HERVIEUX

POURQUOI RACONTER LA GUERRE AVEC HUMOUR. LE PETIT THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

Récemment, j'ai posé une question simple à des étudiants en troisième année de licence sur un sujet vu et revu en terminale : pouvaient-ils me donner les grandes dates de la guerre froide ? La réponse fut unanime : non. En revanche, tous étaient capables de me dire qui couchait avec qui dans leur classe cette même année de terminale. Ils avaient du mal à me parler de la crise de Cuba, mais ils pouvaient conter dans le détail celle qu'il y eut entre Manon et Léo derrière le gymnase un samedi. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils étaient confrontés d'un côté à une Histoire enseignée à coups de dates, de noms et de faits appris par cœur, et de l'autre à une histoire plus proche, avec des personnages et des aventures suivis avec intérêt. Alors oui, l'Histoire doit être racontée. Avec ses personnages, ses intrigues et ses rebondissements.

C'est ainsi qu'est né en 2017 *Le Petit Théâtre des opérations*, chaîne YouTube dédiée aux anecdotes improbables de l'histoire militaire, déclinée en livre puis en bande dessinée en 2021 sous le crayon du dessinateur Monsieur le chien. Avec ce principe simple : raconter les petites histoires incroyables cachées dans l'ombre de la Grande Histoire, avec humour afin de toucher un public large. « Venez rire, et repartez avec un peu plus de connaissances et d'intérêt pour le sujet. »

Plus encore, mettre en avant l'absurde et l'improbable¹ peut provoquer ce que l'on appelle en marketing « l'effet waouh ». C'est-à-dire un moment d'appréciation tel qu'il va marquer l'auditeur et lui donner envie d'aller plus loin. L'ancien enseignant que je suis aimait à utiliser des anecdotes en cours pour intéresser ses élèves. Lorsque, par exemple, vous racontez les exploits du Québécois Léo Major durant la Seconde Guerre mondiale, plus fort que tous les Rambo d'Hollywood, la plus belle récompense est d'avoir soudain l'intérêt du cancre de la classe qui demande... à en savoir plus. L'Histoire est un goût et celui-ci s'éduque.

1. Les BD sont sous-titrées *Faits d'armes impensables mais bien réels*.

Peut-on rire de la guerre ?

Clarifions tout de suite un point essentiel : dans *Le Petit Théâtre des opérations*, nous ne rions ni de la guerre ni des morts, bien au contraire. Nous mettons en avant ces événements absurdes, héroïques, extraordinaires qui, justement, sont nés au milieu de l'enfer. C'est le général Leclerc trompant l'armée italienne avec deux canons. C'est l'aventure du *Jules Verne* qui largue sur Berlin des bombes et... des chaussures. C'est Mad Jack Churchill qui part à la guerre seulement armé d'un arc et d'une épée... Autant de récits qui permettent de surprendre, d'étonner, de faire rire et... de faire apprendre quelque chose.

C'est également l'occasion de réhabiliter des mémoires, de parler d'un Albert Roche, le soldat français le plus décoré de la Grande Guerre, ou de la bataille de Dixmude. De diffuser des connaissances de manière ludique et de montrer que l'Histoire, ce n'est pas que bachoter un cours. L'Histoire, ce sont des histoires qui ne demandent qu'à être découvertes et redécouvertes. Parfois même au sein de sa propre famille.

Cela permet aussi de remettre en avant la figure du héros, de celui qui, en plein chaos, va avoir un coup de génie, va s'avancer avec panache, va s'illustrer d'une manière marquante qui, certes, provoquera la curiosité, mais aussi l'admiration. L'anecdote humoristique ne vise donc pas à manquer de respect à la guerre : c'est un marchepied qui permet au grand public de s'y pencher en l'y amenant de manière ludique.

N'est-ce pas transformer l'histoire en spectacle ?

L'Histoire est un spectacle ! Avec ses figures hautes en couleur, ses trahisons, ses drames, ses retournements de situation... et c'est d'ailleurs ce qui la rend passionnante. À l'opposé de la version retenue par beaucoup à l'école : un simple sujet à apprendre et recracher par cœur. J'ajouterai à cela qu'enseigner, c'est donner un spectacle. Lorsque la porte de la salle se referme sur lui, l'enseignant est seul sur son estrade, face à une trentaine d'individus qui n'ont pas forcément envie d'être là, un public particulièrement difficile qu'il va lui falloir intéresser, surprendre... L'humour est un excellent outil pour cela. Mais pas uniquement. L'important est d'emporter votre public.

On pourrait prendre l'exemple du *Titanic*. Longtemps ce fut une date, un drame, des morts, une mémoire... pas vraiment le sujet

qui faisait chavirer le cœur. Et pourtant, lorsqu'il s'intéresse à l'épave James Cameron choisit de réaliser un film plutôt qu'un documentaire. Les ficelles de l'histoire sont grossières : l'éternel brave pauvre qui tombe amoureux de la jolie riche qui préfère le peuple à la bonne société. Mais ce n'est que le prétexte à raconter ce que Cameron avait vraiment envie de montrer : le naufrage. En transformant le récit en spectacle dramatique, il a suscité chez toute une génération un soudain intérêt pour cette histoire lointaine.

C'est ce que nos amis anglo-saxons appellent le *storytelling*, le fait d'avoir recours à des récits prenants pour embarquer le spectateur vers là où l'on souhaite l'emmener. Anglais et Américains n'ont pas peur de faire du spectacle pour aborder l'Histoire, bien au contraire. Au point, d'ailleurs, qu'ils n'hésitent pas à raconter le drame de la poche de Dunkerque – à leur sauce, ayant le champ libre – ou à tourner un film sur Napoléon. En France, on préfère réaliser des films sur la crise de la quarantaine plutôt que sur la campagne de 1940.

Bref, drame ou humour, la différence est le ton et la forme du spectacle. Mais la finalité est bien la même : intéresser de nouveaux publics à l'Histoire. Et dans notre cas, à l'histoire militaire. Pourquoi ? Parce que c'est une passion. Pour des raisons familiales – ah ! ces familles de militaires – et parce que, quand on grandit en Champagne on échappe peu aux deux guerres mondiales.

Comme beaucoup de jeunes gens, j'ai commencé par m'intéresser à ces conflits récents puis je ne me suis plus arrêté. Lorsque l'on tombe sur l'épopée napoléonienne, difficile de revenir en arrière ! Mais aussi parce que l'histoire militaire se raconte très bien. Des idées incroyables, des retournements de dernière minute, des héros qui changent le cours de la bataille...

Tenez, prenons le capitaine de Chambure durant les guerres napoléoniennes ; un homme qui, parce qu'un mortier russe l'a réveillé, sort non seulement faire taire les mortiers mais y dépose une lettre pour indiquer qu'il ne s'agirait pas de recommencer ! Comment résister à l'envie de raconter pareil épisode ? Et la bataille de Stonne ? Dans l'imaginaire collectif, la campagne de 1940, c'est avant tout une armée française en marche arrière. Alors quelle surprise lorsqu'on découvre des combats où les Allemands sont incapables de venir à bout de deux chars ! Quant au *William D. Porter*, navire de guerre américain qui tira par erreur une torpille sur son propre président lors d'une longue mais fascinante série de bourdes... Pourquoi aller voir une comédie quand la réalité a fait bien pire ?

Les mêmes récits profitent des différents formats. Sur scène, une anecdote se raconte avec ses pauses, ses imitations, son jeu... Sur YouTube, on profite de pouvoir présenter des photographies d'époque, les animer, de glisser des références cinématographiques. En bande dessinée, on peut découper l'histoire autrement, mettre des chutes en fin de page et, comme le fait excellemment bien Monsieur le chien, rajouter mille détails cachés dans les cases pour amuser le lecteur.

L'humour et la guerre, une vieille histoire

Si, à ce stade, vous doutez encore de la pertinence de l'humour pour évoquer la guerre, permettez-moi d'appeler à la barre un témoin de choix : l'histoire militaire elle-même. Car celle-ci n'est pas dépourvue d'humour, bien au contraire. En effet, face à des circonstances extraordinaires, traumatisantes et bouleversantes, l'humour est à l'image du bleuet : il s'épanouit sur les champs de bataille. Le soldat utilise en effet cette soupape pour alléger sa peine et rendre son quotidien plus supportable. Notre époque ne manque pas de donneurs de leçons ; je les invite à aller lire des journaux de tranchées. Ils y trouveront moqueries et dérision chez des poilus pourtant en première ligne. Mais si quelqu'un se sent mieux placé que l'un d'eux pour parler de guerre, qu'il me jette la première boîte de singe !

Allons plus loin et évoquons quelqu'un qui a plutôt bien connu la guerre : Napoléon I^{er}. En effet, l'Empereur voyait dans l'humour une bonne chose. Ainsi si sous le feu un homme lâchait un bon mot au lieu de paniquer, il percevait là le signe d'une tête froide et n'hésitait pas à le promouvoir, ce qui fit plus d'une fois grincer des dents quelques officiers. Mais l'idée n'en est pas moins intéressante : l'humour en temps de guerre, c'est bon pour le moral, mais c'est aussi un bon indicateur de vivacité d'esprit. Et l'histoire militaire regorge justement de bons mots aussi bien que d'actions plus ou moins absurdes visant à se moquer de l'ennemi.


Donc non, l'humour et la guerre ne s'opposent pas. La seule question est : de quoi rit-on ? Avec Monsieur le chien, le dessinateur du *Petit Théâtre des opérations*, nous rions de la situation absurde, de l'action improbable ou de la bêtise humaine. Pour mieux mettre en lumière la mémoire de ceux qui ont accompli des choses que nous serions bien incapables de faire.



Officier d'artillerie français de 1917. Dessin original de Monsieur le chien © Monsieur le chien.

Histoire militaire et *Fluide glacial*

Le Petit Théâtre des opérations en bande dessinée paraît chez *Fluide glacial*. Un magazine qui n'est pas le premier auquel on pense pour parler d'histoire militaire. Ni pour lancer quelques cocoricos, le milieu de la bédé francophone n'étant pas connu pour son amour du drapeau... Et pourtant... *Fluide glacial* a été la conclusion de tout ce qui a été dit précédemment, car ce que l'équipe éditoriale a vu dans ce projet, c'est que l'on rit en suivant des anecdotes improbables, qu'il s'agit d'une façon agréable d'apprendre quelque chose et qu'un attrait pour l'Histoire n'est pas nécessaire pour apprécier ce qui est proposé.

Alors, peut-on parler de guerre avec humour ? La réponse est oui sans hésitation. Et c'est parce que cela est inattendu que l'on touche des publics que l'on n'attendait pas, et que l'on fait progresser l'intérêt pour l'Histoire et pour la mémoire dans la population. L'humour est un outil. Qu'attendons-nous pour nous en servir ? 

L POUR NOURRIR LE DÉBAT



CYPRIEN CHEMINAT

UNE SOUVERAINE À L'ARMÉE : LA FIGURE DE LA REINE DE PRUSSE DANS LA CARICATURE NAPOLÉONNIENNE

Avec le traité de Presbourg, ratifié le 26 décembre 1805 avec l'Autriche, et les négociations avec la Russie et la Grande-Bretagne, les Français ont pu croire qu'une ère de paix allait s'ouvrir. Plus encore lorsque le 15 février 1806, la France et la Prusse signent le traité de Paris qui est une alliance offensive et défensive. La Prusse se voit octroyer le Hanovre britannique, mais est contrainte de fermer ses ports aux navires anglais et doit garantir les nouvelles positions françaises en Italie¹. Toutefois, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III n'accepte pas la mise en place de la Confédération du Rhin qui assure la domination de la France sur l'Allemagne. De plus, les rumeurs vont bon train sur une restitution du Hanovre aux Britanniques et sur la création d'un royaume de Pologne pour le frère du tsar, Constantin. Une fausse information est également répandue par le général Blücher, qui assure que des troupes françaises sont postées en nombre sur le Rhin². Le tsar et le parti anti-français finissent par convaincre le roi de Prusse d'entrer en guerre contre la France. Le 9 août, celui-ci déclare la mobilisation et le 1^{er} octobre, l'ambassadeur Knobelsdorf remet à Talleyrand une lettre de Frédéric-Guillaume III sommant Napoléon d'évacuer la rive droite du Rhin et demandant la dissolution de la Confédération. Six jours plus tard, lorsque l'Empereur prend connaissance de l'ultimatum prussien, la Grande Armée se met en marche en direction de Berlin.

Poussés par la réduction à néant des espoirs de paix, mais aussi par la propagande officielle, les caricaturistes français vont être particulièrement prolifiques durant toute la durée de cette campagne. Il s'agit en effet du second pic de production de la satire graphique napoléonienne après celui de 1803-1804, lors de la reprise de la guerre contre la Grande-Bretagne³. Si quelques gravures s'en prennent

1. M. Kerautret, *Les Grands Traités de l'Empire (1804-1810). Documents diplomatiques du Consulat et de l'Empire*, tome 2, Paris, Nouveau Monde Éditions/Fondation Napoléon, 2004, pp. 168-171.

2. J.-P. Bertaud, *Napoléon et les Français. 1799-1815*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 266.

3. C. Cheminat, « Combattre les coalisés par le rire : l'arsenal caricatural sous le Consulat et l'Empire », *Annales historiques de la Révolution française* n° 408, 2022, pp. 52-54.

aux troupes et aux généraux prussiens, c'est bien le couple royal qui devient la cible principale. La reine, Louise de Mecklembourg-Strelitz, va cristalliser les critiques et les moqueries de la propagande officielle et, dans son sillon, de la caricature. En effet, les *Bulletins de la Grande Armée* font d'elle la première responsable de l'entrée en guerre de la Prusse puis des malheurs qui toucheront son pays après la défaite : « C'est de ce moment [la visite du tsar Alexandre I^{er} à Potsdam du 25 octobre au 4 novembre 1805 pour tenter d'arracher le roi de Prusse à son inaction] que la reine a quitté le soin de ses affaires de toilette pour se mêler des affaires d'État, influencer le roi et susciter partout ce feu dont elle était possédée⁴. » Nous allons ici analyser le processus de décrédibilisation par le rire à l'œuvre dans les caricatures françaises à travers l'étude de trois gravures.

Une furie belliqueuse



Anonyme, *Le Roi de Prusse allant à la guerre contre les Français, sa femme le suit et excite l'ardeur*, 1806, musée Carnavalet, G.27342 © musée Carnavalet.

Les caricatures vont largement s'en prendre à cette « va-t-en-guerre » qui va jusqu'à accompagner son mari et ses troupes sur le front au début de la campagne. C'est par exemple le cas d'une pièce publiée chez Charles Bance qui a pour titre *Le Roi de Prusse allant à la guerre contre les Français, sa femme le suit et excite l'ardeur*. En s'occupant des affaires

4. XVII^e Bulletin de la Grande Armée de la campagne de Prusse et de Pologne, 25 octobre 1806.

politiques et militaires, la reine tenterait de se muer en homme. Ce travestissement se retrouve dans la partie haute du corps de la souveraine : elle porte une veste militaire prussienne et est armée d'une épée et d'un pistolet. Cet accoutrement et ces armes rappellent qu'entre le 18 septembre et le 12 octobre 1806 Louise a pris la tête du régiment de dragons d'Anspach, qui avait obtenu la faveur de porter son nom. Si Frédéric-Guillaume III assure que son épouse n'a aucune emprise sur ses décisions, la propagande napoléonienne affirme que « la reine de Prusse a été plusieurs fois en vue de nos postes ; elle est dans des transes et des alarmes continuelles. La veille, elle avait passé son régiment en revue. Elle excitait sans cesse le roi et les généraux. Elle voulait du sang : le sang le plus précieux a coulé »⁵. Le satiriste montre clairement l'« excitation » de la souveraine pour la guerre, puisque c'est elle qui pousse un Frédéric-Guillaume III encore hésitant vers le conflit. Cette indécision est traduite visuellement par sa posture et par le fait qu'il soit moins armé que sa femme. Par une subtile allusion, assimilant le pistolet que Louise tient dans la main gauche au sexe du roi, on figure l'emprise sexuelle de Louise sur son époux.

L'attaque de l'aigle napoléonienne surprend le roi qui est sur le point de perdre sa couronne, signe avant-coureur d'une défaite humiliante qui va coûter cher à la Prusse. Les foudres de la guerre détruisent les armes du couple royal et l'aigle déchire le traité d'alliance imaginaire avec la Grande-Bretagne. Sur ce traité on peut lire : « Je m'engage à rendre le Hanovre à l'Angleterre à condition qu'elle me garantira toutes les conquêtes que ma femme et moi allons faire sur les Français [sic]. » La mention « ma femme et moi » traduit bien l'ascendant que Louise aurait pris sur son époux. S'il n'existe aucune trace d'un traité d'alliance entre l'Angleterre et la Prusse en 1806, le caricaturiste ne se trompe pas pour autant en accusant les Britanniques d'agiter la Prusse, puisqu'un représentant de Londres avait été envoyé auprès de la cour de Berlin début octobre.

Même si elle tente de se faire passer pour un homme, la reine de Prusse est rapidement ramenée à son genre. La partie inférieure de son corps revêt tous les éléments liés à la féminité : la robe, les ballerines roses et le sac à main. On constate que même lorsqu'elle part en campagne, elle n'oublie pas son éponge, sa brosse à dents, son élixir servant sans doute à nettoyer ses dents, son fer à friser et son vaporisateur de fard ou de parfum. En somme tout le nécessaire pour se laver et se faire belle. Le pot de chambre accroché à sa taille fait bien sûr allusion aux fonctions physiologiques, l'humour

5. VIII^e Bulletin de la Grande Armée de la campagne de Prusse et de Pologne, 16 octobre 1806.

gras ne devant pas déplaire à un certain public. Mais sa présence ainsi que celle de l'éponge renvoient également au sang des règles, permettant au satiriste de résumer le bellicisme de la reine à des fureurs utérines, à une époque où l'on pensait que l'hystérie était une maladie intimement liée à l'utérus⁶.

En intervenant sur la scène politique et sur les théâtres d'opérations, Louise tenterait de jouer un rôle qui n'est pas le sien. À cette figure de furie guerrière⁷ s'ajoute rapidement celle de la mauvaise épouse.

Une épouse infidèle et un mari soumis



Anonyme, *La Reine de Prusse changeant de bidet*, 1806, musée Carnavalet, G.27335
© musée Carnavalet.

Dans *La Reine de Prusse changeant de bidet*, toujours vendue chez Charles Bance, les attaques sur le bellicisme de la souveraine prussienne sont réitérées par la phrase que l'on place dans sa bouche : « Ces coquins de Français, je veux les battre ce qui s'appelle proprement. » Visuellement, Louise est à nouveau vêtue d'une veste militaire

6. Voir notamment J.-C. Martin, « L'Empire des femmes ? Ou ce que dit de l'Empire un roman pornographique féminin », in J.-O. Boudon (dir.), *Napoléon et les femmes*, Paris, SPM, 2013, pp. 93-102, et L. Hunt, « Révolution française et vie privée », in P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*. Tome IV, *De la Révolution à la Grande Guerre* [1987], Paris, Le Seuil, « Points », 1999, pp. 19-46.

7. Anonyme, *L'Héroïne de Berlin haranguant ses troupes*, 1806, BNF, De Vinck, 8234, voir P. de Carbonnières, *La Grande Armée de papier. Caricatures napoléoniennes*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015, p. 100.

et porte à la ceinture deux pistolets et une épée d'une grosseur démesurée, rappelant qu'elle « est à l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, écrivant vingt lettres par jour pour exciter de toutes parts l'incendie »⁸. Sa tête trahit sa folie puisqu'elle porte sa couronne à l'envers. La moustache qu'elle s'est faite à l'aide de ses cheveux traduit une nouvelle fois sa volonté de ressembler aux hommes, la pilosité faciale manifestant une forme de virilité militaire – le travestissement, issu de la tradition carnavalesque du monde renversé, est à l'époque profondément ancré dans la culture populaire. La monture de Louise, visible sur la droite de la gravure, permet au caricaturiste de faire un habile calembour à partir du mot « bidet », puisque ce dernier désigne à la fois un petit cheval et un meuble utilisé pour la toilette intime.

Le bidet permet une nouvelle fois de ramener la reine à sa place de femme. S'il se prête à de nombreuses mises en scène érotiques, il soulève également la question du poids des préjugés qui entourent les soins du sexe féminin, avec notamment les « impuretés » qui seraient propres aux femmes. La légende affirme que son époux veille à ce qu'aucun Français ne voie la reine lorsque « les défilés sont ouverts ». L'allusion sexuelle est également perceptible à travers ce trait d'humour. La bouteille de parfum ou de savon, l'éponge et la serviette font référence aux soins du corps. La phrase que prononce la souveraine a d'ailleurs un double sens, puisqu'elle entend battre les troupes françaises « proprement », c'est-à-dire largement, mais le terme renvoie aussi à la toilette qu'elle s'apprête à réaliser. Sa robe, ses chaussures et les papillotes qu'elle a dans ses cheveux sont des allusions claires à la frivolité de son genre.

Quant à Frédéric-Guillaume III, il est effacé et moins imposant que sa compagne. Tel un valet, il lui tient sa serviette, signe de sa soumission. Sa couronne s'est désagrégée, ce qui figure sa perte d'autorité ; il ne reste plus sur sa tête que deux arcs s'apparentant aux cornes portées par les cocus. Dans le théâtre comique, on exhibe souvent le mari trompé de façon ridicule, à la plus grande joie des spectateurs. L'infidélité féminine et la succession d'amants sont aussi des thèmes régulièrement réinvestis par la littérature érotique de l'époque. Ces productions révèlent en creux ce que la société attend des femmes : elles doivent être chastes et fidèles. Si l'époux ne parvient pas à se faire respecter et à soumettre son épouse, il mérite d'être moqué. On établit une relation directe entre la masculinité d'un homme et sa capacité à défendre une femme, et c'est parce qu'il la défend qu'elle doit lui être soumise. Incapable de se faire obéir,

8. ^{1er} Bulletin de la Grande Armée de la campagne de Prusse et de Pologne, 8 octobre 1806.

on assiste à la castration symbolique du souverain, synonyme de perte d'autorité politique. Le déclin de la virilité⁹ constitue le niveau ultime de dépréciation dans une société française où l'on établit une relation directe entre la masculinité d'un homme et sa capacité à dominer sa femme. Il nous faut aussi remarquer les impressionnants éperons dont il est pourvu. Il faut voir ici une référence à la bataille d'Auerstaedt (14 octobre 1806) où, malgré la supériorité numérique des Prussiens, Frédéric-Guillaume III décide de sonner la retraite ; Louis Nicolas Davout fait alors « chausser les éperons » au roi et à son armée, puisqu'il se lance à leur poursuite, les mettant en déroute.

À partir de cette défaite et de celle d'Iéna, qui a lieu le même jour, la famille royale doit fuir l'avancée des troupes françaises. Napoléon qui, dans une lettre à Talleyrand, espérait que « de grands événements se passeront d'ici un mois et que le roi s'apercevra que les conseils des femmes sont funestes », voit son vœu exaucé. C'est l'occasion pour les satiristes de présenter le désespoir du couple royal prussien, mais aussi d'être beaucoup plus clair sur l'identité de l'amant de la reine, ici vaguement évoqué par la petite image accrochée à son poignet.

Un amour pour le tsar qui précipite la Prusse dans l'abîme

La gravure intitulée *Une scène du déluge survenu dans le Nord*, publiée chez Aaron Martinet, fait référence à la fois à la situation désespérée dans laquelle se trouve la Prusse à la fin de l'année 1806 et à l'adultère dont serait victime le roi de Prusse. Nous laisserons de côté ici les personnages secondaires, John Bull se désolant du blocus continental et le prince-électeur Guillaume I^{er} de Hesse se noyant dans les flots, pour nous focaliser sur les trois protagonistes principaux. La scène qui se déroule au premier plan reprend le tableau d'Anne-Louis Girodet *Scène de déluge*, présenté au Salon de 1806. Dans le coin inférieur droit de la caricature, on peut lire l'inscription *Forioso Fecit*, c'est-à-dire « Forioso a gravé l'estampe ». Il s'agit ici d'un calembour, puisque Forioso était le nom d'un célèbre danseur de corde, qui devait être plus à l'aise face au vide que nos trois personnages. On retrouve Frédéric-Guillaume III cramponné à la jupe de sa femme, elle-même accrochée à la queue de cheval d'Alexandre I^{er}, lequel tente de sauver tout le monde en s'agrippant à un arbre qui est foudroyé par le ciel.

Le dessin et les phylactères nous permettent de saisir la connotation sexuelle de la scène. L'objet qu'empoigne Louise autorise le satiriste à

9. Anonyme, *Les Chevaliers errant*, 1806, BNF, De Vinck, 8240, voir P. de Carbonnières, *op. cit.*, p. 104.



Anonyme, *Une scène du déluge survenu dans le Nord en 1806*, 1806, musée Carnavalet, G.27337 © musée Carnavalet.

jouer sur le double sens du mot « queue ». Le tsar affirme d'ailleurs que Louise « me prend par mon faible ». Le tutoiement qu'elle utilise lorsqu'elle s'adresse à lui illustre une certaine proximité¹⁰ : « Cher prince, nous n'avons plus d'espoir qu'en toi. » Le roi de Prusse est montré comme impuissant face à cette situation. Il ne semble plus en mesure d'affronter Napoléon. Il est le seul à être dépourvu de couvre-chef, symbole de sa perte d'autorité et de pouvoir militaire, mais il est également désarmé au sens propre comme figuré. Il n'a finalement d'autre choix que d'encourager son épouse dans ce sauvetage et dans cette infidélité : « Tiens bon, tiens bon ma femme. »

Les forces de la nature, la mer agitée et la foudre figurent la puissance de la Grande Armée contre laquelle nul ne peut lutter. Cette scène de déluge illustre bien la situation désespérée de la Prusse qui doit désormais compter sur le tsar et ses troupes pour la défendre. Après les défaites d'octobre, Louise n'est plus à l'armée. Poursuivie

10. Anonyme, *Alexandrinet en son conseil privé*, 1807, BNF, De Vinck, 8242.

par les Français, elle traverse toute la Prusse orientale pour atteindre la ville de Memel non loin de la frontière russe, où elle retrouve sa famille et son époux. La Grande Armée entre à Berlin le 27 octobre puis poursuit sa progression vers l'est. Alexandre I^{er} ne parvient ni à libérer la Prusse ni à stopper l'avancée française.

Le sort de la Prusse est réglé lors du traité de Tilsit du 9 juillet 1807. Elle perd une grande partie de son territoire, avec la création de deux nouveaux États, le royaume de Westphalie dirigé par Jérôme Bonaparte et le grand-duché de Varsovie confié au roi de Saxe. Si Napoléon ne l'a pas rayée de la carte, ce n'est que pour complaire au tsar. Dans la gravure, la punition divine qui s'abat sur le couple royal prussien est le résultat de la faiblesse du roi qui aurait laissé sa femme se mêler d'affaires politiques et militaires. Une épouse guidée non par l'intérêt supérieur du royaume, mais par son amour pour le jeune bellâtre russe¹¹. D'autres charges opèrent un lien direct entre la ruine de la Prusse et la bêtise de la souveraine¹², qui va être représentée pleurant et se lamentant sur le sort de son pays¹³. Les gravures ne se font ici que l'écho du discours du temps qui considère que les femmes ne sont pas en mesure d'affronter la dureté du monde des hommes car manquant de discernement.

Cette campagne satirique visant le couple royal prussien va choquer certains contemporains par sa violence et son caractère désacralisant. Dans le *Journal de Paris* du 2 décembre 1806, on peut ainsi lire : « Les caricatures se multiplient ; on en voit beaucoup sur le roi et la reine de Prusse. Je me rappelle, en les regardant, un mot de M. de Bièvre. Il s'était engagé un jour à faire des calembours sur tous les sujets qui lui seraient proposés. Louis XV lui dit : "Faites-en sur moi. Sire, lui répondit M. de Bièvre, vous n'êtes pas un sujet." Il me semble que les rois, dans quelque situation qu'ils se trouvent, fussent-ils maîtres d'école à Corinthe, ne doivent pas plus être sujets de caricatures que de calembours. Il y a une sorte de dignité publique, de grandiose national, de morale politique qu'il faut maintenir et que rien ne doit altérer. »

Il faut dire que la gravure satirique française est particulièrement virulente lors de l'intrusion des femmes dans le champ politique et militaire, surtout lorsque ce sont des reines consorts. Ce fut le cas pour Marie-Antoinette et Catherine II de Russie sous la Révolution, puis pour Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile, au début

11. Anonyme, *La Belle Amazone prussienne retourne à ses premières occupations. Chacun son métier...*, 1806, BNF, De Vinck, 8239, voir P. de Carbonnières, *op. cit.*, p. 106.

12. Anonyme, *Fuite du roi de Prusse*, 1806, BNF, De Vinck, 8246.

13. Anonyme, *La Ponction prussienne*, 1806, BNF, De Vinck, 8238 ; Anonyme, *Le Désespoir du roi de Prusse*, 1806, musée Carnavalet, G.27330, et Anonyme, *État actuel du roi de Prusse*, 1806, BNF, De Vinck, 8244.

de l'année 1806¹⁴. À son tour, Louise est dépeinte comme une manipulatrice belliqueuse, infidèle et inconsciente. Les caricaturistes se plaisent à ridiculiser et à discréditer le « sexe faible », quitte à user des rumeurs et du registre grivois. Comme Louis XVI ou Ferdinand IV de Naples, Frédéric-Guillaume III devient un mari soumis et incapable de se faire obéir de son épouse. Pire, en écoutant ses conseils, il a fait sombrer son pays dans l'abîme.

Ce rabaissement dans la caricature des femmes trop entreprenantes n'est que le miroir grossissant de la société française patriarcale et machiste voulue par Napoléon. Il a d'ailleurs largement contribué à ces attaques misogynes dans ses *Bulletins*. Dans l'idéal napoléonien, la femme doit être à l'image de Joséphine, une épouse docile et infiniment gracieuse, se cantonnant à la toilette et aux affaires domestiques. La présence de femmes dans les rangs de l'armée française est pourtant une réalité. Bien qu'éloignées des camps militaires à partir de 1793, les combattantes qui désirent poursuivre la lutte sous les drapeaux vont, à l'instar de Louise dans les gravures, se déguiser en homme. Cette présence féminine sur le front marque les contemporains, comme en témoignent les nombreuses pièces de théâtre et chansons produites sur le thème de la femme soldat. Cette dernière devient un personnage archétypal des comédies sexuelles et des drames populaires¹⁵. La caricature n'est donc pas la seule production culturelle à aborder ce sujet de la femme à l'armée, principalement à des fins moralisatrices ; elle est en revanche la seule à utiliser le rire dans un but de décrédibilisation politique et de mobilisation de l'opinion contre la Prusse. ┐

14. C. Cheminat, *op. cit.*

15. R. Brice, *La Femme et les Armées de la Révolution et de l'Empire (1792-1815)*, Paris, Ambert, [ca. 1910] (3^e éd.), et A. Forrest, K. Hagemann et J. Rendall (dir.), *Soldiers, Citizens and Civilians: Experiences and Perceptions of the Revolutionary and Napoleonic Wars, 1790-1820*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2008.

AUDREY HÉRISSON

KAAMELOTT ET L'ART DE LA GUERRE

Le Moyen Âge inspire de plus en plus les séries télévisées¹ dont la popularité témoigne de l'engouement² du public pour cette époque élevée au rang de mythe. Ce phénomène artistique, qui marque le retour d'un Moyen Âge esthétisé, mêle les genres historique, *fantasy*³ et dramatique. La guerre y joue toujours un rôle central. Dans ce mouvement mondial, *Kaamelott* se démarque par son genre humoristique⁴.

Créée par Alexandre Astier, Alain Kappauf et Jean-Yves Robin en 2005, et diffusée en six saisons (ou « Livres ») jusqu'en 2009 à la télévision française, cette série de « *fantasy* historique » se fonde sur la légende arthurienne qu'elle cherche à rattacher à des faits historiques réels tout en lui laissant les éléments fantastiques, merveilleux ou mythiques qui lui sont propres, comme la magie et les créatures surnaturelles. Elle commence à prendre des accents dramatiques à partir du Livre IV. Les épisodes, très courts dans les premières saisons (trois minutes trente), s'allongent jusqu'à quarante minutes à compter du Livre V. Une transformation qui s'est poursuivie lors du passage du petit au grand écran avec une trilogie dont le premier volet est sorti en juillet 2021.

L'humour, qui reste au cœur de l'esthétique de *Kaamelott*, même dans sa version plus dramatique au cinéma, s'appuie sur deux jeux différents : l'anachronisme (dans les deux sens : du passé dans le présent et du présent dans le passé) et les clins d'œil critiques au présent ou à la façon dont notre époque conçoit le passé. La légende arthurienne est ainsi l'occasion de questionner nos mythes : dans « Saponides et détergents »⁵, épisode qui reprend le titre d'un chapitre de *Mythologies*⁶ de Roland Barthes, deux paysans découvrent

1. Des séries comme *Game of Thrones* (2011-2019) ou *Vikings* (2013-2020) ont eu un retentissement mondial.
2. Le goût de nos sociétés occidentales pour l'époque médiévale n'est pas nouveau. Les artistes romantiques du XIX^e siècle étaient fascinés par l'imaginaire d'un Moyen Âge sombre et barbare que leur avaient légué les siècles précédents. Voir Ch. Amalvi, *Le Goût du Moyen Âge*, Paris, Boutique de l'histoire Éditions, 2002.
3. La *fantasy* est un genre littéraire dans lequel le fantastique n'est pas un élément perturbateur du monde imaginaire mais au contraire l'élément normal ; le médiéviste anglais J. R. R. Tolkien en est l'un des grands auteurs. Voir V. Ferré, « La critique à l'épreuve de la fiction. Le "médiévalisme" de Tolkien », in N. Koble et M. Séguéy (dir.), *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 2009, pp. 45-54. Voir aussi A. Besson, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, 2007.
4. Astier dédit la série à Louis de Funès et s'inspire pour ses dialogues de ceux de Michel Audiard. Son humour « français » se différencie de celui des Monty Python sur un thème identique (*Monty Python and the Holy Grail*, 1975).
5. Livre III, tome 2, n° 24, 2006.
6. R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 2005, pp. 36-38.

le bain et le savon ; la scène joue sur le préjugé d'un Moyen Âge « sale » et sur celui d'un milieu rural contemporain « arriéré ». La façon d'orthographier Camelot, le château d'Arthur, avec deux « a » pour les initiales d'Alexandre Astier, mais surtout avec deux « t » incitant à prononcer la consonne finale à la façon de « camelote », une marchandise de mauvaise qualité, est le tout premier jeu de mots de la série.

Kaamelott concentre un questionnement autour de la renaissance actuelle du Moyen Âge. Pourquoi est-il si présent dans la création contemporaine ? Comment et pourquoi cette époque, et plus particulièrement le XII^e siècle, considéré au XIX^e siècle comme une première « Renaissance » en France, retrouve-t-elle de l'attrait aujourd'hui ? Est-ce une « revenance » ou une réinvention ? Que cela dit-il de notre époque ? « Si elle s'impose comme une évidence, cette médiévalité omniprésente est aussi une réalité ambivalente et mouvante, comme l'objet qu'elle se propose de capturer, entre ombre et lumière. L'ampleur du phénomène cache des expériences diverses, hétérogènes, voire incompatibles entre elles. [...] Quels que soient les partis pris retenus, une constante réunit cet ensemble : le Moyen Âge est posé comme un outil qui aide à penser le monde contemporain dans sa contradiction et sa multiplicité », écrivent Nathalie Koble et Mireille Séguy dans *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*⁷.

Le passé continue d'habiter notre présent, mais notre présent reconfigure aussi le passé qu'il se donne. Reprenons ce questionnement à partir de *Kaamelott* : la référence au Moyen Âge tient essentiellement dans l'imaginaire de la chevalerie, mais l'art de la guerre présenté est réinventé, ce qui interroge notre rapport à la guerre aujourd'hui.

La chevalerie dans *Kaamelott* : une « revenance » de l'ère médiévale

La « revenance » est un néologisme construit sur l'idée d'un retour de quelque chose de perdu ou de mort, comme un revenant d'outre-tombe. L'ère médiévale est si lointaine qu'elle semble perdue ; les textes qui nous sont parvenus, ceux de la littérature romanesque arthurienne⁸ par exemple, sont écrits dans un ancien

7. *Op. cit.*, pp. 7-8.

8. Parmi celle-ci : Ch. De Troyes, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994. Voir aussi le cycle Lancelot-Graal : *Le Livre du Graal*, Paris, Gallimard, 2001.

français difficile à comprendre et, plus encore, appartiennent à une culture qui nous est devenue étrangère, qui ne nous est familière que par des mythes construits au cours des derniers siècles. Ainsi, le mythe d'Arthur est-il intimement lié à l'imaginaire de la chevalerie du XII^e siècle, des romans courtois.

William Blanc cite *Kaamelott* en exergue de son introduction « Le roi Arthur, une utopie contemporaine » à son ouvrage *Le Roi Arthur, un mythe contemporain*⁹ : « Regardez-nous, y'en a pas deux qu'ont le même âge, pas deux qui viennent du même endroit... des seigneurs, des chevaliers errants, des riches, des pauvres... Mais à la Table ronde, pour la première fois de toute l'histoire du peuple breton, nous cherchons la même chose : le Graal. C'est le Graal qui fait de nous des chevaliers, des hommes civilisés, qui nous différencie des tribus barbares. Le Graal, c'est notre union. Le Graal, c'est notre grandeur¹⁰. » Arthur, grâce à ce discours, parvient à galvaniser les chevaliers bretons qui passent leur temps à se quereller. Mais pour quelques instants seulement. Cette quête du Graal est celle d'un idéal qui rassemble autour de lui des volontés indépendantes et dispersées, d'une finalité morale qui transforme le barbare en homme civilisé. L'échec du discours rappelle qu'aujourd'hui les nations sont toujours aussi divisées et que l'homme moderne est loin d'être cet homme civilisé que le Moyen Âge nommait chevalier.

Dans l'épisode « La chevalerie », Arthur fait cours à de jeunes chevaliers ; il leur demande de définir chevalerie et chevalier, car « ce ne sont pas seulement des termes pour faire beau ». Yvain, l'adolescent lourdaud, pense que la chevalerie « c'est là où on range les chevaux » ; Gauvain, un peu plus fin mais ne comprenant pas vraiment le fond de ce qu'il dit, réplique par une formule toute faite : « Noblesse bien remise ne trouve jamais porte close. » Arthur de leur répondre : « [La chevalerie] c'est avant tout l'abnégation, une grande qualité qui leur [aux chevaliers] permet de penser aux autres avant eux-mêmes ; les chevaliers n'agissent jamais pour eux mais dans l'intérêt des plus démunis ; ils ont une forte propension à l'empathie, et savent se mettre à la place des autres et s'approprier une part de leur souffrance ; ainsi, ils ne luttent jamais pour un concept, par routine ou même par zèle, mais pour une cause et une souffrance partagée ; c'est la raison pour laquelle ils sont incorruptibles¹¹. »

9. W. Blanc, *Le Roi Arthur, un mythe contemporain. De Chrétien de Troyes à Kaamelott en passant par les Monty Python*, Paris, Libertalia, 2020, p. 13.

10. « La vraie nature du Graal », Livre I, tome 2, n° 50, 2005.

11. « La chevalerie », Livre III, tome 2, n° 36, 2006.

La fonction de la chevalerie dans *Kaamelott* est d'incarner cet idéal courtois de courage, de bonnes manières, de moralité au service des plus démunis, historiquement attesté au travers des romans qui nous sont parvenus, et qui tranche avec notre imaginaire d'un monde médiéval barbare et cruel. À l'opposé, notre époque contemporaine se conçoit comme civilisée, morale et généreuse, mais se montre en réalité barbare et cruelle ; les adolescents qu'Arthur a en face de lui sont des jeunes contemporains, individualistes, uniquement intéressés par leur réalité quotidienne et non animés par des idéaux lointains ou par la nécessité d'assister ceux qui souffrent. Le comique à l'œuvre dans *Kaamelott* joue sur cette ambiguïté ; on ne sait pas à quelle époque on se situe réellement. Le discours généreux et idéaliste d'Arthur pourrait trouver un écho contemporain, mais il donne l'effet de ne pas être « understandable », comme si nous n'avions plus les repères moraux pour le comprendre. Cette chevalerie qu'il tente désespérément de faire « revenir » dans notre présent est comme un espoir, un remède aux maux d'aujourd'hui.

L'imaginaire de la chevalerie est également l'occasion de faire rire par le jeu de l'anachronisme et du burlesque. Dans « Le chevalier mystère »¹², les membres de la Table ronde s'étonnent qu'un certain Provençal le Gaulois – qui n'est autre que Perceval le Gallois, qui ne parvient pas à retenir correctement son propre nom – puisse jouir d'une excellente réputation de chevalier grâce à ses faits d'armes alors que ce n'est pas leur cas ; la déception, ou le soulagement, arrive lorsqu'ils se rendent compte que cette réputation ne repose sur aucune réalité. Une critique évidente de notre monde contemporain.

La question de la crédibilité du statut est également abordée dans « L'adoubement »¹³ : Perceval assiste à cette cérémonie et explique à Arthur qu'il n'a jamais été adoubé ; celui-ci demande au père Blaise de vérifier dans ses registres ; les faits étant confirmés, le roi choisit d'y remédier « en catimini ». De même dans « Les volontaires II »¹⁴, Perceval et Karadoc demandent à Merlin de les rendre crédibles militairement en leur donnant des pouvoirs magiques, et dans « Les classes de Bohort »¹⁵, Arthur charge son maître d'armes d'apprendre à celui-ci à guerroyer car il est d'une « pathétique couardise » – il est ce chevalier courtois, délicat et poète tout droit sorti des romans arthuriens, qui ne supporte pas l'insulte mais est incapable de se battre. Arthur est donc entouré de chevaliers dont ni le statut ni les

12. « Le chevalier mystère », Livre I, tome 1, n° 4, 2005.

13. « L'adoubement », Livre I, tome 1, n° 40, 2005.

14. « Les volontaires II », Livre II, tome 1, n° 8, 2005.

15. « Les classes de Bohort », Livre II, tome 1, n° 14, 2005.

compétences ne sont sûrs ; lui-même élu de Dieu puisqu'il détient Excalibur, « l'épée qui flamboie lorsqu'elle reconnaît l'exceptionnelle destinée de son porteur »¹⁶, doute de sa légitimité quand on s'aperçoit que Perceval peut, lui aussi, faire briller l'épée, et même de façon plus intense que lui. La chevalerie est alors une quête d'identité, la recherche d'un statut, d'une crédibilité, d'un idéal pour soi-même.

L'époque dans laquelle se déroule l'intrigue de *Kaamelott* n'est pourtant pas celle des romans courtois et chevaleresques du XII^e siècle. Dans sa recherche d'un certain réalisme historique, la série situe les événements qu'elle raconte dans la seconde moitié du V^e siècle sur l'île de Bretagne, dans le royaume de Logres, alors que l'Empire romain s'effondre et que le christianisme remplace les cultes païens. Arthur est un roi civilisateur qui cherche à fédérer les Bretons et les chrétiens, représentants de la chevalerie. Mais il est aussi un chef de guerre – dans « Retour de campagne »¹⁷, le viol des femmes des vaincus est perçu comme une chose normale. La société qu'il veut construire est faite de héros dirigés par des rois qui doivent distribuer les richesses gagnées pendant les guerres. Dans « L'assemblée des rois »¹⁸, ceux-ci siègent autour de la Table ronde pour discuter d'une politique « commune » en matière d'éducation, politique qu'Arthur voudrait progressiste mais sans parvenir à convaincre ; dans « L'alliance »¹⁹, on apprend qu'il est difficile de fédérer les clans car leurs chefs comprennent qu'« on y perd plus qu'on y gagne » ; dans « Le combat des chefs »²⁰, il est question de la coutume qui veut qu'un chef de clan, par respect, provoque le roi en duel.

La réinvention d'un mythe guerrier

Dans l'imaginaire contemporain, il n'est pas de chevalier sans armure. Celles de *Kaamelott* sont d'un anachronisme assumé, ce qui permet à Astier de jouer du ridicule de ce préjugé : dans « L'éclaireur »²¹, Perceval refuse de quitter la sienne alors que lui est confiée une mission d'éclaireur, et se fait repérer à cause du bruit qu'il fait. Il opère de même avec l'idée que lorsque deux chevaliers se rencontrent ils doivent obligatoirement s'affronter : dans « Le

16. « Excalibur et le destin », Livre II, tome 2, n° 2, 2005.

17. « Retour de campagne », Livre I, tome 2, n° 37, 2005.

18. « L'assemblée des rois », Livre III, tome 1, n° 26 et n° 27, 2006.

19. « L'alliance », Livre II, tome 2, n° 11, 2005.

20. « Le combat des chefs », Livre III, tome 1, n° 6, 2006.

21. « L'éclaireur », Livre I, tome 2, n° 44, 2005.

tournoi »²², Arthur et Guenièvre assistent en tribune à une joute longue et ennuyeuse qu'Yvain commente à la façon des journalistes sportifs contemporains, Guenièvre sursautant à chaque coup violent. Un anachronisme là encore, car à l'époque où se situe l'histoire les lances étaient encore utilisées comme des pieux levés à bout de bras ; ce n'est que plus tard, à partir du moment où cette technique de combat a été abandonnée, que les cavaliers ont commencé à s'entraîner ensemble, en ligne, pour charger l'ennemi. Il en est de même pour l'armement : l'archéologie a montré que les tombes anglo-saxonnes du V^e siècle contenaient peu d'épées ; l'armement de base était alors la lance et le bouclier. L'idée que les personnages de rang supérieur en étaient équipés est donc erronée.

Qu'en est-il de l'art de la guerre ? Lorsqu'il est question de combat, « la discipline est mère de sagesse » dit Gauvain dans « Trois cent soixante degrés »²³. Apeuré en entrant dans une grotte et n'ayant pas compris la consigne de sécurité que lui a apprise Arthur (faire un tour de 360° en entrant dans un endroit pour vérifier s'il n'y a pas de danger), il se met à tourner sur lui-même jusqu'à en vomir. Il pense être discipliné en respectant la consigne à la lettre, or la discipline ne consiste pas à obéir aux ordres sans les comprendre. Dans « Codes et stratégies »²⁴, Arthur essaie de coordonner une bataille et de faire respecter la discipline dans les troupes combattantes ; il a à sa disposition un homme qui sonne de la corne de brume et qui manipule des drapeaux noir et rouge selon un code censé être connu de tous ; pourtant les troupes ne suivent pas les ordres et se battent de façon désordonnées et, lorsque désabusé il fait sonner la retraite, personne ne se retire ; Arthur finit par quitter le champ de bataille et Léodagan se lamente : « Un chef de guerre qui ne commande plus c'est pas bon. »

Arthur est un chef de guerre qui a été éduqué dans l'armée romaine²⁵ où il a appris l'ordre et la discipline. Il explique à Guenièvre, en colère d'avoir été mariée à un « Romain » sans le savoir, que si les Romains acceptent de laisser la Bretagne tranquille, c'est bien parce qu'il vient de chez eux et que les troupes bretonnes, indisciplinées et désobéissantes, ne feraient pas le poids face aux légions romaines. Malgré tout, il ne baisse pas les bras et s'attelle à l'invention d'un art de la guerre adapté à ses chevaliers et à ses troupes. Ainsi dans

22. « Le tournoi », Livre III, tome 1, n° 31, 2006.

23. « Trois cent soixante degrés », Livre II, tome 2, n° 32, 2005.

24. « Codes et stratégies », Livre I, tome 1, n° 8, 2005.

25. « Le secret d'Arthur », Livre II, tome 2, n° 12, 2005.

« Poltergeist »²⁶, il tente désespérément d'apprendre à Perceval et à Karadoc le code des éclaireurs qui se parlent à distance en tapant sur des bouts de bois. Plusieurs épisodes montrent également des scènes d'enseignement à de jeunes chevaliers : dans « L'étudiant »²⁷, Arthur lui-même fait un cours sur la catapulte, arme de la « poliorcétique » ; dans « Les suppléants »²⁸, le maître d'armes se fait remplacer au pied levé par Perceval qui décide d'apprendre aux jeunes la « technique du rebrousse-chemin ».

Dans la série des « Unagi »²⁹, Karadoc et Perceval sont à la recherche de nouvelles techniques de combat à mains nues, car « les armes c'est pour ceux qui se la pètent ». Ils cherchent l'inspiration dans la connaissance de soi (« au combat, il faut connaître ses points forts et ses points faibles »), puis se mettent en tête de casser des pierres à mains nues avant d'inventer une technique d'esquive qu'ils appellent « technique à l'aveugle » et qui consiste à porter son regard à 30° de l'ennemi plutôt que de le regarder en face, et enfin de chercher à se battre avec des objets présents dans l'environnement immédiat, comme avec un fenouil. L'humour de ces scènes tient dans le préjugé que les Occidentaux du Moyen Âge n'avaient pas de techniques de combat à mains nues évoluées, contrairement à ce qui était le cas en Asie, et dans le fait que si les deux chevaliers voient bien l'importance qu'il y a à développer ces techniques ils en comprennent les principes de travers. Cette référence aux arts martiaux, dont l'usage médiéval est peu documenté³⁰, apparaît également dans « Les auditeurs libres »³¹, où Karadoc et Perceval observent Arthur qui s'entraîne seul en faisant des mouvements lents et amples ressemblant à ceux du tai-chi-chuan, art martial chinois.

Une critique contemporaine

Que dit *Kaamelott* de l'art de la guerre aujourd'hui et plus globalement de notre société contemporaine ? Nous avons vu que l'humour de cette série s'appuie à la fois sur le burlesque, qui combine deux

26. « Poltergeist », Livre III, tome 2, n° 3, 2006.

27. « L'étudiant », Livre III, tome 2, n° 45, 2006.

28. « Les suppléants », Livre III, tome 1, n° 24, 2006.

29. « Unagi », Livre I, tome 2, n° 43, 2005 ; « Unagi II », Livre II, tome 2, n° 7, 2005 ; « Unagi III », Livre III, tome 1, n° 16, 2006 ; « Unagi IV », Livre IV, tome 2, n° 1, 2006.

30. Les techniques de l'escrime médiévale, avec épée et bœcle ou petit bouclier, commencent à être décrites à partir du XIII^e siècle dans des documents destinés aux clercs et aux étudiants afin de leur apprendre à se défendre dans les villes. On peut se demander si, en l'absence d'armement sophistiqué, des techniques de combat à mains nues proches des arts martiaux asiatiques n'existaient pas.

31. « Les auditeurs libres », Livre III, tome 2, n° 39, 2006.

situations incompatibles en une seule en mettant des éléments du passé médiéval dans une situation clairement actuelle et inversement ou en rapprochant deux cultures qui ne peuvent s'être rencontrées, mais aussi sur la critique ironique de notre société contemporaine, soit dans ses préjugés sur l'époque médiévale, soit, ce qui est le plus courant, dans son comportement actuel.

« Cette distanciation ambivalente, qui fait du Moyen Âge l'envers imaginaire de notre présent collectif et intime, rend sa représentation particulièrement complexe. Dans la production contemporaine, en particulier cinématographique, la plupart des œuvres qui travaillent à partir d'une matière médiévale simplifient la complexité de son processus de survivance pour nous : [...] le Moyen Âge, exhibé pour son inactualité, n'y est plus guère contemporain que négativement ; d'autres prennent au contraire le parti de la restitution archéologique, qui donnerait à voir un Moyen Âge retrouvé : l'illusion réaliste abolit la distance et plonge l'œuvre/le destinataire dans l'oubli de son appartenance au monde d'aujourd'hui³². »

Kaamelott comprend plusieurs projets : un projet historico-esthétique, qui cherche à réécrire le mythe arthurien en se fondant sur des recherches historiques et littéraires – il prend de plus en plus d'importance au fur et à mesure des Livres puis dans l'œuvre cinématographique –, et un projet de divertissement humoristique et critique. Dans celui-ci, le Moyen Âge est le moyen qui permet d'ironiser sur un aspect de la société contemporaine sans le mettre directement en scène, et donc en cause.

Intéressons-nous à la satire qui est faite des institutions militaires et de la façon dont notre société conçoit son armée. Dans « Witness »³³, Kadoc, le frère simplet de Karadoc, assiste au cours donné aux jeunes chevaliers et, à l'occasion d'une question, répète ce qu'il a entendu d'une discussion : « Des fois, il n'y a pas le choix, il faut sacrifier des jeunes. » Les élèves décident alors de faire grève et les soldats expérimentés refusent de prendre leur place : ils ne voient pas l'intérêt de persévérer dans l'armée si au bout de dix ans on n'envoie pas les jeunes se battre à leur place. Les militaires sont présentés ici comme des travailleurs syndiqués pouvant faire grève – c'est impossible en France – et voulant faire carrière sans avoir à se battre.

Dans « La taxe militaire »³⁴, Arthur convoque un seigneur qui ne vient jamais aux batailles et ne participe donc pas à l'effort militaire ; il lui donne le choix entre payer une taxe et s'engager ; le seigneur

32. N. Koble et M. Ségué (dir.), *op. cit.*, pp. 13-14.

33. « Witness », Livre III, tome 2, n° 32, 2006.

34. « La taxe militaire », Livre I, tome 1, n° 21, 2005.

hésite : « Quand on est riche dans l'armée, on n'est pas dans les postes à risque, non ? » Une nouvelle référence à une image de l'armée telle qu'elle a pu être forgée à partir de la fin de la guerre froide et du début des opérations de maintien de la paix par les Casques bleus de l'ONU : une armée qui ne sert plus vraiment à faire la guerre.

Dans « Le code de chevalerie »³⁵, l'élaboration d'une nouvelle traduction du code de chevalerie, écrit en ancien celte, montre quelques biais interprétatifs modernistes, comme l'introduction d'un « temps de pause » ou d'un « droit de retrait ». Et dans « Le chevalier errant »³⁶, Lancelot explique qu'il a un statut de « chevalier à mi-temps », qui lui permet de ne siéger à la Table ronde qu'à temps partiel. Ici la critique sociale va au-delà de l'institution militaire pour toucher le monde du travail.

La critique d'une société dans laquelle les individus peinent à s'intéresser au collectif et à s'impliquer dans ce qu'ils font passe aussi beaucoup par la mise en scène des deux chevaliers adolescents, Yvain et Gauvain. Dans « Les émancipés »³⁷, tous deux sont envoyés tenir des postes avancés de garde côtière ; Arthur leur rend visite³⁸ et s'aperçoit de leur inaptitude dans leur fonction : ils ne réagissent pas à la vue de drakkars³⁹ au prétexte qu'ils n'ont pas eu de cours sur les pavillons et ne donnent pas l'alerte car ils ont relâché tous les pigeons parce que leurs roucoulements les gênaient pour dormir ; réaffectés à la garde de *Kaamelott*⁴⁰, ils s'y montrent également très peu impliqués dans leur mission.

Les épisodes abordant l'art du siège sont l'occasion de quelques traits satiriques sur les questions contemporaines touchant l'armement. Léodagan est passionné par les balistes et autres armes de jet. Dans « Le mangonneau »⁴¹, il fait l'article à Arthur d'une nouvelle arme qu'il souhaite acquérir, « révolutionnaire dans ses caractéristiques, résolument classique dans sa conception » ; quand Arthur lui en demande le prix, il répond que « ça coûte classiquement la peau du fion », mais qu'il est important de « s'équiper vite et en masse pour se distinguer des pays voisins et conserver notre réputation de précurseurs en défense » ; Arthur fait alors remarquer que c'est une arme de siège, donc d'attaque, et non de défense... Dans le doublet

35. « Le code de chevalerie », Livre I, tome 1, n° 46, 2005.

36. « Le chevalier errant », Livre III, tome 1, n° 1, 2006.

37. « Les émancipés », Livre IV, tome 1, n° 27, 2006.

38. « Les tuteurs II », Livre IV, tome 1, n° 36, 2006.

39. « Drakkars ! », Livre IV, tome 1, n° 49, 2006.

40. « La réaffectation », Livre IV, tome 2, n° 10, 2006.

41. « Le mangonneau », Livre III, tome 2, n° 35, 2006.

« La baliste »⁴², en raison des restrictions de budget – Léodagan blâme Arthur : « On paie votre mauvaise politique de défense » –, il a fait construire sa catapulte à l'intérieur de l'enceinte du château, or l'amplitude de sa cuillère ne permet pas de la faire fonctionner ; il faut donc démolir la grande porte pour la sortir.

La critique des politiques d'armement se poursuit dans « Les envahisseurs »⁴³ : Attila veut profiter d'une attaque burgonde pour envahir le royaume de Logres ; lors de négociations, Arthur essaie de le faire renoncer à ce projet en lui faisant croire que les Burgondes sont en fait ses alliés et qu'ils sont dotés d'un puissant matériel de guerre : « Je le sais, c'est moi qui lui [le roi burgonde] ai vendu. »

Les représentations de la chevalerie et de l'art de la guerre dans *Kamelott* sont l'occasion d'une analyse déguisée de la société contemporaine et des politiques publiques. La politique est tournée en dérision dans « Le jeu de guerre »⁴⁴ où Arthur négocie avec le roi Burgonde, avec lequel il ne parvient pas à communiquer, au cours d'une partie de jeu où il faut bouger des œufs en pierre sur une carte sans que les règles soient connues ; cette situation, où il faut décider et agir dans l'incertitude totale, est pourtant bien celle d'une guerre. Et les épisodes « Les tacticiens »⁴⁵ se moquent des termes « manœuvre rétroplanifiée » et « stratagème ». *Kamelott* amène aussi à se pencher sérieusement sur l'art de commander – dans « Des hommes d'honneur »⁴⁶ Arthur déplore que « quand on commande, on s'éloigne de ses hommes » – et sur la pensée de la guerre – devant l'inaptitude à la violence de Bohort, Léodagan utilise un lieu commun : « Il y a les hommes de terrain et ceux qui gambergent⁴⁷. » Or il n'y a pas incompatibilité entre la réflexion et l'action, entre la pensée et la guerre, qui peut être un objet de pensée. ┘

42. « La baliste », Livre III, tome 2, n° 16, 2006 ; « La baliste II », Livre IV, tome 1, n° 29, 2006.

43. « Les envahisseurs », Livre IV, tome 1, n° 44, 2006.

44. « Le jeu de guerre », Livre IV, tome 2, n° 13, 2006.

45. « Les tacticiens », Livre IV, tome 1, n° 47 et n° 48, 2006.

46. « Des hommes d'honneur », Livre II, tome 2, n° 17, 2005.

47. « L'escorte », Livre I, tome 2, n° 38, 2005.



HAÏM KORSIA

L'HUMOUR JUIF COMME ANTIDOTE À LA MORT

On ne parle jamais d'un humour chrétien, musulman ou bouddhiste, mais d'un humour juif oui. Peut-être parce que la seule manière pour le peuple juif de s'extraire des vicissitudes infinies de l'histoire est d'en rire. Rire de soi, de ses malheurs et de la confiance absolue en un futur toujours démenti par les faits. Rire pour vivre. Rire pour exister.

Plus consubstantiellement, le Talmud donne raison aux conférenciers américains qui débudent toujours leur intervention par une boutade afin de capter l'attention des étudiants, d'ouvrir leur esprit. Oui, les rabbins si sérieux du Talmud aimaient commencer leurs cours par une blague, comme pour installer une forme de connivence et faire naître un compagnonnage d'étude. Le rire ouvre la sagesse. Peut-être même la permet-il ! Et puis, il y a toujours le risque de se prendre au sérieux et de se lancer dans un enseignement *ex cathedra*, ce qui ferait mauvais genre pour un rabbin, reconnaissons-le... En tout cas, qui n'encouragerait pas au débat et au questionnement. Au fond, si on conseille de rire avant d'étudier, ou plutôt de rire pour étudier, c'est que le mot rire (*tséhok*) en hébreu se décompose en deux termes qui veulent dire « sort de la loi », ce qui sous-entend qu'il faut examiner toutes les possibilités et, en plus, celles qui sortent des codes habituels, de la routine.

Mais surtout, le rire n'est pas exclu de ce que nous sommes, et ce depuis que le fils de Sarah et d'Abraham se nomme Isaac, « il rira », ainsi baptisé car tous deux se mirent à rire quand ils apprirent qu'ils allaient être parents à quatre-vingt-dix et cent ans (Genèse, XVIII, 22). Notre ascendance débute donc par une blague. Et ce rire inaugural est un rire victorieux contre toutes les impossibilités de la vie.

Et pourtant, un rabbin du Talmud interdit de rire sans limites, car cela serait ne pas voir le tragique du monde. Il faut donc trouver un équilibre entre se prendre au sérieux et ne rien prendre au sérieux. C'est là, sur ce chemin de crête, que naît l'humour juif, toujours fait d'autodérision et d'espérance – « Jusqu'à présent nous vivions dans l'angoisse, désormais, nous vivons dans l'espérance » dit Tristan Bernard lorsqu'il est arrêté avec sa famille par la Gestapo –, et toujours porteur d'un autre possible ou, comme diraient les hommes du 13^e régiment de dragons parachutistes (RDP), « Au-delà

du possible », c'est-à-dire en se « riant » des impossibles et en inventant de nouveaux.

Dans *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco, porté à l'écran par Jean-Jacques Annaud, Guillaume de Baskerville enquête sur l'assassinat de plusieurs moines et découvre qu'ils sont l'œuvre du vénérable et érudit Jorge de Burgos. Celui-ci a empoisonné les pages du deuxième tome de *La Poétique* d'Aristote afin que nul ne puisse le lire. Car ce volume, qui traite de la comédie, expose comment le rire permet de faire tomber toutes les citadelles, en particulier celle de la peur. Une vérité dont a conscience Moïse lorsqu'il envoie des explorateurs en Terre sainte afin de savoir si les villes y sont ceintes de murailles. Car, contrairement à ce que l'on pourrait intuitivement penser, si c'est le cas c'est que leurs habitants ont peur et qu'ils seront défaits sans coup férir – ce fut le cas à Jéricho –, mais si ce n'est pas le cas, c'est que le peuple qui y vit n'a aucune peur et qu'il sera difficile à vaincre.

Et quelle plus grande peur que celle de la mort ? Dans *Gladiator* de Ridley Scott, Maximus affronte l'empereur Commode : « J'ai connu un homme qui disait : la mort sourit à tous. Tout ce que l'on peut faire c'est de lui sourire en retour. » Comme si l'homme et Dieu ne pouvaient, ne devaient, que chercher à se sourire l'un l'autre, comme les deux chérubins sur l'Arche sainte.

Le rire, l'humour, particulièrement l'humour noir, ont vocation à rendre acceptable par les soldats l'omniprésence de la mort et à répondre à la question du sens : pourquoi sommes-nous là ? que défendons-nous ? pour qui et pour quoi dois-je sortir de la tranchée ? Parfois, il vaut mieux rire que répondre réellement à ces questions ou à d'autres, parce qu'il n'y a pas d'alternative. Ainsi, jeune séminariste, Jacob Kaplan, futur grand rabbin de France, riait souvent pendant les cours au point qu'un de ses professeurs lui dit, peu de temps avant son incorporation en 1914 : « Vous ne rirez plus au front ! » Un jour, au front, Kaplan se fait photographe et s'aperçoit qu'il rit sur le cliché. Il l'envoie à son professeur en ajoutant, potache, au stylo : « Et il rit toujours ! » C'est très certainement ce que vivent les soldats au front, quel que soit le théâtre d'opérations. Entre la préparation au combat, l'adrénaline de l'affrontement et l'attente ou le repos, il y a le rire qui projette dans le futur, ce futur entouré des siens, ce futur qui a vaincu la mort. L'écho du verset des Proverbes : « Il sourit au jour à venir » (XXXI, 25).

Le Talmud rapporte que lorsque rabbi Akiba et d'autres rabbins arrivèrent à Jérusalem devant le Temple détruit, ils virent un renard sortir de son terrier à l'endroit précis du Saint des Saints. Tous pleurèrent devant une telle désolation sauf rabbi Akiba qui, lui, se mit à rire. Ses compagnons pensèrent qu'il avait perdu la raison,

mais il leur expliqua que la scène à laquelle ils venaient d'assister était la réalisation d'un verset biblique qui prophétisait qu'un renard sortirait du Temple, et que donc, avec la même précision, les versets de consolation et de rédemption s'accompliront. Il riait donc d'espérance et de foi. Et puis que faire d'autre ? Le rire est une thérapie devant toutes les vicissitudes de l'histoire.

Mais il n'y a de véritable humour juif que si se déploie une morale, une leçon, à la suite de la blague ou du jeu de mots. Une morale qui se doit d'être une ouverture. La situation décrite importe peu, car le schéma est toujours le même : une personne dans une situation catastrophique et inextricable reprend la situation en main en faisant un bon mot, c'est-à-dire en ayant le dernier mot. Cet humour des faibles et des bafoués, parfois si joliment qualifié de « politesse du désespoir », propose de rire pour ne pas être obligé de pleurer. C'est le titre d'une très belle chanson de Frédéric Zeitoun pour qui « la politesse du désespoir /c'est mettre du swing dans son cafard /en rire à défaut d'en pleurer /quand la vie danse à cloche pied ».

En conclusion, voici un exemple d'humour juif et de morale à en tirer. Il était une fois un rabbin très vieux et très sage qui, parvenu au terme de sa vie, fit venir autour de son lit d'agonie ses disciples et leur dit : « La vie est une flèche. » Et il les charge de réfléchir à cette sentence, d'en chercher la portée et le sens. Les jeunes disciples se concertent, tentent de trouver une explication à cette affirmation et, désorientés, décident de se rendre à l'étranger auprès de rabbins très savants pour recueillir leur avis. Ceux-ci se plongent dans l'étude et la méditation et, au bout de quelques jours, annoncent solennellement qu'ils sont parvenus à la conclusion que « la vie n'est pas une flèche ». Les disciples retournent alors au chevet du mourant et lui font part de la conclusion de ses éminents collègues. Le vieil homme écoute, se recueille et, dans un dernier souffle souriant, affirme : « Oui, on peut aussi le dire ainsi : la vie n'est pas une flèche. »

Que nous enseigne cette parabole ? D'évidence, la nécessité de l'étude, de la réflexion et du doute, c'est-à-dire la remise en cause incessante et infatigable de nos connaissances et de nos certitudes. Ces dernières sont le siège des extrémismes, des excès, de l'absence d'ouverture à l'autre. Douter, au contraire, amène à envisager tous les possibles, à prendre en considération les différences, donc à être en mesure de les admettre et de concevoir la relativité de toute vérité. L'humour juif, c'est de la dérision dans un monde trop sérieux pour être honnête. ─

L TRANSLATION IN ENGLISH



RÉMY HÉMEZ

WAR HOAXES

May 27, 1944. After flying round and round in the sky, a plane lands in Gibraltar. The officers gathered on the tarmac immediately recognise the man of small stature who alights, with his characteristic beret, neat moustache under his pointed nose and the ever-knitted brow. It is him indeed, General Bernard Law Montgomery. “Monty” crosses the streets of the “Rock” to the cheers of the troops who have come running to meet his convoy. Arriving at the governor’s residence, he salutes the guard of honour before joining General Ralph “Rusty” Eastwood. The two men know each other well from being at Sandhurst together. Eastwood stares for a while at Monty and then, smiling, leaps to his feet and warmly shakes his hand, exclaiming, “I wouldn’t have thought it possible!” And he adds: “You are simply splendid. I can’t get over it. You are Monty. I’ve known him for years!”

Eastwood was in on the deception. It was not “Monty” who had come to Gibraltar, but Lieutenant Meyrick Edward Clifton-James. His resemblance to the general was striking and he happened to be an amateur actor. What might have looked like a schoolboy prank was in fact a very serious deception operation¹ called “Copperhead”, one of the many components of “Bodyguard”². After some time spent rehearsing and adjusting his appearance³, under the supervision of David Niven, the famous British actor, and Peter Ustinov, his batman, an actor too but also a scriptwriter, Clifton-James was thus sent on ‘official’ visits with the aim of giving credence to a forthcoming landing on the Mediterranean coast. The message to the Germans was that the invasion was not imminent since “Monty”, the commander of the land forces, was far from England. With double agents adding that he had travelled to Algiers to coordinate a landing in the south of France that must take place before “Overlord”.

“Copperhead”, which looked very much like a hoax, was therefore a very serious stratagem of war. And this was no coincidence, as cunning and humour have many connections. Stratagem, for example, is a

1. A deception operation is a set of planned and coordinated measures designed to deceive the enemy into misinterpreting friendly attitudes in order to induce them to react in a manner detrimental to their own interests and to reduce their ability to retaliate. Deception includes concealment, diversion and intoxication.

2. On “Copperhead”, see in particular N. Rankin, *A Genius for Deception: How cunning helped the British win Two World Wars*, Oxford University Press, 2009, p. 384 et seq.

3. This included making a finger prosthesis to replace one that Clifton lost in the First World War.

recurring feature in comedies⁴, used on many occasions by Molière and Marivaux for instance. Very often, the weaker characters use it to take revenge on the powerful. As a triumph of wit, it makes the audience laugh. But beyond this literary and social aspect, cunning and humour also stem from similar turns of mind and, in addition, they gain from each other.

Shared incongruity

It is true that having an acute sense of humour and enjoying playing hoaxes and jokes makes it easier to design effective deception operations. In the late 1950s, Reginald Victor Jones theorised this connection⁵. A leading planner during the Second World War, a physicist and a great prankster, he linked these three activities in his essay *The Theory of Practical Joking*⁶. He first established a connection between hoaxes and the scientific method. He explained how, before the war, he had faced conceptual difficulties in reconciling the wave and particle properties of entities such as electrons and photons. Being involved in a series of hoaxes then provided him with useful “training” in solving them. Jones also mentions that renowned British scientists such as Clerk Maxwell and George Gamow were great pranksters⁷.

According to Jones, the connection between humour and the scientific method can be explained firstly because “the crux of a [...] joke seems to be the production of an incongruity in the normal order of events”⁸ by playing, for example, on dimension or irony. He then distinguishes jokes based on their nature: “Simple incongruities [...] can be humorous enough, but the more advanced jokes usually involve a period of preparation and induction, sometimes elaborate, before the incongruity becomes apparent. They are called hoaxes⁹.”

To illustrate this point, Jones recounts an anecdote involving R. W. Wood, a famous physics professor at Johns Hopkins University. While studying in Paris, he discovered that the lady living in the flat below him kept a tortoise. So Wood fashioned a collecting device

4. This is also the case in fables, farces and *fabliaux*.

5. “Neuropsychologist Richard Gregory (1970) perceived an analogy between psychological illusion and the scientific method. Historian Thomas Macaulay (1837), saw one between the scientific method and jokes.”

6. R. V. Jones, “The Theory of Practical Joking. Its Relevance to Physics”, *Bulletin of the Institute of Physics*, 1957.

7. R. V. Jones, “The Theory of Practical Joking. An Elaboration” (1957/1975), *Bulletin of the Institute of Mathematics and its Applications*, vol. 11, n°s 1-2, 1975, pp. 10-17.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

from a broom-handle, and bought a supply of tortoises of different sizes. While the lady was out shopping, Wood replaced her tortoise with a slightly larger one. He repeated this operation each day until the growth of the tortoise became so obvious to its owner that she consulted Wood. After first sending her to consult a Professor at the Sorbonne, he advised her to write the press to recount the phenomenon. Wood then reversed the process, and in a week or so the tortoise mysteriously contracted to its original dimensions¹⁰.

The intellectual process of planning deception operations is in some ways identical to that of creating hoaxes where “the period of induction of the victim may be extended. [...] the object is to build up in the victim’s mind a false world-picture which is temporarily consistent by any tests that he can apply to it, so that he ultimately takes action on it with confidence. The falseness of the picture is then starkly revealed by the incongruity which his action precipitates”¹¹. Thus, to Jones, by a false presentation of evidence, the deceiver lets the victim “build up an incorrect but self-consistent world-picture”, thereby causing him to take measures that do not correspond to reality.

We could add to Jones’ ideas that, in planning a deception operation as in preparing a hoax, the first thing to do is to put oneself in the place of the “victim”, in order to know what evidence is available to build and test their picture of the world. There are several reasons for this. The first step is to be credible by telling a “good story”. Furthermore, a successful deception operation and a successful joke both involve understanding the environment and, in particular, the “victims”. Their personal background must be studied and, in this regard, cultural proximity is an asset. In an intercultural environment, for a joke or a ruse to be successful, an extra effort must be made because there are a number of pitfalls, such as ethnocentrism, denigration, and total misunderstanding.

We can also add that those who appreciate and practice cunning often like to add a touch of humour. This is the case of many hackers, to whom, for example, pulling pranks or even integrating them into source code is commonplace. Gabriella Coleman explains that “humour saturates the social world of hacking”¹² and she emphasises that “Hackers literally enjoy hacking almost anything. [...] To put it bluntly, because hackers have spent years, possibly decades, working to outsmart various technical constraints, they are also good at joking.

10. *Ibid.* Also see G. H. Dieke, “Robert Williams Wood 1868-1955. A Biographical Memoir”, National Academy of Sciences, 1993.

11. R. V. Jones, “The Theory of Practical Joking. An Elaboration”, *op. cit.*

12. E. G. Coleman, *Coding Freedom: the Ethics and Aesthetics of Hacking*, Princeton University Press, 2013, p. 7.

Humour requires a similarly irreverent, frequently ironic stance toward language, social conventions, and stereotypes¹³.”

A touch of humour is, in fact, found in many deception operations. In *London Calling North Pole*, Hermann Giskes, lieutenant-colonel of the Abwehr, the intelligence agency of the Third Reich, recounts how, despite the capture of several of their agents in the Netherlands, he managed to make the British believe that their intelligence network had not been penetrated, in particular by maintaining supplies of sabotage material. He then persuaded them to drop a supply of tennis balls instead of explosives, on the grounds that the King of the Belgians was a great fan of the sport and that such a delivery would be an excellent way of securing his help!

Humour, ideation and creativity

The thought processes necessary to play jokes and plan deception operations therefore have factors in common. But there is more to it: humour also fuels cunning, especially through its contribution to the creative process.

The factors leading to a successful deception operation undoubtedly include the creativity of the team or leader who planned it¹⁴. Because being imaginative is essential in planning this type of action, particularly to make sure that information is transmitted and action taken in various different ways. Regularly using the same methods would be counterproductive as it would make the manoeuvre predictable, whereas the aim is indeed to “do neither what is expected of us, nor the opposite, but something else entirely¹⁵.”

Twice during the Second World War, the A Force, a British organisation responsible for designing and conducting deception operations and composed of rather eccentric characters with a strong sense of humour, received officers from “regular” units. Dudley Clarke, the leader, always noted how unsuitable they were: “What they may lack is the sheer ability to create, to make something out of nothing, to conceive their own original notion and then to clothe it with realities until eventually it would appear as a living fact. And since that is precisely what the Deception Staff must do all the time, it follows that the art of creation is an essential attribute in all who

13. Ibid., p. 100.

14. Other factors in a successful deception operation are: secrecy, planning, credibility, reinforcing the enemy's beliefs, assessing effects and understanding the environment. R. Hémez, *Les Opérations de déception*, Paris, Perrin, 2022.

15. Capitaine Stéphane, “La guérilla en montagne”, *Revue historique des armées*, 1968, n° 3, pp. 163-180.

are charged with such work¹⁶.” This world conducive to creativity is definitely not easy to develop in the armed forces, which base their structures on routine and procedure in order to guarantee the effectiveness of combat. But deception requires something else: recognising the possibility of failure and risk, taking the most objective view possible of one’s own capabilities, and rewarding different ways of thinking, etc.

It turns out that humour is a powerful catalyst for creativity. It creates surprise by breaking down certain frameworks and, by tackling problems from a different angle or by making unobvious connections between incongruous elements, it triggers a cognitive process conducive to creative thinking¹⁷. It is also well known that business leaders with a sense of humour inspire their employees to come up with innovative solutions¹⁸.

One such illustration of the true worth of humour in the ideation of deception operations can be found in the origination of a pseudo-operation¹⁹ conducted by the British in Kenya during the Mau Mau uprising (1952-1960). At the end of March 1954, “James”, an insurgent, was taken prisoner²⁰. Interrogated by Captain Franck Kitson²¹, an intelligence officer in the Kiambu district, he expressed his willingness to work for the British. So he joined the Kamiti camp and “Gradually, as a joke, he taught our men all about the Mau Mau ways. They started using Mau Mau slang, handshakes and signs. [...] They had suddenly become Mau Mau – what a laugh!²²” His show inspired Kitson and his deputy Eric Holyoak who were thinking about how to go about their operations: couldn’t they impersonate Mau Mau as a means of getting information²³? Bypassing bureaucratic obstacles, Kitson created a Special Methods Training Centre, where he sought to reproduce the exact appearance of the insurgents, with the same tattered clothes, rudimentary weapons, language codes,

16. Cited in W. T. Bendeck, *A Force. The Origin of British Deception during the Second World War*, Naval Institute Press, 2013, p. 106.

17. A. Filipowicz, “From Positive Affect to Creativity: the surprising Role of Surprise”, *Creativity Research Journal*, April 2006, pp. 141-152. K. Subramamiam, “A Brain Mechanism for Facilitation of insight by Positive Affect”, *Journal of Cognitive Neuroscience*, July 2008, pp. 415-432. R. Wood et al., “Management Humour Asset or Liability?”, *Organizational Psychology Review*, November 2011, pp. 316-338.

18. D.-R. Lee, “The Impact of Leader’s Humour on Employees’ Creativity: the Moderating Role of Trust in Leader”, *Seoul Journal of Business* vol. 21 n° 1, June 2015. For example, this was one of the keys to the success of Herb Kelleher, the boss of the American airline Southwest Airlines.

19. “Pseudo operations are those in which government forces, disguised as guerrillas, normally along with guerrilla defectors, operate as teams to infiltrate insurgent areas”, L. Cline, “Pseudo Operations and Counterinsurgency: Lessons from other Countries”, Strategic Studies Institute, June 2005.

20. F. Kitson, *Gangs and Counter-Gangs*, Barrie & Rockliff, 1960, p. 73.

21. Kitson, who was born in 1926, an officer since 1946, and a graduate of Stowe, one of England’s most prestigious public schools, was the future “great British guru” of counterinsurgency.


22. F. Kitson, *op. cit.*, p. 74.

23. *Ibid.*, p 75.

behaviour, and hairstyles, etc.; the Europeans did not hesitate to blacken their faces and wear wigs. At the end of 1956, the results were remarkable in the regions of Kiambu and Thika, with gang leaders and members being taken prisoner at a rate of about twenty a week²⁴. Humour indeed contributes to thinking and can help bring out original ideas in a planning process.

Conclusion

Saying that humour is useful to the military is nothing new. It is undoubtedly a quality that helps to reduce stress, contributes to creating a relationship of trust between leaders and their soldiers²⁵, and keeps up morale and cohesion. It is also necessary for tactical thinking, especially when it comes to devising deception operations. Deception and humour – and hoaxes even more so – indeed share the same turn of mind when it comes to thinking them up. Furthermore, as a catalyst for creativity, humour is one of the keys to the success of these operations.

There is no question here of suggesting that humour should become a compulsory “subject” in military schools. In fact, it is already very present. Nonetheless, we should bear in mind that studying military history or strategy is not sufficient. Humour is not the quality that will revolutionise the art of command, but it is quite a powerful tool and is recognised by soldiers who readily mention it as one of the characteristics of good leaders, be it to convey energy or to promote a spirit of collaboration²⁶. Since humour is omnipresent in military units, rather than seeking to increase its presence, leaders should create the conditions for it to thrive and then channel it into contributing to collective efficiency. War is too serious a business to be left to soldiers who have no sense of humour! 

24. L. Thompson, *The Counter-Insurgency Manual*, Greenhill, 2002, p. 168.

25. Without, however, overlooking the fact that humour can also be a factor of exclusion. See, for example, B. Slok-Andersen, “The Butt of the Joke? Laughter and Potency in the Becoming of Good Soldiers”, *Cultural Analysis* no. 17.1, 2019, pp. 25-56.

26. B. A. Salmoni *et al.*, “Growing Strategic Leaders for Future Conflict”, *Parameters*, vol. 40, n° 1, 2010.



BERTRAND RACT-MADOUX

HUMOUR AND COMMAND

Writing a few lines on humour and command is quite an amusing challenge... However, I believe that there are two equally pretentious pitfalls to be avoided, namely suggesting that one has a sense of humour and claiming to have a great aptitude for command! It will be for the reader to judge, but for my part, I willingly accepted this challenge, as *joie de vivre* has always been my companion for the forty-five years I have spent in uniform.

To take up this tricky challenge, I will begin by talking about what is atavistic in nature, in a word the heritage I have received through my own education. Then, naturally, I will discuss the principles we seek to instil in our young comrades to help them happily serve in our armed forces, while sharing with them the benefits of our experience. And lastly, I will turn my attention to the weapons of humour in the military world, among which caricature figures prominently, and which are stored in an endless armoury of maxims and witty remarks inherited from our elders.



It's in my blood...

I find this saying particularly relevant to me insofar as the knowledge I gained of the military institution at an early age was undoubtedly of benefit for the future. I was born in Saumur to a trooper father, and I could have chosen to turn away from what was nonetheless to become my destiny... But then, when I was ten years old and saw the famous EBR armoured reconnaissance vehicles passing through the streets of my lovely town, I realised that if I attended Saint-Cyr Military Academy, I might one day be able to command a platoon of these vehicles myself. And that's exactly what happened, twelve years later in the depths of Alsace, in a regiment of hussars like no other (the 8th), where humour had long been cultivated.

Not at all ashamed of this rather juvenile vocation, I have always fought against an unpleasant tendency to want to label our young officers according to their origins, and the place where they initially trained, with the underlying idea of imposing an impersonal model: one of the governments under which I served my country was obsessed with combating the so-called endogenous

recruitment of soldiers; how disappointed they were to find that barely a quarter of a class of St Cyrians had a military or civil servant relative... In fact, our army, whose diversity reflects that of our country, benefits from the exceptional strength of being a school of permanent training, where all that is good and useful to cohesion and discipline is learned, and all that runs counter to them is set aside.

When I reached adulthood, allow me to evoke the memory of my late father who, although often absent due to his officer status, discreetly tried to teach me some basic principles to ensure I had a happy life in the military. With his sometimes caustic humour, it seemed to me that he put these principles into practice throughout his life.

The first of these principles is that “you should take your mission seriously... but never take yourself seriously.” It is obviously fundamental, but not so easy to put into practice. Yet it helps you to see others better, to understand your subordinates better and therefore to get the best out of the human resources you are responsible for. It also helps you to stay young and keep your smile. Of course, it demands a constant effort, because it is in our very nature to think more highly of ourselves with each new stripe... not to mention the stars!

The second principle is that “you should enjoy the present and not constantly think about what better things the future might hold”, especially if those things are promotion, money or decorations, all three of which, according to my father, should never be discussed between good people or in the mess. It is therefore not surprising that soldiers tend to talk about pretty girls and football!

The third and last principle is that “you can be afraid of the enemy, but it is unworthy to be afraid of your superiors.” This is a great recipe for living happily in a hierarchical system. It is simple and effective, but sometimes difficult. Mac Mahon is credited with saying: “French officers are cowards, except on the battlefield.” This was no doubt a shrewd remark, for it is true that courage is not easy to muster up in the “carpeted corridors” of power when you find yourself faced with an angry superior or an annoyed minister.

Educating our young comrades

As I have just said, we know full well that some leaders try to establish, or rather believe they establish, their authority through terror... It is vital to teach our young soldiers that it is unworthy to be afraid of their superiors and make them understand that officers talk to each other as equals, some simply being more senior than others... So it is not always the “boss’s fault”; subordinates must also know how to stand up for themselves, say no when it’s no, and never let themselves be trampled underfoot. This is always a win-win situation, because tyrannic leaders were often once afraid of their own superiors. And they (almost) always give in when you stand up to them. A comrade once told me: “When you go to the chief’s office to be told off, imagine him naked and it won’t be so bad...”. That works too, even if it is a bit hackneyed.



The precept *Oderint dum metuant* (“let them hate, as long as they fear”), quoted by Cicero, reflects the fact that since ancient times tyrannical behaviour has been a temptation for any leader in search of authority. We who practice the “other oldest profession in the world” know that this is a mistake. Well, with French soldiers at least. It may have been the case with Roman or Prussian soldiers... but I strongly advise against it in France. It is said that French soldiers can be the best in the world when they understand their mission, are given room for initiative in carrying it out and are treated fairly. And we know how true this really is, because it creates loyalty and discipline. But then, is there no room for humour?



Use of humour in command

Far be it from me to suggest that, at any time in military life, you can take things lightly, lack ambition or behave like an insolent subordinate. In actual fact, I think that seeing things with optimism, with a smile, is more a question of frame of mind and the desire to share the pride and joy of being a soldier with our men. When everything goes wrong, when all eyes turn to the commander, a smile or a kind word is often enough to restore morale.

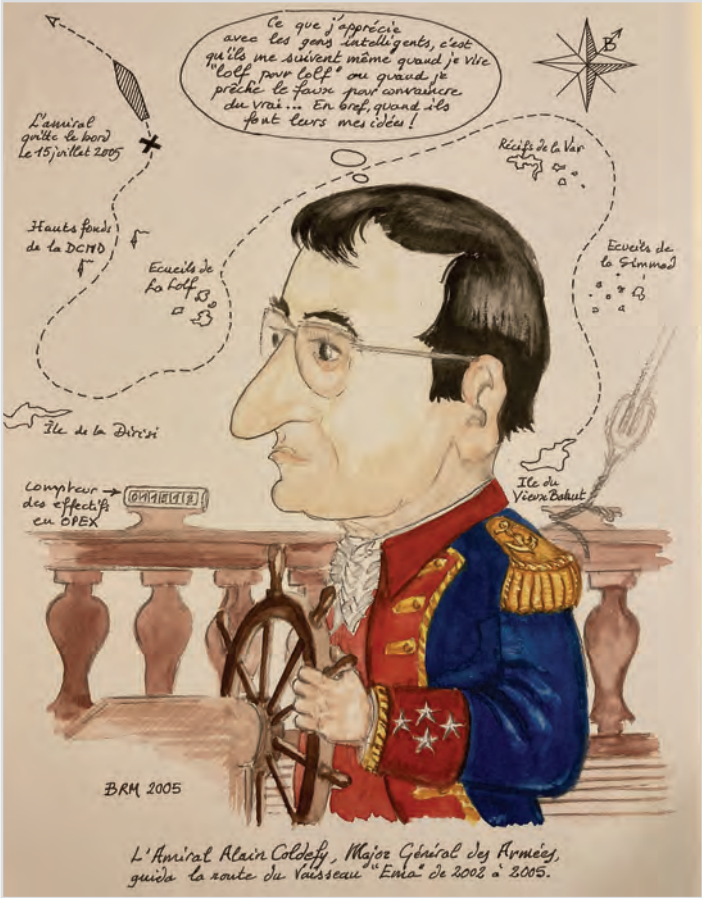
The command is aware of this and has allowed, through the voices of our elders, a whole host of traditional maxims to be added to the usual rules: “A sad leader is a bad leader” or “Like chief, like troop” for instance. This proliferation of proverbs and puns has often come as a result of the long periods of waiting, and even inaction, to which the military profession confines us. These unoccupied times when we are all left to our own thoughts are naturally conducive to the most amusing strokes of inspiration. Our sailor comrades, who know a thing or two about long periods of waiting, have thus become the masters of wordplay, especially with the names of their superiors.

Being funny is a subtle art. On the one hand, it requires quick wit, but also moderation and a sense of people on the other. With one’s superior, excessive humour can easily be seen as insolence, with all the troubles that can bring... An offended chief is like a wild boar: he can quickly become dangerous! But an inappropriate touch of humour towards a subordinate can have equally disastrous consequences, by permanently undermining all respect for the superior and his authority as a result.

In fact, having indulged from time to time in a bit of humour and, above all, in caricature, I think I can share my point of view on the subject. I have always avoided making fun of a subordinate, be it in a picture or a pun. There are two reasons for this. The first is that the respect and esteem due to our men bars all use of any weakness or vulnerability in an attempt to make others laugh, at the risk of seriously offending them. The second is simply that when you are in charge of others and in a position of command, you have better things to do than draw pictures or play on words.

It is easy to see why the time I spent at school, from my preparatory classes to the Centre for Advanced Military Studies (CHEM), via Saint-Cyr and all the others, as well as my spells at headquarters as an editor, were very conducive to the development of “military humour”. Most of the drawings featured in this article were intended to gently tease leaders in these situations or to amuse struggling comrades. The pen drawings are expressions captured first hand, while the more elaborate caricatures, often in watercolour, are gifted to the subject as a souvenir. Since a caricature is, above all, a sign of consideration on the part of the artist, it is generally appreciated and kept by the person. Some may recognise themselves in them...

To conclude, I would like to say how much our military profession can be the greatest job in the world, even when danger is lurking, but it can also easily become a “lousy profession” as a result of a





tyrannic, suspicious or tactless superior. Fortunately, this is the exception, because today, our commanders wisely seek to detect as soon as possible those officers who, despite their promising potential, have a touchy character and are therefore likely to develop this flaw. I firmly believe that humour has its place in military life, because it is the necessary complement to humane, fair, rigorous and efficient command, i.e. the command we use in the French armed forces. ┐



COMPTES RENDUS DE LECTURE

En dirigeant ce livre, Fabien Théofilakis, maître de conférences à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, a voulu « tenter une histoire-carrefour de cette captivité » (p. 369), « une approche multidirectionnelle » (p. 370) des prisonniers de guerre français maintenus captifs en France dans des Fronstalags avant d'être envoyés en Allemagne. Cet ouvrage puise son origine dans une exposition (4 octobre 2022-5 février 2023) organisée pour faire connaître « l'autre camp » de Compiègne, le Fronstalag 122. Fabien Théofilakis en était le commissaire et a dirigé la rédaction du catalogue. À partir de cette base est née l'idée d'élargir cette étude des débuts de la captivité, courte période qui s'achève au début de l'année 1941, en s'appuyant sur des sources internationales, des archives couvrant différents échelons territoriaux, des témoignages de prisonniers et de leur famille, et en faisant intervenir différentes générations de chercheurs qui, outre Fabien Théofilakis, rédigent quatre chapitres sur les douze que compte le livre, essentiellement ceux aux thèmes très précis : « Le Fronstalag de Royallieu », « Le comité international de la Croix-Rouge et les Fronstalags », « Les évadés de 1940 » et « Les Fronstalags en France occupée (1940-1945) ».

Cette étude présente plusieurs qualités, la première étant de dresser un tableau exhaustif des Fronstalags. Tous les aspects ne sont pas nouveaux et l'historiographie a déjà mis en évidence l'instrumentalisation des prisonniers par le gouvernement de Pétain, les organismes de gestion des camps, les conditions de détention ou le sort particulier réservé aux soldats coloniaux – le livre d'Armelle Mabon *Prisonniers de guerre « indigènes ». Visages oubliés de la France occupée* publié en 2010 à La Découverte reste incontournable. Mais les apports à la fois des archives françaises locales, du Militärbefehlshaber in Frankreich (MBF, le commandement militaire allemand en France qui dirige l'administration militaire) et de la commission allemande d'armistice, notamment, enrichissent considérablement les points de vue et les connaissances sur ces camps. L'étude générale des Fronstalags a été réalisée par Fabien Théofilakis qui, et c'est la deuxième qualité de ce livre, fournit de nombreuses pistes de réflexion, voire des idées de recherche et d'approfondissement de la captivité en France en 1940 : les poids des imaginaires et des héritages dans cette première captivité (chapitre III) ; l'ambivalence française dans la gestion des prisonniers, « entre collaboration avec les Allemands et soutien aux prisonniers français évadés » (p. 196, chapitre VII) ; le rapport à l'État qui change (« [faire] glisser la revendication du "je dois m'occuper de moi" à "vous devez vous occuper de moi" » p. 221, chapitre IX) ; les rapports de force, en termes d'efficacité et de légitimité, entre les Français et les Allemands, et le rôle des autorités locales qui « effectuent la transition de la guerre à l'Occupation » (p. 253, chapitre X). La troisième qualité de ce livre réside dans la richesse iconographique et la reproduction de documents d'archives, très nombreux et légendés avec une grande précision. L'annexe, réalisée par Lucile Chartain, chargée d'études documentaires aux Archives nationales, et qui présente les principaux fonds conservés par le pôle Guerres mondiales, constitue un outil précieux.

Les
prisonniers
de guerre
français en 40

Fabien
Théofilakis (sd)
Paris, Fayard, 2022



Ces points positifs font d'autant plus regretter certains aspects du livre, à commencer par l'absence d'introduction. Ce n'est qu'au fil de la lecture que l'on comprend l'idée du projet – « constituer une première approche » (p. 208) – et les pistes évoquées plus haut sont disséminées au fil des chapitres, alors qu'une introduction annonçant ces différents axes, même à l'état de suppositions, de projets de recherche, aurait permis une meilleure mise en valeur de l'ouvrage qui apparaît longtemps comme une présentation seulement descriptive des Fronstalags. De même, pas de conclusion ! En réalité, elle existe et elle ouvre de très riches perspectives, envisageant la captivité de 1940 comme une interface entre la drôle de guerre et la défaite et la période qui va suivre : naissance du régime de Vichy, Occupation et collaboration. Malheureusement, elle se confond avec la fin du chapitre XII, intitulé « Captivité et mémoire », ce qui est d'autant plus dommageable que ce chapitre, qui ne concerne pas la captivité de 1940 en France mais la captivité en Allemagne de 1940 (pour les premiers Français transférés) à 1945, apparaît comme hors sujet par rapport au projet général. De même le chapitre VIII rompt l'unité du livre en n'offrant pas de renouvellement historiographique et en couvrant une période (1940-1945) hors délai pour étudier la captivité des Fronstalags en 1940. Enfin quelques répétitions apparaissent entre chapitres (le chapitre IV, et les X et XI par exemple).

Au final, cet ouvrage s'adresse à une multitude de lecteurs : « À ceux qui ne soupçonnaient pas l'ampleur de cette captivité, [...] aux descendants de prisonniers, [...] aux historiens locaux [...] comme aux historiens professionnels » (p. 302). Avec pour objectif « que, tous ensemble, nous menions l'enquête en lien avec les institutions culturelles (archives, musées, mémoriaux) sur cette captivité au temps présent » (p. 302). Mais en ne mettant pas suffisamment en valeur les axes de recherche et les nouveautés historiographiques, il affaiblit son propos.

Évelyne Gayme

**Par le fer
et par le feu**
**Combattre dans
l'Atlantique.**
XVI^e-XVII^e siècles

**Alexandre
Jubelin**

Paris,
Passés Composés/
ministère des
Armées, 2022

Sur les réseaux sociaux, Alexandre Jubelin est bien connu pour être la voix du Collimateur, un podcast traitant des questions de stratégie et de défense produit par l'Institut de recherche de l'École militaire (IRSEM). Ici, pas de guerre en Ukraine ou de cyberdéfense, mais la guerre navale dans l'Atlantique à l'époque moderne, un ouvrage tiré de sa thèse de doctorat, « Par le fer et par le feu. Pratiques de l'abordage et du combat rapproché dans l'Atlantique du début de l'époque moderne (début du XVI^e siècle-1653) », soutenue en 2019. Avec une interrogation : comment mettre à la portée de tous un travail scientifique ? Alexandre Jubelin conçoit ce livre comme un tremplin vers cette dernière ; et pour cela, il a mis sa thèse en accès libre sur Internet.

De la guerre navale à l'âge de la voile, nous avons en tête des scènes tirées de différents films : *Pirates* de Roman Polanski, *Master & Commander* de Peter Weir avec Russel Crowe ou dans un registre plus fantastique les *opus Pirates des Caraïbes*, *Assassin's Creed Black Flag* ou *Empire Total War* constituent quant à eux des référentiels vidéoludiques. Ces images sont-elles conformes à la réalité ? Alexandre Jubelin offre une première réponse en analysant le combat en mer dans un cadre espace/temps très précisément énoncé par le titre de son ouvrage. Loin d'une vision idéalisée de la guerre navale réduite à la piraterie, celui-ci se lit comme la dissection nette et précise de ce que fut cette réalité. Les notes et la bibliographie en donnent un aperçu : un imposant travail de recherche a été mené pour permettre à l'auteur de discerner, de comprendre et de retranscrire au mieux cette réalité. Les sources française, anglaise, hollandaise ou espagnole se croisent pour



tisser une toile dans laquelle l'historien doit se retrouver (souvent batailler) et produire des conclusions. Cela donne un ouvrage méthodiquement découpé : phase par phase, point par point, de la manœuvre lointaine à l'après-combat en passant par l'immersion au cœur du carnage. *Par le fer et par le feu* offre ainsi au lecteur une étude passionnante et minutieuse. Ce n'est ni le récit des grandes campagnes navales de l'époque moderne ni l'évocation des enjeux géopolitiques de la période, l'objet est ailleurs : traduire la réalité du combat pour les hommes embarqués dans une « communauté de destin » (le terme est si juste) sur leurs navires – un espace confiné, isolé sur l'océan, à la fois protection et piège. Il y a quelque chose de radical dans la guerre sur mer, où l'issue est la victoire, la mort ou la reddition.

Cet ouvrage est doublement rafraîchissant : par son contenu, qui dissipe beaucoup d'idées reçues sur le combat naval et montre bien ses spécificités entre l'ère médiévale et celle des Lumières, et à travers la méthodologie anatomique qui place le lecteur au ras des vagues. Bien écrit, sourcé, ponctué de quelques références de pop culture qui s'insèrent parfaitement dans le propos, il plonge le lecteur dans l'incertitude et la fureur du combat en mer et atteint son but. Dans sa conclusion, Alexandre Jubelin fait preuve d'honnêteté : il ne sait pas tout. Mais face à cette ignorance reconnue et aux obstacles qui se dressent, s'obstiner aidera à mieux comprendre ce que furent pour des milliers d'hommes leurs dernières minutes de vie.

Maxime Yvelin

À la suite de la découverte fortuite de quatre objets en fer suivie de fouilles méthodiques, une importante bataille rangée entre Légion romaine et tribus germaniques est sortie de l'oubli. C'est cette histoire étonnante que raconte, avec le brio et l'aisance qu'on lui connaît, Yann Le Bohec. Les trois premières parties de cet ouvrage permettent de retracer l'histoire des relations conflictuelles entre Romains et Germains au fil des siècles, et de présenter ce qu'étaient les soldats des deux camps (armement, organisation, tactique, préparation du combat, conduite dans la bataille, différentes composantes et tribus...). Puis sont rassemblées les connaissances actuelles sur cette mystérieuse bataille du Harzhorn, dont l'auteur dit dès l'introduction que « ce sont les résultats de cette enquête qui sont passionnants et plus encore surprenants. En effet, ils ont révélé deux éléments plus qu'inattendus. D'une part, ils ont montré que l'armée romaine s'est avancée à plus de deux cent cinquante kilomètres de Mayence, au cœur de la Germanie, à une époque où, au contraire, c'étaient les Germains qui pénétraient en Gaule, à un moment de grande difficulté pour elle si l'on en croit les manuels. D'autre part, le résultat de cette bataille a de quoi surprendre : ces légionnaires, que les historiens du passé imaginaient sans efficacité, ont su remporter une victoire incontestable, comme l'établissent les études faites sur les objets qui ont été ramassés ». Yann Le Bohec détaille les fouilles entreprises en Basse-Saxe, dans cette région du nord de l'Allemagne où la présence romaine n'a été ni fréquente ni durable. Ainsi les monnaies retrouvées sur le site permettent de situer cette bataille, dont ne parle aucun texte ancien, entre 230 et 251, « plutôt près de 251 que 230 ». Exploitant toutes les découvertes de cette archéologie du champ de bataille, il évalue les effectifs engagés entre dix mille et quinze mille hommes pour les Romains (soit une ou deux légions de Mayence et de Strasbourg), et deux mille à cinq mille Germains (chiffre peut-être encore sous-estimé). Les combats ont duré plusieurs jours : « Il est clair que les Germains ont été vaincus, qu'ils ont fui ; les archéologues pensent que les survivants se sont échappés les uns vers le sud, les autres vers l'ouest, ce qui est plutôt hypothétique. Quoi qu'il en soit, les Romains

Germaines et Romains au III^e siècle

Le Harzhorn, une bataille oubliée

Yann Le Bohec

Chamalières,
Lemme Édit, 2022



restaient maîtres du terrain, ce qui était le signe de la victoire pour les Anciens. » Une histoire absolument passionnante. Ce n'est pas tous les jours que l'on exhume les traces d'une bataille totalement tombée dans l'oubli !

PTE

Les Survivants

Les anciens combattants belges dans l'entre-deux-guerres

Martin Schoups et Antoon Vrints
Villeneuve-d'Asq,
Presses universitaires du Septentrion, 2022



Voici le premier ouvrage exclusivement consacré aux anciens combattants belges de la Grande Guerre dans les années 1920-1930, avec une masse d'informations qui fait apparaître d'importantes différences avec la plupart des autres pays belligérants. Le volume est organisé en chapitres thématiques (« Les survivants », « Libérateurs », « Justiciers », « Créanciers », « Défenseurs de la paix » et « Protectors de la patrie »). Les auteurs constatent initialement l'importance du mouvement – l'effectif cumulé dans les associations passe d'un peu plus de quarante mille anciens combattants en 1921 à deux cent quatre-vingt-onze mille à la veille de la Seconde Guerre mondiale – tout en soulignant que si 45 % de la population belge est francophone, c'est le cas de 37 % des soldats morts au combat contre 63 % de néerlandophones qui représentent 55 % de la population. Ils soulignent également le rôle discret mais essentiel des deux souverains belges de la période. Ce différentiel pèsera lourdement durant l'entre-deux-guerres. Bien qu'accueillis à leur retour en libérateurs, les soldats belges sont à partir de 1919, à l'instar de leurs homologues des autres nations européennes, demandeurs de reconnaissance (financière et politique), mais le phénomène n'atteint pas les extrêmes allemand (le « coup de poignard dans le dos ») et italien (la « victoire mutilée »). Ils observent aussi une hostilité à l'égard des officiers que l'on ne retrouve pas dans les autres pays européens. Dans un premier temps d'ailleurs, les revendications sont essentiellement sociales (la dotation de deux mille francs par année de guerre pour tous), puis apparaissent les rancœurs contre ceux qui ont collaboré avec l'occupant, notamment des activistes flamands, même si dans l'ensemble un voile pudique sera jeté sur ces actions. Comme en France, un fort courant hostile à tout risque de nouvelle guerre et opposé à toute politique militariste se développe au sein des associations, notamment du vos flamand, qui va jusqu'à interdire le port des décorations militaires lors des manifestations et à imposer le port de l'insigne de la fédération. Cela n'empêche pas l'existence de quelques groupuscules nationalistes plus radicaux, dont les effectifs restent marginaux, au moins jusqu'à la fin des années 1920. La « militarisation » est initialement plus nette chez les Flamingants que chez les Wallons, mais dans la seconde moitié des années 1930 les manifestations de rue, parfois violentes, accompagnent les crises politiques dans tout le pays, parallèlement à l'émergence du parti rexiste. Désormais, « la présence des anciens combattants sur la place publique belge est tellement forte qu'elle en prend pour ainsi dire un caractère rituel. [...] [À leurs] yeux, descendre dans la rue semble parfois plus important que l'objectif final de l'action. » Un livre très riche, dont les très nombreuses informations précises combleront les amateurs.

PTE

Hiver 1812

Retraite de Russie

Michel Bernard
Paris, Perrin, 2022



Haletant ! La lecture de cet ouvrage est glaçante et ne peut se poursuivre qu'au chaud, emmitouflée dans une peau de mouton. Le froid glacial n'épargne pas le lecteur qui ne se lasse pourtant pas de découvrir les mille et un événements de cette retraite, sans doute la plus célèbre de l'histoire de France et peut-être du monde. Notre vie contemporaine en a gardé les traces. Chacun de ses maréchaux, généraux, colonels, morts ou ayant

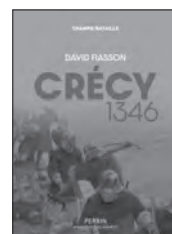
survécu, ont leur nom sur une rue, un bâtiment, une place. Le miracle fut que Napoléon lui-même ne fut pas prisonnier d'une armée russe qui n'a pas su profiter du désastre. Mais paradoxalement, jamais l'héroïsme de cette armée napoléonienne n'a été plus grand. Tant les petites victoires au sein d'épisodes plus dramatiques les uns que les autres ont été arrachées avec une énergie, une intelligence aiguë. La responsabilité de l'Empereur est immense, accablante, mais il est vrai que sa retraite tragique est plus due à l'hiver terrible de 1812 qu'à la sagacité de l'armée de Koutouzov qu'il n'a en fait quasiment jamais affrontée. Michel Bernard, dont on connaît le talent, a cette capacité rare de faire vivre quasi quotidiennement les affres d'une armée hissant ses canons en haut de congères sous la mitraille de cosaques disparaissant après le coup de feu. Il faut lire ce livre que l'on ne peut abandonner et qui est peut-être la révélation de l'essence même du mythe glorieux autant que pathétique de l'épopée napoléonienne.

Didier Sicard

Voici un ouvrage consacré à l'apparemment incompréhensible défaite de Crécy, première défaite française majeure de la guerre de Cent Ans. En trois grandes parties, « La route de Crécy », « Le triomphe d'Edouard III » et « Postérité de la bataille », le jeune médiéviste David Fiasson revient sur les nombreuses questions en suspens sur cette bataille. Pour cela, il utilise, et critique, les travaux anglo-saxons les plus récents, remet les événements dans leur contexte avec précision et brio, et illustre son propos par de nombreuses cartes. Il présente par exemple les alliés du roi d'Angleterre et ceux du roi de France (d'où le sous-titre), et rappelle le coût et les difficultés de financement des campagnes militaires. La première partie raconte par le menu le déroulement des faits à partir du débarquement inattendu du roi d'Angleterre en Normandie à l'été 1346 et les combats qui se succèdent vers la Somme puis vers la Seine. Les deux armées en présence pour ce qui va rester la bataille de Crécy sont scrupuleusement décrites, fière et puissante chevalerie française face aux habiles archers gallois commandés par le Prince Noir, l'héritier anglais. La deuxième partie commence par une belle description de la bataille elle-même, mais aussi par une analyse tactique et un bilan en demi-teinte : « Une bataille meurtrière pour les Français [...] définie par ses morts. » Elle se poursuit par le récit de la fin de la campagne de 1346 et un très intéressant chapitre qui s'efforce de répondre à la question posée au fil des siècles par les historiens successifs : la bataille de Crécy est-elle le tombeau de la chevalerie ? La dernière partie revient sur les conséquences politiques de la défaite (« Une dynastie sur la sellette ? »), sur les enseignements militaires qui en furent rapidement tirés par le roi de France et ses conseillers, avec les changements qui suivirent et, enfin, par l'historiographie de la bataille, sur son évolution au fil des siècles et sa place dans les mémoires nationales française, anglaise... et luxembourgeoise. Tout en reconnaissant que le roi de France a été « lourdement battu », l'auteur souligne que son cousin d'Angleterre « n'a pas obtenu la victoire décisive qu'il espérait ». Il ajoute : « Il entre une grande part d'injustice dans le procès intenté aux chevaliers français, au moins depuis Michelet », remettant très justement en cause la réécriture de notre histoire nationale par les historiens du XIX^e siècle. Quelques utiles annexes et un excellent lexique terminent le livre, dont les amateurs apprécieront la bibliographie. Un volume qui devrait être rapidement considéré comme une référence, voire un « classique ».

PTE

Crécy 1346
David Fiasson
Paris, Perrin/
ministère des
Armées, 2022



La Guerre de Cent Ans

Apprendre à vaincre

Amable Sablon du Corail
Paris, Passés
Composés, 2022



Compte tenu de l'amplitude chronologique et géographique de la période traitée, *La Guerre de Cent Ans. Apprendre à vaincre* est avant tout une œuvre de synthèse. Amable Sablon du Corail mène bien son affaire et suscite dès les premières pages l'intérêt du lecteur. Ses développements sur la fiscalité, élément clé pour alimenter l'effort de guerre de chacun des belligérants, sont passionnants et montrent en quoi l'onde de choc de ce conflit a traversé les siècles. La fondation d'une armée permanente à travers la création des compagnies d'ordonnance par le roi Charles VII a eu également des répercussions majeures durant plusieurs siècles. C'est à travers de telles analyses que l'auteur montre qu'il sait aborder son sujet par le haut sans se cantonner à une énumération factuelle. Cela est cependant parfois frustrant, car le lecteur sent qu'il pourrait en dire plus mais que le format du livre (395 pages, hors notes et bibliographie) impose des contraintes. Des orientations bibliographiques fournies et les notes offrent au lecteur curieux de multiples pistes de lecture. Le style d'Amable Sablon du Corail est clair et fluide. L'oralité est présente à plusieurs reprises sous forme d'expressions placées ici et là. Ce point n'est pas gênant dans la mesure où cela s'équilibre très bien avec une écriture maîtrisée, donnant du rythme et du corps aux propos. À cela s'ajoute une touche d'humour pince-sans-rire, distillée avec finesse tout au long du livre. Tous ces éléments donnent un caractère et une saveur particulier à la lecture, particulièrement agréables. Prenant sans difficulté de la hauteur, l'ouvrage narre et analyse avec brio les tenants et les aboutissants de ce conflit commencé sans avoir vraiment commencé, terminé sans être vraiment terminé. Le poids du roman national pèse dans l'imaginaire collectif...

Maxime Yvelin

Tous contre tous

L'hiver 1933 et les origines de la Seconde Guerre mondiale

Paul Jankowski
Paris, Passés
Composés, 2022



Pour Paul Jankowski, c'est à la fin de l'année 1933 que se cristallisent les défis, les menaces et les crises qui conduiront à la Seconde Guerre mondiale. Prenant en compte les événements d'Extrême-Orient et le conflit sino-japonais, la thèse n'est pas nouvelle ; elle est même largement répandue dans le monde anglo-saxon. Pour démontrer sa validité, l'auteur organise son propos de manière chronologique, commençant en février 1932 avec la conférence de Genève sur le désarmement pendant que les Japonais lancent l'offensive sur la Chine. Il consacre toutefois une grande partie de sa démonstration à la période allant de septembre à novembre 1932, pays par pays, capitale par capitale (Tokyo, Rome, Berlin, Moscou, New York, Paris, Londres), faisant le point sur les crises politiques, les changements de gouvernement, les inimitiés partagées, les mouvements au sein du haut commandement et les crises sociales. Il insiste ensuite sur l'incohérence et l'inutilité des conférences internationales organisées pour tenter de calmer les oppositions les plus visibles, alors que chaque gouvernement a la ferme intention de ne suivre qu'une politique guidée par ses propres intérêts. Paul Jankowski traite bien sûr longuement de la situation de l'Allemagne après les élections législatives de l'automne 1932, qui voient le parti national socialiste marquer le pas, et analyse les réactions dans les différents pays lorsque, malgré tout, Hitler est appelé au poste de chancelier au début de l'année 1933. Le livre se termine où il a commencé : à Genève, dans le cadre de la conférence sur le désarmement d'octobre 1933. Avec une différence majeure : Goebbels représente désormais l'Allemagne... Mais le 14 octobre, Hitler annonce qu'il quitte la SDN.

On n'adhère pas nécessairement à la totalité de la démonstration de Paul Jankowski, et on sait qu'il n'existe pas d'évolution automatique, obligatoire, dans un sens ou dans un autre, en fonction de tel ou tel facteur,

cinq, six, huit ou dix ans avant une guerre. La volonté et la détermination des hommes d'État au fil des jours et des mois y sont (ou devraient y être) pour beaucoup. Mais cet ouvrage présente l'intérêt d'offrir nombre d'informations sur l'évolution dans les années 1932-1933 des principaux futurs belligérants de la Seconde Guerre mondiale, et à ce titre au moins il mérite d'être lu.

PTE

L SYNTHÈSES DES ARTICLES

JEAN-MICHEL FRODON COMIQUE MILITAIRE SUR GRAND ÉCRAN

D'emblée dominé par un chef-d'œuvre, *Charlot soldat*, le comique en situation militaire se divise entre films en temps de paix et films en temps de guerre. Les premiers, massivement représentés en France par le comique troupier, et son avatar le film de bidasses, sont généralement des films très médiocres, mais dont le nombre et souvent le succès illustrent l'importance de la conscription dans la vie des Français durant un siècle. Le comique en temps de guerre, plus audacieux, est le plus souvent une charge critique contre le militarisme, surtout en provenance du monde anglo-saxon.

PATRICK CLERVOY L'HUMOUR ANTIMILITARISTE DE CABU

De sa génération, Cabu était le caricaturiste antimilitariste le plus doué, le plus féroce et peut-être aussi le plus juste. Le temps qu'il a passé sous les drapeaux pendant la guerre d'Algérie et ce qu'il n'a pas voulu en dire donnent sans doute des pistes pour comprendre la virulence qui l'a animé trente années durant pour dénoncer l'armée et ceux qui encadraient les appelés du contingent.

ANDRÉ THIÉBLEMONT L'ARMÉE, UNE SOCIÉTÉ À PLAISANTERIES

L'humour chez les soldats n'a rien d'anecdotique ; ce n'est pas un épiphénomène, c'est un trait prégnant de la culture militaire française. La plaisanterie, le jeu de mots, la caricature, le canular ne sont pas hors sol. Ces attitudes remplissent explicitement ou non une fonction sociale, voire politique ou psychologique, jusqu'à devenir un principe de vie.

JEAN-PHILIPPE BOURBAN RIRE À LA LÉGION

Certains, nés sous le signe de la foudre, ne seraient pas faits pour l'humour. Le légionnaire serait de ceux-là. Le propos s'affirme sans sourcilier. Un certain orgueil pourrait d'ailleurs se satisfaire de cet axiome flattant l'idée d'un soldat de la Légion frondeur et exclusivement dévolu aux choses de la guerre. Mais le goût de la vie et l'air du temps disent le contraire : les hommes sans nom ne sont pas sans humour.

AURÉLIEN POILBOUT ENTRE IRRÉVÉRENCE ET DÉVOTION, LES CAHIERS DE MARCHÉ DE L'ÉCOLE DE L'AIR

À l'École de l'air et de l'espace de Salon-de-Provence sont conservés les cahiers de marche humoristiques réalisés par les élèves-officiers depuis la création de l'armée de l'air. Ils illustrent tous les aspects de la vie d'une promotion (incorporation, punition, encadrement militaire, cérémonie, apprentissage du vol...) à travers une production tout à la fois littéraire, picturale et photographique très inspirée, témoignent d'une histoire culturelle et d'une transmission sociologique, révèlent les représentations d'une microsociété. Une production qui n'a rien d'anodine ou de futile.

CHANDA BARUA ET ANNABELLE MATHIAS **AU FRONT : LES JOURNAUX DE TRANCHÉES**

Réalisés par des soldats pour des soldats durant toute la Grande Guerre sur le front occidental comme oriental, les journaux de tranchées constituent une exceptionnelle source pour étudier les conditions matérielles et morales de vie des poilus. Dans tous, textes et dessins usent de l'humour en abondance. Le musée de l'Armée conserve un corpus de quarante-neuf titres. Leur analyse permet de distinguer quatre thèmes particulièrement récurrents : l'humour patriotique, les railleries contre les embusqués, les conditions de vie et l'autodérision.

TOM DUTHEIL **DES DÉCORATIONS DE FANTAISIE AU SAHARA**

De la Giberne du Kreider créée vers 1892 par des officiers du 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique à l'ordre du Phacochère dans les années 1960, les troupes françaises stationnées au Sahara ont fait assaut de légèreté, d'imagination et d'humour afin de combler l'ennui, de supporter des conditions de vie difficiles et de créer du lien entre les soldats. Ainsi sont nées décorations et ordres de fantaisie, qui ont envahi popotes et autres casernements isolés de cette région.

CAPORAL STRATÉGIQUE **QUAND LES MILITAIRES FONT DE L'HUMOUR** **SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX**

Le journal *Caporal stratégique* est né le 14 mars 2022, trois semaines après le déclenchement de la guerre en Ukraine. Il est accompagné de comptes Twitter et Mastodon. Son domaine de prédilection : la parodie. Ses animateurs réfléchissent ici à ce que peut être l'humour des militaires sur les réseaux sociaux.

BERTRAND RACT-MADOUX **HUMOUR ET COMMANDEMENT**

L'humour a-t-il sa place dans le monde militaire et plus particulièrement dans le commandement ? Le général Bertrand Ract-Madoux, ancien chef d'état-major de l'armée de terre et talentueux crobardeur à ses heures, en a l'intime conviction. Car « il est le complément nécessaire à un commandement humain, juste, rigoureux et efficace ».

FIONA BURLLOT **MESSIEURS LES ANGLAIS, RIEZ LES PREMIERS !**

En 2018, dans son discours de clôture de la conférence du Royal United Services Institute, le général Sir Mark Carleton-Smith disait accorder « une grande importance à [...] un code du commandement qui met en avant l'irrépressible sens de l'humour du soldat britannique ». Est-ce un effet d'annonce ou existe-t-il une réalité qui fait du sens de l'humour un atout militaire ? Un sujet qui, s'il peut prêter à sourire, est plus sérieux qu'il n'y paraît.

RÉMY HÉMEZ **CANULARS DE GUERRE**

Les opérations de déception et l'humour, et encore plus les canulars, ont de multiples interactions. Les deux partagent la même tournure d'esprit, notamment fondée sur l'incongruité, lorsqu'il s'agit de les concevoir. Mais il y a plus encore : l'humour nourrit également la ruse, en particulier à travers son apport à la créativité, l'un des facteurs de réussite des opérations de déception.

JULIEN HERVIEUX **POURQUOI RACONTER LA GUERRE AVEC HUMOUR. LE PETIT THÉÂTRE DES OPÉRATIONS**

Peut-on raconter la guerre avec humour ? C'est le pari que fait la chaîne YouTube *Le Petit Théâtre des opérations*, aujourd'hui déclinée en bande dessinée. L'auteur de la chaîne, Julien Hervieux, explique pourquoi l'humour est non seulement un excellent outil pour parler d'histoire, mais aussi un très bon moyen pour toucher de nouveaux publics.

CYPRIEN CHEMINAT **UNE SOUVERAINE À L'ARMÉE : LA FIGURE DE LA REINE DE PRUSSE DANS LA CARICATURE NAPOLEONIENNE**

Le déclenchement du conflit avec la Prusse en octobre 1806 va offrir aux satiristes français l'occasion de déployer leur verve contre le couple royal prussien, notamment la reine qui a l'outrecuidance d'accompagner son mari à l'armée. Portées par la réduction à néant des espoirs de paix, mais aussi par la propagande officielle, les caricatures vont largement participer au processus de décrédibilisation politique de Louise de Mecklembourg-Strelitz, tour à tour présentée comme une furie belliqueuse, une épouse infidèle et une mauvaise souveraine.

AUDREY HÉRISSE **KAAMELOTT ET L'ART DE LA GUERRE**

Le Moyen Âge inspire de plus en plus de fictions contemporaines. Au sein de ce phénomène artistique qui mêle les genres historique, *fantasy* et dramatique, la série française *Kaamelott* se démarque par son humour. Elle nous plonge dans l'imaginaire de la chevalerie, réinvente un art de la guerre tout en nous donnant à penser notre rapport à la guerre aujourd'hui. Le médiévalisme reconstruit notre façon de voir le Moyen Âge et réciproquement. Un imaginaire fantasmé qui dit quelque chose de notre époque.

HAÏM KORSIA **L'HUMOUR JUIF COMME ANTIDOTE À LA MORT**

On ne parle jamais d'un humour chrétien, musulman ou bouddhiste, mais d'un humour juif oui. Peut-être parce que la seule manière pour le peuple juif de s'extraire des vicissitudes infinies de l'histoire est d'en rire. Rire de soi, de ses malheurs et de la confiance absolue en un futur toujours démenti par les faits. Rire pour vivre. Rire pour exister. Car le rire permet de faire tomber toutes les citadelles, en particulier celle de la peur. Et quelle plus grande peur que celle de la mort ?

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

JEAN-MICHEL FRODON MILITARY COMEDY ON THE BIG SCREEN

Dominated from the outset by the masterpiece *Shoulder Arms*, military comedy is split between peacetime and wartime films. The former, which are greatly represented in France by coarse comedy and its embodiment the *Bidasses* films, are generally very mediocre, but the number and often the success of these films illustrate how important conscription was in French life for a whole century. The more daring wartime comedy is most often a critical attack against militarism, especially in the English-speaking world.

PATRICK CLERVOY CABU'S ANTI-MILITARIST HUMOUR

Cabu was the most gifted, the most ferocious and perhaps also the most pertinent anti-militarist cartoonist of his generation. The time he spent in the army during the Algerian war and what he refused to say about it undoubtedly provide some insights into the virulence which, for thirty years, he put into criticising the army and those who oversaw the conscripts.

ANDRÉ THIÉBLEMONT THE ARMY, A JOKING SOCIETY

Humour among soldiers is very real; it is not an epiphenomenon, but a characteristic feature of French military culture. Jokes, puns, caricatures and hoaxes are not out of place. Whether explicitly or otherwise, these attitudes play a social, and even a political or psychological function, to the point of becoming a principle of life.

JEAN-PHILIPPE BOURBAN HUMOUR IN THE LEGION

It is said that some people are just not cut out for humour. And Legionnaires are among them. The view is expressed without batting an eyelid. A certain pride could no doubt be taken in this theory, flattering the idea of a rebellious Legion soldier exclusively focused on the realities of war. But taste for life and the zeitgeist say otherwise: the men without names are not without a sense of humour.

AURÉLIEN POILBOUT BETWEEN IRREVERENCE AND DEVOTION, THE DIARIES OF THE AIR FORCE ACADEMY

The Air Force Academy in Salon-de-Provence has kept the funny diaries produced by the cadets since the Air Force was created. They illustrate all aspects of a class's life, including enlistment, punishment, military supervision, ceremonies, and learning to fly, through a highly inspired literary, pictorial and photographic production. Bearing witness to a cultural history and sociological legacy, they reveal the representations of a micro-society in a production that is neither trivial nor futile.

CHANDA BARUA ET ANNABELLE MATHIAS **HUMOUR IN DIARIES FROM THE TRENCHES**

Written by soldiers for soldiers throughout the Great War on both the Western and Eastern fronts, the diaries from the trenches are an exceptional source for studying the material and moral conditions of life as experienced by the *poilus*. They all feature texts and drawings in which humour abounds. The Musée de l'Armée holds a corpus of forty-nine books. An analysis of them reveals four particularly recurrent themes: patriotic humour, poking fun at shirkers, living conditions and self-mockery.

TOM DUTHEIL **INVENTING DECORATIONS IN THE SAHARA**

From the Kreider cartridge pouch created around 1892 by officers of the 1st African Light Infantry Battalion to the Order of the Warthog in the 1960s, the French troops stationed in the Sahara have used humour and imagination to overcome boredom, endure harsh living conditions and create bonds between soldiers. Decorations and orders were thus invented and invaded the messes and other isolated barracks in this region.

CAPORAL STRATÉGIQUE **MILITARY JOKES ON SOCIAL MEDIA**

The newspaper *Caporal Stratégique* was created on 14 March 2022, three weeks after the outbreak of war in Ukraine, and can also be found on Twitter and Mastodon accounts. Its favourite field is parody. Here, the team behind it reflects on what military humour on social media can be.

BERTRAND RACT-MADOUX **HUMOUR AND COMMAND**

Is there a place for humour in the military world and more particularly in command? General Bertrand Ract-Madoux, former chief of staff of the army and a talented illustrator too, firmly believes that there is. Because "it is the necessary complement to humane, fair, rigorous and efficient command."

FIONA BURLLOT **THE BRITISH ARE THE FIRST TO LAUGH!**

In 2018, in his closing speech at the Royal United Services Institute Land Warfare conference, General Mark Carleton-Smith said he placed "a great premium on [...] a code of leadership that values the irrepressible sense of humour of the British soldier". Is this just a publicity stunt or is a sense of humour truly a military asset? While it might make you smile, this is a more serious topic than it seems.

RÉMY HÉMEZ **WAR HOAXES**

Deception operations and humour, and hoaxes all the more, have many interactions. They both share the same turn of mind, based particularly on incongruity, when it comes to thinking them up. But there is more to it: humour also fuels cunning, especially through its contribution to creativity, one of the keys to a successful deception operation.

JULIEN HERVIEUX **WHY RECOUNT WAR WITH HUMOUR. LE PETIT THÉÂTRE DES OPÉRATIONS**

Can war be recounted with humour? This is the challenge taken up by the YouTube channel *Le Petit Théâtre des opérations*, now available as a comic strip. Julien Hervieux, who created the channel, explains why humour is not only an excellent tool for talking about history, but also a very good way of reaching out to new audiences.



CYPRIEN CHEMINAT

A SOVEREIGN IN THE ARMY:

THE QUEEN OF PRUSSIA IN NAPOLEONIC CARICATURE

The outbreak of the conflict with Prussia in October 1806 gave French satirists the opportunity to use their verve against the Prussian royal couple, especially the queen who had the audacity to accompany her husband to the army. Supported by the dashed hopes of peace, but also by official propaganda, the caricatures largely contributed to undermining the political credibility of Louise of Mecklenburg-Strelitz, who was in turn portrayed as a belligerent shrew, an unfaithful wife and a poor queen.



AUDREY HÉRISSE

KAAMELOTT AND THE ART OF WAR

The Middle Ages are inspiring more and more contemporary fiction. Within this artistic phenomenon that blends historical, fantasy and dramatic genres, the French series *Kaamelott* stands out for its humour. It plunges us into the imaginary world of chivalry, and reinvents the art of war while prompting us to think about our relationship with war in society today. Medievalism reconstructs the way we see the Middle Ages and *vice versa*. This fantasy fiction definitely says something about our time.



HAÏM KORSIA

JEWISH HUMOUR AS AN ANTIDOTE FOR DEATH

Although we never talk about Christian, Muslim or Buddhist humour, we do talk about Jewish humour. Perhaps because the only way for the Jewish people to escape the infinite trials and tribulations of history is to laugh about it. To laugh at themselves, at their misfortunes, and at their absolute confidence in a future that is always contradicted by the facts. Laughing to live. Laughing to exist. Because by laughing we can bring down any citadel, particularly that of fear. And what greater fear is there than that of death?

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

▮ Chanda BARUA

Chanda Barua est bibliothécaire à la médiathèque d'étude et de recherche du musée de l'Armée, en charge de la collection de périodiques.

▮ Jean-Philippe BOURBAN

Issu de l'EMIA, le lieutenant-colonel Jean-Philippe Bourbon est conseiller communication auprès du général commandant la Légion étrangère. Il a servi quinze ans au 2^e REP. En 2011, il commande le groupement de soutien de Calvi avant de rejoindre la sous-direction recrutement de la DRHAT. En 2016, il retrouve la Légion, où il prend le commandement de la division rayonnement et patrimoine au sein de l'état-major, à Aubagne.

▮ Fiona BURLOT

Saint-cyrienne de la promotion « Lieutenant Brunbrouck » (2004-2007), la lieutenant-colonel Fiona Burlot a servi au 3^e régiment du matériel, au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre et à l'état-major des armées. Elle a été projetée à plusieurs reprises, notamment deux fois en République centrafricaine dans le cadre de l'opération Sangaris. Elle s'est plus particulièrement intéressée au lien entre humour et forces morales dans les armées, sujet de son master au *King's College London*, effectué lors de son année à l'École de guerre britannique.

▮ CAPORAL STRATÉGIQUE

Caporal stratégique est composé de deux personnes, une militaire d'active et un réserviste, qui animent un journal ainsi que des comptes Twitter et Mastodon parodiques.

▮ Cyprien CHEMINAT

Doctorant contractuel en histoire contemporaine auprès de l'université Clermont-Auvergne, Cyprien Cheminat mène une thèse sur « La caricature sous Napoléon I^{er} (1799-1815) : une histoire sociale et politique de la satire en période de censure » sous la direction de Philippe Bourdin.

▮ Tom DUTHEIL

Tom Dutheil est conservateur adjoint au musée de la grande chancellerie de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie. Spécialisé dans le domaine de la phaléristique (science des ordres et distinctions), il a participé à plusieurs ouvrages, dont *De Gaulle et le Mérite. Création d'un ordre républicain* (HM Éditions, 2013) et *Insignes de la gloire. Les distinctions honorifiques du maréchal Foch* (musée de la Légion d'honneur, 2017), et a codirigé *Une certaine idée de la France et du monde. Charles de Gaulle à travers ses décorations* (PIE Peter Lang SA, 2019).

▮ Jean-Michel FRODON

Jean-Michel Frodon est journaliste, critique de cinéma et enseignant à Sciences-Po, professeur honoraire de l'université de Saint Andrews (Écosse). Il a dirigé les pages cinéma du *Monde* et a été directeur des *Cahiers du cinéma*. Il collabore aujourd'hui régulièrement

aux sites d'information Slate.fr et AOC ainsi qu'à de nombreuses publications françaises et étrangères. Auteur d'une trentaine d'ouvrages sur le cinéma, il est également programmateur, commissaire d'exposition et auteur d'installations vidéo.

▮ Audrey HÉRISSE

Officier de Marine, la capitaine de vaisseau Audrey Hérissse a effectué l'essentiel de sa carrière dans l'aéronautique navale. Issue de la deuxième promotion accueillant les femmes à l'École navale, elle est ingénieure diplômée de l'Isae Supaéro (Institut supérieur de l'aéronautique et de l'espace) et titulaire d'un master en ingénierie des affaires, ainsi que d'une licence d'anthropologie ; elle est docteure en philosophie et brevetée de l'École de guerre (2011). Elle est aujourd'hui chef du bureau Politique numérique et synthèse de l'état-major des armées (EMA).

▮ Julien HERVIEUX

Ancien professeur d'histoire, Julien Hervieux, aussi connu sous le pseudonyme de L'odieux connard, est aujourd'hui auteur et scénariste. Il est aussi l'animateur de la chaîne YouTube à succès *Le Petit Théâtre des opérations*, dont les vidéos relatant des anecdotes improbables de l'histoire militaire cumulent plusieurs millions de vues. Cette chaîne est désormais déclinée en bande dessinée et en livre de poche avec le dessinateur Monsieur le chien

▮ Annabelle MATHIAS

Annabelle Mathias est la cheffe du département de la médiathèque d'étude et de recherche du musée de l'Armée.

▮ Aurélien POILBOUT

Docteur en histoire, enseignant certifié, qualifié aux fonctions de maître de conférence en histoire moderne et contemporaine, Aurélien Poilbout a consacré sa thèse à l'intégration de l'armée de l'air à la stratégie française en Afrique pendant la guerre froide. Après avoir été chercheur au Centre de recherche de l'armée de l'air à l'École de l'air de Salon-de-Provence puis au Centre d'études stratégiques aérospatiales à l'École militaire, il enseigne aujourd'hui dans le secondaire.

▮ Bertrand RACT-MADOUX

Après avoir choisi la cavalerie à la sortie de Saint-Cyr en 1974, Bertrand Ract-Madoux sert dans des unités de reconnaissance face à l'Est puis en état-major, dans une grande variété de spécialités. Après l'École de guerre, il est engagé en opération extérieure en ex-Yougoslavie durant l'hiver 1991-1992. En qualité de chef de corps du 1^{er} régiment de spahis, il est engagé à nouveau à Sarajevo en 1995-1996. En 2002, nommé général, il prend la tête de la 2^e BB et l'engage en 2003-2004 dans l'opération Licorne en Côte d'Ivoire. Général de corps d'armée en 2007, il est durant quatre ans le n° 2 de la DSGE. Général d'armée, chef d'état-major de l'armée de terre en 2011, il vit un fort engagement opérationnel et veille à préserver au mieux les capacités de l'armée de

terre des choix et contraintes budgétaires. Il est nommé gouverneur des Invalides en septembre 2014, fonction dont il démissionne en 2017.

■ André THIÉBLEMONT

Saint-cyrien de la promotion « Maréchal Bugeaud » (1958-1960), breveté de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, titulaire des diplômes d'études approfondies de sociologie et de l'Institut d'études politiques de Paris, le colonel (er) André Thiéblemont a servi à la Légion étrangère, dans des régiments motorisés et dans des cabinets ministériels, avant de quitter l'armée en 1985. Depuis 1994, il se consacre entièrement à une ethnologie du militaire, axée sur les cultures militaires, leurs rapports au combat, aux mythes politiques et aux idéologies, études qu'il a engagées dès les années 1970 parallèlement à ses activités professionnelles militaires ou civiles. Il a contribué à de nombreuses revues françaises ou étrangères (*Ethnologie française*, *Armed Forces Society*, *Le Débat*...), et à des ouvrages collectifs. Il a notamment publié *Cultures et Logiques militaires* (Paris, PUF, 1999)

LE COMITÉ DE RÉDACTION

■ Yann ANDRUÉTAN

Issu de l'École du service de santé des armées (ESSA) Lyon-Bron, le médecin en chef Yann Andruétan a servi trois ans au 1^{er} régiment de tirailleurs d'Épinal, avec lequel il a effectué deux missions au Kosovo en 2000 et 2002. Il a ensuite rejoint l'HIA Desgenettes afin d'effectuer l'assistantat de psychiatrie. En 2008, il est affecté à l'HIA Sainte-Anne de Toulon comme médecin-chef adjoint du service de psychiatrie. En 2009, il a effectué un séjour en Afghanistan. Chef du service psychologique de la Marine jusqu'à l'été 2021, il est aujourd'hui coordinateur national du service médico psychologique des armées. Il est aussi titulaire d'un master 2 en anthropologie.

■ Jean ASSIER-ANDRIEU

Né en 1982, le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu entre à l'École militaire supérieure d'administration et de management (EMSAM) de l'armée de terre en 2006 (promotion « Intendant général Bailly »), après des études de droit à la faculté de Montpellier. Il a principalement servi au sein d'unités parachutistes, en tant que directeur administratif et financier du 2^e régiment étranger de parachutistes, puis au sein de l'état-major tactique du 2^e régiment de parachutistes d'infanterie de Marine. Avec ces unités, il a participé à des engagements opérationnels (Afghanistan) et à des missions de coopération internationale. Il occupe de 2013 à 2016 le poste de chef du bureau finances de la direction du commissariat d'outre-mer de La Réunion-Mayotte, avant de rejoindre la direction des affaires financières du ministère des Armées en tant que chef de section synthèse. Il intègre la 26^e promotion de l'École de guerre en 2018. Après avoir servi à l'EMA de 2019 à 2021, il est actuellement affecté à la représentation militaire française auprès de l'OTAN et de l'Union européenne en tant que chef de cabinet. Il a publié *La Trace du soldat. Recherche d'une narration* (Éditions de l'École de guerre, 2021).

■ John Christopher BARRY

Né à New York, diplômé d'histoire et de sciences politiques aux États-Unis (UCLA et NYU), de philosophie et de sociologie de la défense et d'études stratégiques en France (Paris-X et EHESS), John Christopher Barry a co-animé durant plusieurs années un séminaire de recherche intitulé « La globalisation sécuritaire » à l'EHESS. Il est aujourd'hui chargé de cours à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr Coëtquidan. Il publie régulièrement dans *Les Temps modernes*, *Inflexions*, *les Études de l'IRSEM* et *Global Society*.

■ Marc-Antoine BRILLANT

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et de l'École de guerre, titulaire du master spécialisé « Business performance management » de l'ESCP, le lieutenant-colonel Marc-Antoine Brillant est actuellement sous-directeur adjoint stratégie au sein de *Viginium*, le service de vigilance et de protection contre les ingérences numériques étrangère rattaché au secrétariat général de défense (SGDSN). Dans ses affectations précédentes, il a notamment commandé des unités de combat en Afghanistan et au Liban, avant de servir comme analyste performance opérationnelle pour l'armée de terre puis, plus récemment, comme chef des opérations d'un groupement tactique de sept cents hommes au Sahel. Il a coécrit

avec Michel Goya *Israël contre le Hezbollah. Chronique d'une défaite annoncée* (Éditions du Rocher) ainsi que de nombreux articles pour la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Défense nationale* et *Stratégique*.

■ Nelly BUTEL

Après un début de carrière dans les métiers du livre, Nelly Butel a entamé des études de théologie protestante, puis rejoint, en septembre 2016, l'aumônerie protestante aux armées.

■ Bénédicte CHÉRON

Bénédicte Chéron est historienne. Elle a fait sa thèse sur le cinéma de Pierre Schoendoerffer, soutenue à la Sorbonne (Paris-IV) en 2012, et a publié *Pierre Schoendoerffer* (CNRS Éditions) en 2012, réédité en collection de poche (Biblis) en 2015. Chercheuse partenaire au SIRICE (UMR 8138), maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, elle mène des recherches sur le traitement médiatique du fait militaire français (médias d'information, reportages, documentaires et fictions) et sur les relations armées-société. Elle fait régulièrement bénéficier de son expertise des organismes dépendant du ministère des Armées. Elle a aussi publié « L'Image des militaires français à la télévision, 2001-2011 » (IRSEM, 2012), ainsi que de nombreux articles et chapitres d'ouvrages collectifs sur ses sujets de recherche. *Le Soldat méconnu. Les Français et leurs armées : état des lieux* est paru à l'automne 2018, chez Armand Colin.

■ Patrick CLERVOY

Élève au collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis à l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le docteur Patrick Clervoy, médecin chef des services (2S), a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9^e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations qui l'ont amené à intervenir sur des théâtres extérieurs en Afrique centrale, en Guyane, en ex-Yougoslavie, en Afghanistan, au Mali, au Burkina Faso et au Niger. Il est professeur de médecine à l'École du Val-de-Grâce et fut, de 2010 à 2015, titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007), *Dix semaines à Kaboul. Chroniques d'un médecin militaire* (Steinkis, 2012). Ses derniers ouvrages : *L'Effet Lucifer. Des bourreaux ordinaires* (CNRS éditions, 2013), *Traumatismes et blessures psychiques* (Lavoisier Médecine, 2016), *Les Pouvoirs de l'esprit sur le corps* (Odile Jacob, 2018), *Vérité ou mensonge* (Odile Jacob, 2021) et *Le Hasard enchanté et les forces de l'espoir* (Odile Jacob, 2022).

■ Jean-Luc COTARD

Saint-cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel (er) Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de saint-cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban*

et *Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina), ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise. dans la communication de crise.

■ Catherine DURANDIN

Catherine Durandin est historienne et écrivain. Après de nombreux ouvrages consacrés à la France, aux relations euro-atlantiques et à la Roumanie, elle s'oriente vers une recherche portant sur la mémoire des Français et leur relation à la guerre, avec un roman, *Douce France* (Le Fantascopie, 2012), puis *Le Déclin de l'armée française* (François Bourin, 2013). Après, notamment, *La Guerre froide* (PUF, « Que sais-je ? », 2016), elle a récemment publié *1918. Nation et Révolution. Roumanie, Bessarabie, Transylvanie* (L'Harmattan, 2022), et *Ma Roumanie communiste* (L'Harmattan, 2023).

■ Brice ERBLAND

Né en 1980, le colonel Brice Erbland est un officier saint-cyrien qui a effectué son début de carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). Chef de patrouille et commandant d'unité d'hélicoptères de combat *Tigre* et *Gazelle*, il a été engagé plusieurs fois dans la corne de l'Afrique, en Afghanistan et en Libye. Il a ensuite servi au cabinet du ministre de la Défense, avant de rejoindre l'École militaire pour sa scolarité de l'École de guerre. Après une formation d'ingénieur d'essais en vol à l'École du personnel navigant d'essais et de réception (EPNER) à Istres, il a été affecté au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre en mobilité extérieure à l'audit de la SNCF, puis au 1^{er} RHC comme chef BOI. Il est aujourd'hui commandant de bataillon de l'ESM de Saint Cyr. Il a publié en 2013 un livre de témoignages et de réflexions sur ses opérations intitulé *Dans les griffes du Tigre* (Les Belles Lettres), qui a reçu le prix L'Épée et la Plume, le prix spécial de la Saint-Cyrienne et la mention spéciale du prix Erwan Bergot, et, en 2018, « *Robots tueurs* ». *Que seront les soldats de demain ?* (Armand Colin).

■ Hugues ESQUERRE

Saint-cyrien, breveté de l'École de guerre, Hugues Esquerre a servi vingt ans dans les troupes de marine jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Ancien auditeur de la 10^e promotion du Cycle des hautes études pour le développement économique (CHEDE), il est aujourd'hui inspecteur des finances. Sociétaire de l'association des écrivains combattants, il est l'auteur de *La Société créée au travers de sa littérature* (SdE éditions, 2005), *Replacer l'armée dans la nation* (Economica, 2012), *Dans la tête des insurgés* (éditions du Rocher, 2013), ouvrage pour lequel il a reçu en 2015 le prix L'Épée et la Plume, et *Quand les finances désarment la France* (Economica, 2015).

■ Isabelle GOUGENHEIM

Diplômée de Sciences-Po Paris, ancienne élève de l'ENA (promotion « Solidarité »), Isabelle Gougenheim a travaillé durant plus de vingt ans dans l'audiovisuel public, au CSA puis à France 3, puis a dirigé l'ECPAD, centre des archives et de production audiovisuelle du ministère de la Défense pendant six ans. Auditrice de l'IHEDN, présidente de la 53^e session nationale, membre du bureau de l'AAIHEDN, elle a également travaillé dans la coopération interna-

tionale et la gestion des crises (SGDN et ministère des Affaires étrangères). Après avoir été en charge pendant trois ans de la promotion des femmes dans l'activité économique et les nouvelles technologies au ministère du Droit des femmes, elle a travaillé dans les structures en charge des politiques publiques de l'économie sociale et solidaire (ESS), au sein de la direction générale du Trésor du ministère des Finances et au ministère de la Transition écologique et solidaire. Elle est aujourd'hui administratrice générale au secrétariat général du ministère des Finances. Possédant de longue date un fort engagement associatif bénévole, elle a été élue en 2013 à la présidence d'IDEAS.

■ Frédéric GOUT

Entré à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1988, breveté de l'enseignement militaire supérieur, le général de division Gout a passé la majeure partie de sa carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). À l'issue d'une mobilité externe au ministère des Affaires étrangères et d'un poste au sein du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre, il prend le commandement du 5^e régiment d'hélicoptères de combat de 2011 à 2013. Il est ensuite auditeur de la 63^e session du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de la 66^e session de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), puis assistant spécial du président du Comité militaire de l'OTAN à Bruxelles. Après avoir servi à l'état-major des armées, il a commandé la 4^e brigade aérocombat. Depuis l'été 2021, il est officier général « haut encadrement militaire » de l'armée de terre. Il a publié *Libérez Tombouctou ! Journal de guerre au Mali* (Tallandier, 2015).

■ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel (er) Michel Goya a été officier dans l'infanterie de marine de 1990 à 2014. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres (CDEF), il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il a dirigé ensuite le domaine « nouveaux conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), puis le bureau recherche du CDEF, avant de quitter l'institution pour se consacrer à l'enseignement et à l'écriture. Titulaire d'un doctorat d'histoire, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au XX^e siècle* (Economica, 2010), *La Chair et l'Acier. L'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004, rééd., 2014), *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail* (Tallandier, 2014), *Les Vainqueurs. Comment la France a gagné la Grande Guerre*, (Tallandier 2018), *S'adapter pour vaincre. Comment les armées évoluent* (Perrin, 2019) et *Le Temps des guépards. La guerre mondiale de la France. De 1961 à nos jours* (Taillandier, 2022). Il a obtenu trois fois le prix de l'Épaulette, puis le prix Sabatier de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques.

■ Rémy HÉMEZ

Né en 1980, le colonel Rémy Hémez est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme du génie où il a servi comme lieutenant et capitaine

au 3^e régiment du génie. Il a été engagé en opérations extérieures en Côte d'Ivoire et au Liban. Il a ensuite servi à l'état-major de force n°1 et a suivi la scolarité de l'École de guerre (2013-2014). De 2015 à 2017, il a été détaché en tant que chercheur au sein du Laboratoire de recherche sur la défense (LRD) de l'Institut français des relations internationales (IFRI). Il a servi de nouveau au 3^e régiment du génie en tant que chef du bureau opération et instruction (BOI) de 2018 à 2020 avant d'en prendre le commandement à l'été 2022 après un passage à l'Inspection de l'armée de terre. Il est l'auteur de nombreux articles et études portant sur la stratégie, la tactique, l'histoire militaire et la Corée du Sud. Il a récemment publié *Les Opérations de déception. Ruses et stratagèmes de guerre* (Perrin, 2022).

■ Arnel HUET

Professeur émérite de l'université Rennes-II, Arnel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante ans et quinze ans. Il est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière ; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF). Il a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'état-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

■ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélien de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, il est directeur de cabinet du grand rabbin de France. Il est aumônier en chef des armées, aumônier en chef de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'Association du rabbinat français. En juin 2014, il est élu grand rabbin de France (il est réélu en juin 2021) et le 15 décembre de la même année à l'Académie des sciences morales et politiques. Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères*, Jacob Kaplan (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être Juif et français : Jacob Kaplan, le rabbin de la République* (Éditions Privé, 2005), *Les Enfants d'Abraham. Un chrétien, un juif et un musulman dialoguent* (avec Alain Maillard de La Morandais et Malek Chebel, Presses de la Renaissance, 2011) et *Reinventer les aurores* (Fayard, 2020).

■ François LECOINTRE

Né en 1962, le général d'armée (2S) François Lecoindre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien (promotion « Général Monclar »), il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et

au 5^e régiment inter-armes d'outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il a été jusqu'à l'été 2011 adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense, puis a commandé la 9^e brigade d'infanterie de marine jusqu'à l'été 2013. Officier général synthèse à l'état-major de l'armée de terre jusqu'au 31 juillet 2014 puis sous-chef d'état-major « performance et synthèse » à l'EMAT et chef du cabinet militaire du Premier ministre, il était chef d'état-major des armées (CEMA) jusqu'en juillet 2021. Il est aujourd'hui grand chancelier de la Légion d'honneur. Il a été directeur de la revue en 2016 et 2017 et a, dans ce cadre, dirigé *Le Soldat. XX^e-XXI^e siècle* (Gallimard, « Folio », 2018).

Éric LETONTURIER

Après des études en histoire, en sociologie et en philosophie, Éric Letonturier est actuellement maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Descartes-Sorbonne et chercheur au Centre de recherche sur les liens sociaux (CERLUS/UMR 8070). Il a été responsable du RT8 (sociologie du milieu militaire) à l'Association française de sociologie (AFS) et chargé de mission auprès du chef d'état-major de l'armée de terre (2001-2003). Il est par ailleurs responsable chez CNRS Éditions des collections « Les Essentiels d'Hermès » et « CNRS communication ». Ses travaux portent sur les articulations existant entre les dimensions culturelles et organisationnelles au sein de l'institution militaire, mais également, de façon pluridisciplinaire, sur la communication, notamment sur le concept de réseau. Dernier ouvrage paru : *Guerre, armées et communication* (CNRS Éditions, 2017).

Thierry MARCHAND

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1987 (promotion « Général Monclar »), Thierry Marchand choisit de servir dans l'infanterie. À l'issue de sa scolarité, il rejoint la Légion étrangère au 2^e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes. Il est engagé en République centrafricaine (EFAO) en 1989 et en Guyane en 1990. Il participe à l'opération Daguet en Arabie saoudite et en Irak (septembre 1990-avril 1991), à l'opération Iskoutir en République de Djibouti puis est engagé par deux fois en Somalie (opérations *Restore Hope* en 1992 puis ONUSOM II en 1993). Il prend part à l'opération Épervier en 1994, à la Force de réaction rapide en Bosnie en 1995, puis ce sera le Gabon et la République centrafricaine – opération Almandin II – en 1996 et le Kosovo (KFOR) en 2003. Affecté au cabinet du ministre de la Défense entre 2003 et 2006 (cellule terre du cabinet militaire), il est promu au grade de colonel en 2005. Entre 2006 et 2008 il commande la 13^e DBLE à Djibouti. De 2008 à 2009, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Il est ensuite affecté pour une année au Centre interarmées de concepts et de doctrines (CICDE) avant de rejoindre en 2010 la Délégation aux affaires stratégiques en qualité

de sous-directeur aux questions régionales. En 2012, il est chef de la cellule relations internationales du cabinet militaire du ministre de la Défense. Nommé général de brigade le 1^{er} août 2014, puis général de division le 1^{er} avril 2018, il a été en charge du recrutement au sein de la Direction des ressources humaines de l'armée de terre avant de prendre le commandement des forces armées en Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'été 2018. Général de corps d'armée, il est Directeur de la coopération de sécurité et de défense (Quai d'Orsay) avant de quitter le service actif le 1^{er} octobre 2022 pour prendre les fonctions d'ambassadeur de France au Cameroun.

Jean-Philippe MARGUERON

À sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1978, le général d'armée (2S) Margueron choisit l'artillerie anti-aérienne. Il y occupe tous les grades et sert tout à tour en métropole, en outre-mer et en opérations extérieures. Promu colonel en 1997, il commande le 54^e régiment d'artillerie stationné à Hyères, avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au tout début de la professionnalisation des armées. Auditeur de l'Institut des hautes études de la Défense nationale en 2001, il est ensuite conseiller militaire au cabinet du ministre de la Défense durant trois ans avant de commander, comme officier général, la 7^e brigade blindée de Besançon. Chef de cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre jusqu'en 2008, il est promu général inspecteur de la fonction personnel, avant d'être nommé major général de l'armée de terre, en charge notamment de la conduite des restructurations de 2010 à 2014. Général d'armée, inspecteur général des armées auprès du ministre de la Défense en 2015, il a ensuite rejoint la Cour des comptes comme conseiller maître en service extraordinaire. Il a été directeur de la revue de 2008 à 2015.

Anaïs MEUNIER

Diplômée en arts plastiques, ancienne bibliothécaire, Anaïs Meunier est analyste au Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale (SGDSN). Longtemps comédienne (Ath'liv et compagnie Kislord), elle a beaucoup travaillé sur la question du livre vivant. Cette pratique spécifique de lecture, jeu et créations sonores nourri aujourd'hui sa production des Podcasts *Signal sur bruit* et *Les fils de la bagarre*, témoignages de la vie militaire.

Jean MICHELIN

Né en 1981, le lieutenant-colonel (TA) Jean Michelin est saint-cyrien et officier d'infanterie. Chef de section au 1^{er} régiment de tirailleurs puis commandant de compagnie au 16^e bataillon de chasseurs, il a servi en opérations au Kosovo, au Liban, en Guyane et en Afghanistan avant de rejoindre le Corps de réaction rapide-France. Après avoir effectué sa scolarité de l'École de guerre au sein de l'US Army Command and General Staff College, à Fort Leavenworth (Kansas), il a servi deux ans comme plume du général d'armée aérienne Denis Mercier, commandeur allié de la transformation de l'OTAN, à Norfolk (Virginie). Il a rejoint en 2018 le pôle rayonnement de l'armée de terre, à Paris puis a servi au sein de 92^e régiment d'infanterie comme chef BOI. Il est aujourd'hui en poste à l'état-major de l'armée de terre. En 2017, il a publié *Jonquille* aux éditions Gallimard, récit en forme de galerie de portraits de son expérience de commandant de compagnie en Afghanistan, ouvrage qui a reçu le Prix des cadets en juillet 2018, et, en 2022, un roman intitulé *Ceux qui restent* aux Éditions Héloïse d'Ormesson.

┐ Marie PEUCELLE

Née en 1984, la lieutenant-colonel Marie Peucelle est saint-cyrienne et officier du génie. Elle a effectué ses premières années de chef de section et de commandement d'unité à l'unité d'instruction et d'intervention de la Sécurité civile n°1, avec laquelle elle est intervenue en France et à l'étranger lors de catastrophes naturelles ou technologiques. En 2017, elle a rejoint la cellule stratégie du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre. Brevetée de l'École de guerre (29^e promotion) à l'été 2022, elle sert aujourd'hui au commandement des formations militaires de la sécurité civile (COMFORMISC) au ministère de l'Intérieur.

┐ Hervé PIERRE

Saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur, Hervé Pierre a suivi aux États-Unis la scolarité de l'US Marines Command and Staff College en 2008-2009. Titulaire de diplômes d'études supérieures en histoire (Sorbonne), en philosophie (Nanterre) et en science politique (IEP de Paris), il est l'auteur de trois ouvrages : *L'Intervention militaire française au Moyen-Orient 1916-1919* (Éd. des Écrivains, 2001), *Le Hezbollah, un acteur incontournable de la scène internationale ?* (L'Harmattan, 2009) et, avec Roland Beaufre, *Le Général Beaufre. Portraits croisés* (Éditions Pierre de Taillac, 2020). Ayant effectué l'essentiel de sa carrière dans l'infanterie de marine, il a servi sur de nombreux théâtres d'opérations, notamment en Afghanistan (Kapisa en 2009, Helmand en 2011), et a été officier rédacteur des interventions du général major général de l'armée de terre. De 2013 à 2015, il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine (Vannes) avec lequel il a été engagé, à la tête du groupement tactique interarmes « Korrigan », au Mali (2013) puis en République de Centrafrique (2014). Après avoir dirigé la cellule stratégie politique du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre de 2015 à 2017, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN) avant de servir au cabinet militaire du Premier ministre de 2018 à 2021 puis d'être le représentant de Barkhane auprès de la force conjointe du G5 Sahel. Général de brigade, il a pris à l'été 2022 le commandement de la 9^e brigade d'infanterie de marine.

┐ Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre, directrice de la rédaction et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

┐ Didier SICARD

Après des études de médecine, Didier Sicard entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicat, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'hôpital Cochin de Paris. Il créera, avec Emmanuel Hirsch, l'Espace éthique de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux à la tête du Comité consultatif national d'éthique, institution qu'il préside jusqu'en février 2008 et dont il est aujourd'hui président d'honneur. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006) et, avec Georges Vigarello, *Aux origines de la médecine* (Fayard, 2011). Depuis 2008, il préside le comité d'experts de l'Institut des données de santé.

┐ Joséphine STARON

Docteure en philosophie politique (Sorbonne université), Joséphine Staron a soutenu une thèse en juin 2020 intitulée « Solidarité intra-européenne : questions de principes et stratégie d'application pour une refondation du projet européen ». Directrice des études et des relations internationales du *think tank* Synopia, le laboratoire des gouvernances, elle publie régulièrement des articles de vulgarisation de ses recherches dans la presse écrite ainsi que dans des revues universitaires. Elle a été jeune auditeur de l'IHEDN (113^e cycle) et est aujourd'hui auditrice civile de l'École de guerre-terre (2022-2023, 136^e promotion).

┐ Jacques TOURNIER

Ancien élève de l'École polytechnique (1976), de l'École nationale des beaux-arts et de l'ENA (promotion « Léonard de Vinci »), diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de philosophie politique, Jacques Tournier est aujourd'hui conseiller maître à la Cour des comptes. Il a notamment été rapporteur du *Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale* de 2013.

┐ Philippe VIAL

Philippe Vial est agrégé et docteur en histoire de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. À la charnière de l'histoire des relations internationales, de l'histoire militaire et de l'histoire politique, sa thèse s'intitulait « La mesure d'une influence. Les chefs militaires et la politique extérieure de la France à l'époque républicaine ». Après avoir été chef de la division recherche, études et enseignement du Service historique de la Défense, il est désormais maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, détaché auprès de la direction de l'enseignement militaire supérieur (DEMS). Il intervient à l'École de guerre comme au Centre des hautes études militaires, dont il est le référent académique, mais aussi à Sciences-Po Paris et Rennes.

┐ Julien VIANT

Après des études à l'École du service de santé des armées de Lyon-Bron et à l'université Lyon-I, le médecin en chef Julien Viant a servi comme médecin d'unité dans différentes formations militaires de la région sud-ouest entre 2004 et 2012. Il a notamment été projeté en Afghanistan en 2009 en tant que médecin chef de l'état-major de la Task Force Korrigan et du poste médical de Nijrab. Titulaire de la capacité de médecine d'urgence depuis 2006 et praticien attaché au service d'accueil des

urgences du centre hospitalier de Tarbes jusqu'en 2012, il détient également une maîtrise de sciences biologiques et médicales (2002), les capacités de médecine de catastrophe (2004) et de médecine tropicale (2006), ainsi que le diplôme interuniversitaire de médecine d'urgence en montagne (2010). En 2012, nommé praticien confirmé en médecine d'armée dans la spécialité des « techniques d'état-major » (TEM), il a commencé un cursus de formation dans cette orientation professionnelle. Il a depuis validé le master 2 en gestion publique coréalisé par l'École nationale d'administration et l'université Paris-Dauphine en 2014, et réussi le concours de praticien certifié TEM. Après avoir suivi le cursus de l'École de guerre pour l'année universitaire 2015-2016, il a été responsable de l'organisation, de la gestion prévisionnelle des ressources humaines et de la manœuvre rh à la direction centrale du Service de santé des armées (SSA) pendant quatre ans. Actuellement, il sert au sein de l'état-major interallié pour la transformation de l'OTAN, aux États-Unis, sur la base militaire de Norfolk, comme expert médical et « project coordinator (Healthcare & MEDEVAC) ».

■ Maxime YVELIN

Saint-cyrien de la promotion « Chef d'escadron Francoville » (2008-2011), le chef d'escadron Maxime Yvelin est officier d'artillerie sol-air. Il a servi de 2012 à 2020 au 68^e régiment d'artillerie d'Afrique en tant que chef de section, officier adjoint puis commandant d'unité de la 3^e batterie. Il est affecté depuis 2020 au Centre de doctrine et d'enseignement du commandement. Il débutera sa scolarité à l'École de guerre-terre en 2023. Depuis 2016, il publie régulièrement des recensions de livres sur <https://desetageresetdeslivres.over-blog.com/>

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉRO DÉJÀ PARUS

- L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? n° 1, 2005
- Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006
- Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006
- Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006
- Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007
- Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008
- Les dieux et les armes n° 9, 2008
- Fait religieux et métier des armes, actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008
- Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009
- Le corps guerrier n° 12, 2009
- Transmettre n° 13, 2010
- Guerre et opinion publique n° 14, 2010
- La judiciarisation des conflits n° 15, 2010
- Que sont les héros devenus ? n° 16, 2011
- Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011
- Partir... n° 18, 2011
- Le sport et la guerre n° 19, 2012
- L'armée dans l'espace public n° 20, 2012
- La réforme perpétuelle n° 21, 2012
- Courage n° 22, 2013
- En revenir ? n° 23, 2013
- L'autorité en question. Obéir/désobéir n° 24, 2013
- Commémorer n° 25, 2014
- Le patriotisme n° 26, 2014
- L'honneur n° 27, 2014
- L'ennemi n° 28, 2015
- Résister n° 29, 2015
- Territoire n° 30, 2015
- Violence totale n° 31, 2016
- Le soldat augmenté ? n° 32, 2016
- L'Europe contre la guerre n° 33, 2016
- Étrange étranger n° 34, 2017
- Le soldat et la mort n° 35, 2017
- L'action militaire, quel sens aujourd'hui ? n° 36, 2017
- Les enfants et la guerre n° 37, 2018
- Et le sexe ? n° 38, 2018
- Dire n° 39, 2018
- Patrimoine et identité n° 40, 2019
- L'allié n° 41, 2019
- Guerre et cinéma n° 42, 2019
- Espaces n° 43, 2020
- Héroïsme en démocratie. Hommage à Monique Castillo n° hors série, 2020
- La beauté n° 44, 2020
- L'échec n° 45, 2020
- S'engager n° 46, 2021
- Le secret n° 47, 2021
- Valeurs et vertus n° 48, 2021
- La route n° 49, 2022
- Entre virtuel et réel n° 50, 2022
- La confiance n° 51, 2022
- S'élever n° 52, 2023

Impression

Ministère des Armées

Commissariat des armées – IR – PG Tulle

2, rue Louis Druliolle – CS 10290 – 19007 Tulle Cedex